

Avry - Suisse

David

03-09-2006

Départ comme prévu à 15 heures d'Avry en direction de Berne.

Souper et nuitée chez Babette.

Berne - Suisse

-

04-09-2006

Stéphane de Bevaix/NE, me rejoint à Berne et fait quelques kilomètres avec moi. A bien veillé à mon ravitaillement. Merci!

Trop cool la soirée chez Sébastien et Sandra.

Région de Lucerne - Suisse

-

05-09-2006

Pierre, ancien collègue de travail a donné bien des coups de pédales avec moi.

Saint-Gall - Suisse

-

06-09-2006

...dur de ringer les 50 kg de Bouquette à la montée...
 Quelques courbatures aux cuisses.
 Moyenne des kilomètres journaliers respectée.

Au menu du soir purée de patates et boîte de thon.
 Première nuit sous tente au camping de Walenstadt.

Les Grisons - Suisse

-

07-09-2006

Suisse - Italie

-

08-09-2006

Parti du camping de Morterach pour le col de la Bernina. La descente sur Tirano du grand art avec des pointes à 68 km/h. Dur le 2ème col sur Aprica.

Lombardie - Italie

-

09-09-2006

Direction Venise.

Vénétie - Italie

-

10-09-2006

Vénétie - Italie

-

11-09-2006

Vénétie - Italie

-

12-09-2006

Italie - Slovénie

-

13-09-2006

- Slovénie	-	14-09-2006
- Slovénie	-	15-09-2006
Mon équipement de pluie a bien passé le test aujourd'hui. Les premiers 1000 km sont derrière...		
Slovénie - Croatie	-	16-09-2006
Tout va bien à part quelques bobos bénins!		
Croatie - Bosnie	-	17-09-2006
-	-	
- - Bosnie	-	18-09-2006
-	-	
- - Bosnie	-	19-09-2006
-	-	
- - Bosnie	-	20-09-2006
-	-	
- - Bosnie	-	21-09-2006
-	-	
Dubrovnik - Croatie	David	24-09-2006
Comme vous avez pu le remarquer sur l'itinéraire, je me trouve actuellement dans la magnifique vieille ville de Dubrovnik au sud de la côte croate. C'est aussi un des endroits les plus chers de Croatie, ou les bus arrivent les uns après les autres, déversant des hordes de touristes en hâte de se faire photographier devant les remparts de la ville.		
Pour résumer un peu le début de mon voyage, j'aimerais tout d'abord dire que tout se passe pour le mieux. Je suis parti avec une météo très clémente qui m'a accompagné lors de ma traversée des Alpes jusqu'à la côte Adriatique que j'ai longée de Venise à Trieste. J'ai poursuivi en remontant sur la Slovénie à Lubiana. Les jours suivants, j'ai eu le plaisir de tester mon équipement pluie. J'ai préféré un itinéraire à l'intérieur des terres par des routes secondaires de manière à découvrir l'arrière pays. Chose que je n'ai pas regrettée, j'ai été impressionné par les champs de maisons en ruine que la guerre a laissé derrière elle.		
Le beau a eu vite fait de réapparaître et c'est dans de très bonnes conditions que je suis arrivé dans la ville de Mostar au Sud de la Bosnie. Ville dans laquelle je me suis octroyé une petite pause. J'ai été hébergé par une famille très hospitalière du côté musulman de la ville. Une bonne occasion d'en connaître un peu plus sur l'histoire de cette ville qui reste encore bien marquée par l'impact que la guerre y a laissé.		
Pour la suite la route va se tracer jour après jour comme je l'ai fait jusqu'à présent. Je vais probablement encore donner quelques coups de pédales le long de la côte Albanaise.		
J'aimerai également toucher un mot sur ma fidèle compagne Bouquette qui fait des prouesses. Aucun signe de fatigue à signaler. De mon côté non-plus, pourvu que ça dure!		
Pour les quelques photos que j'ai prises, il faudra encore patienter un peu car je n'ai pas encore trouvé un moyen avantageux		

de transférer tous ses kilobytes.

- - Croatie

-

24-09-2006

Croatie - Serbia et Montenegro

-

25-09-2006

Vladimir - Serbia et Montenegro

David

26-09-2006

Tirana - Albanie

David

27-09-2006

Depuis mes dernières nouvelles de Dubrovnik, j'ai traversé nord-sud ce "nouveau" petit pays de Montenegro que j'ai trouvé fort sympathique. Je ne me suis pas aventuré plus à l'est mais suis resté sur la côte maritime. Quand on a un poids de 50 kg plus le sien à déplacer, on prend quelques instants à étudier le relief de la région avant de tracer la route du lendemain et la côte me convenait très bien.

J'ai passé ma dernière nuit dans un village près de la frontière albanaise. C'est donc au petit matin que je donne mes premiers coups de pédale sur sol albanais. Les changements ne tardent pas à se manifester. Spécialement au niveau de la population qui est d'un tempérament plus chaud et qui n'hésite pas à m'arrêter le long de la route. Par curiosité, pour me demander à manger mais malheureusement souvent pour finalement essayer de me soutirer quelques deniers. La pauvreté est manifeste et les infrastructures nettement plus précaires.

J'ai décidé d'emprunter la nouvelle grande route qui va jusqu'à Tirana car j'ai l'envie de rejoindre cette dernière en un jour. Ce fut donc un long trajet (130 km) pas très intéressant, avec un cortège de klaxons de camions et le vent contraire qui sifflait dans les oreilles mais au moins j'ai atteint mon but celui d'arriver en ville dans l'après-midi.

Dès mon entrée dans la capitale albanaise l'adrénaline a fait son apparition, une faune incroyable sur une chaussée défoncée et détrempée, c'est sans parler de l'air fait d'un mélange nauséabond de gaz nocifs en tout genre et de poussières.

C'est avec curiosité que je vais passer quelque temps ici pour en savoir un peu plus sur cette ville chaotique.

Tirana - Albanie

-

28-09-2006

- Albanie

-

29-09-2006

- - Albanie

-

30-09-2006

Albanie - Macedoine

-

01-10-2006

Macédoine - Grèce

-

02-10-2006

Thessalonique - Grèce

David

04-10-2006

N. Peramos - Grèce

David

09-10-2006

Frontiere - Turquie

David

13-10-2006

Istanbul - Turquie

David

17-10-2006

Depuis Tirana d'où je vous avais laissés, j'ai renfourché Bouquette pour la route montagneuse qui mène à la Macédoine. Ma traversée de l'Albanie c'est bien passée et mes contacts avec la population locale resteront en grande partie positifs. De plus j'ai pu bénéficier d'une météo optimale.

Mon court passage en Macédoine me laissera l'image d'un pays montagneux aux très beaux paysages, avec des gens plus calmes que leurs voisins Albanais excités du klaxon.

Mes connaissances de la langue allemande me permettent d'échanger plus qu'un "Bonjour-merci-au revoir" avec les locaux, ce que j'apprécie particulièrement. Il faut noter que bon nombre de personnes des pays de l'Est et des Balkans possèdent des bases d'allemand, ce qui fut une bonne surprise pour moi.

Mes premiers contacts avec les Grecs se sont faits on ne peut mieux avec une invitation à manger. J'avais été averti par les Macédoniens de la rudesse du peuple Grec, mais je dois dire qu'avec moi le courant est bien passé, voir mieux qu'avec les pays d'ex-Yougoslavie que j'ai traversés. J'ai poursuivi en direction de Thessalonique où j'ai fait la connaissance de trois français vélo-nomades tout comme moi. Eux continuent directement sur la Turquie, moi je me fais un petit détour pour aller voir les monastères de la presqu'île de Agios Oros. Je me suis retrouvé bredouille devant la frontière qui marque l'entrée de ces lieux. Un visa que j'aurais dû régler avec une anticipation de plusieurs semaines m'aurait permis de pénétrer pour quelques jours dans ces terres réservées uniquement aux hommes. C'est le risque de voyager sans guide. Sans trop de regret tout de même car le chemin m'avait réservé quelques bonnes rencontres et surtout, lors de ma continuation vers la Turquie, je recroise les 3 Français que j'avais rencontrés quelques jours auparavant. Nous poursuivrons plus ou moins tous ensemble jusqu'à Istanbul. C'était pour moi la première fois depuis mon départ que je faisais route commune, cette expérience fut très enrichissante et nous avons pu échanger de belles choses. Les derniers 300 km pour Istanbul n'ont pas été les plus gâtés par la météo, vent froid de face et pluies intermittentes ont fait notre quotidien; mais à plusieurs on est plus forts!

Je me suis accordé une semaine de sédentaire à Istanbul. Au début avec mon coéquipier Sébastien à l'accent délicieux du sud-ouest (avec qui j'ai fait mon entrée dans Istanbul à vélo, expérience intense mais moyennement recommandable) puis avec Melissa, amie de Zurich, qui est venue me trouver pour un week-end prolongé. Quels luxe et chance de se retrouver dans tant de confort, je l'ai apprécié comme jamais, spécialement le buffet du petit déjeuner qui se souviendra de mon passage...

Istanbul est une ville de 12-15 millions d'habitants, une semaine n'est rien de trop pour en découvrir quelques aspect, avec sa partie occidentale et orientale, le Bosphore... je m'y plais bien et ce malgré le raccolage incessant des vendeurs de toutes sortes qui nous arnaquent à longueur de journée.

Je vais reprendre ma route demain en quittant Istanbul par la mer de Marmara de manière à éviter la circulation intense des périphéries puis je vais prendre un cap sud-est direction la Syrie.

Anatolie centrale - Turquie

David

01-11-2006

Me voila reparti seul à la découverte de cette vaste Turquie. Je quitte Istanbul en laissant derrière moi de très beaux souvenirs. C'est les batteries chargées et plein d'énergie à force de m'envoyer kebabs et autres douceurs où, il faut le dire, les Turcs excellent.



Je quitte Istanbul par la voie maritime, je n'avais pas spécialement envie de revivre la même expérience que lors de mon arrivée: une fois ça suffit! Je traverse une très belle région montagneuse avec en prime le soleil qui m'accompagne. Je prends beaucoup de plaisir à m'arrêter dans les petites villes qui croisent mon chemin pour casser la croûte. Loin d'Istanbul la vie est bien moins chère et je me régale de spécialités locales pour pas un rond. Inutile de dire que je suis le seul touriste et mon passage ne passe pas inaperçu.

Quelques jours plus tard j'aborde les grandes plaines d'Anatolie centrales. Je traverse ces immenses plateaux situés à 1000 mètres d'altitude le coeur léger jusqu'à ce que je fasse la connaissance du berger d'Anatolie. Pour ceux qui ne le savent pas ces braves chiens aux mensurations correctes (80cm au garrot pour 60kg) sont de fervents défenseurs de territoires et bons gardiens de troupeaux. Les cyclistes n'ayant pas la cote avec les chiens en général, ma rencontre avec ces molosses se passe de commentaires.

Mais ce ne sont pas les chiens qui me laisseront le plus de traces (même pas au mollet !). Les multiples rencontres avec une population rurale et locale très hospitalière m'auront beaucoup plus marqué. C'est là tout l'avantage du vélo, les contacts sont beaucoup faciles et spontanés. Sans compter les innombrables thés que je me suis fait offrir. Dans les quelques petites villes ou j'ai fait escale, il n'était pas rare de trouver des personnes qui parlaient français ou allemand car ayant émigré plusieurs années dans ces pays respectifs avant de rentrer dans le leur. Ces rencontres donnaient d'intéressantes discussions souvent orientées politiquement. Mais toujours avec des hommes, on ne voit jamais une femme dans les bistrot où l'on joue aux cartes et l'on boit le thé. Je parle exclusivement à des hommes.

Je vais poursuivre dans une région qui me tient tout particulièrement à coeur de visiter, il s'agit de la Cappadoce et de ses formations géologiques étonnantes.

Adana - Turquie

David

09-11-2006

Sur ma route pour la Syrie, j'ai fait un petit crochet par la région de la Cappadoce. Petit détour que je ne regrette pas du tout vu les merveilles que j'ai pu découvrir là-bas. Même le soleil avait décidé de m'octroyer un petit sursis (il se rattrapera par la suite) pour que je puisse apprécier totalement ces paysages de cheminées de fées et autres habitations troglodytiques. Ainsi que ces surprenantes villes souterraines.

Sur le retour, les températures ont encore baissées et un beau matin c'est la neige qui m'attendait. Ce n'était pas de très bonne augure vu que je devais traverser la chaîne de montagnes Toroslar, mais au final on s'en est bien sorti avec Bouquette, moi avec les doigts de pieds un peu gelés et elle les vitesses.

Par la suite, c'est une belle descente jusqu'au niveau de la mer qui m'attendait et surtout des températures plus douces ce qui ne me déplaisait pas non plus. Je n'ai malheureusement pas pu en profiter longtemps que j'ai été surpris par une gastro-entérite dès le premier soir. Ça m'a vidé de toutes mes forces et du reste aussi...

J'ai fait escale à Adana (ville de 1.13 million d'habitants), pour essayer de récupérer. Mais à coup de 3 biscottes par jour ça pourrait prendre du temps.

Je vais poursuivre ma route en longeant la côte méditerranéenne le long de l'appendice de terre au centre-sud de la Turquie avant de me rendre en Syrie (s'ils acceptent de me faire un visa à la frontière...)

alep - Syrie

David

24-11-2006

Les quelques dernières étapes qui me séparaient de la frontière syrienne ont été avalées à grandes bouchées. Mon impatience à savoir l'issue de mon visa était plus forte que les signes de fatigue de mon corps qui me rappelait qu'il venait de se remettre d'une gastro-entérite. C'est avec une joie intérieure immense après une petite attente de neuf heures que je me suis vu délivrer mon ticket pour le monde arabe. Une issue négative aurait totalement chamboulé mes plans. Je plante ma tente entre les deux frontières Turquie-Syrie et de bon matin je m'en vais joyeux découvrir ce nouveau monde qui se déroule devant moi. Les changements ne tardent pas à se faire ressentir, et d'une manière très positive en ce qui concerne la population, aimable et hospitalière. Par contre il fait froid, j'ai ressorti les collants et la laine polaire.



Dès mon arrivée à Alep, deuxième ville de Syrie après Damas mais première en nombre d'habitants, je me retrouve perdu comme rarement. Dès que je m'arrête les gens veulent m'aider et n'hésitent pas à laisser leur occupation pour me guider le temps qu'il faudra. Pas facile à comprendre pour un occidental. Malheureusement leurs compétences ne sont pas toujours à la hauteur de leur hospitalité et aussi c'est de ma faute, je n'ai qu'à parler arabe et ça serait plus facile! Je me fais donc trimbaler d'un bout à l'autre de la ville avant de tomber sur Mohammad, jeune étudiant l'anglais qui sera mon guide pour les deux prochains jours. D'une gentillesse et amabilité hors paire, il me guidera à travers cette ville labyrinthe sans accepter aucun dédommagement.

Alep possède un passé riche de 5000 ans, considéré comme la ville la plus vieille du monde n'ayant jamais cessé d'être habitée. Le nombre de peuples et civilisations ayant foulés les terres de ce carrefour commercial est impressionnant. C'était pour moi un bon endroit pour réellement reprendre des forces et m'octroyer une vraie pause après les derniers jours physiquement éprouvants. Je n'hésite pas à goûter les spécialités locales que ce soit au niveau culinaire ou le hammam par exemple. J'aurai même l'agréable surprise de passer deux-trois jours avec mon oncle Georges et sa filleule Wyna qui sont venus me trouver et passer quelques jours de vacances entre Liban et Syrie.

Seulement, à peine remis d'une maladie me voilà en attrapper une autre. Je ne me sens pas très bien pendant quelques jours avant que ça dégénère vraiment. C'est de nouveau l'estomac, je suis totalement patraque, et il me faudra du temps pour retrouver mes vraies forces. Je réfléchirai à deux fois la prochaine fois que j'entrerai dans un boui-boui douteux!

J'ai décidé de partir demain, après quatre jours de pur repos. J'ai recommencé à m'alimenter presque normalement mais mes réserves sont vides, c'est donc tranquillement que je vais prendre la route, en modifiant un peu mon itinéraire pour ne pas perdre trop de temps sur ma route pour l'Egypte et Charm el-Cheikh où je retrouverai mes parents et ma soeur pour passer les fêtes de Noël en famille.

Bosra - Syrie

David

07-12-2006

De Alep à Borsia en passant par la capitale syrienne, les multiples contacts et rencontres avec un peuple ô combien hospitalier, et le retour de ma forme physique.

Lors de mes dernières nouvelles, je quittais Alep en petite forme. C'est aujourd'hui avec joie que je vous annonce le retour de mes forces, je m'alimente à nouveau normalement, mais je reste prudent car je sais mon estomac encore fragile. Ce passage de maladie m'a fait prendre conscience de l'importance de la santé en général et tout particulièrement pour un tel périple où le corps est mis quotidiennement à rudes épreuves.

C'est par l'axe "express" que je me dirige vers Hama, ville située à 150 km au sud d'Alep. Ce genre de route tue la vie sociale rencontrée partout ailleurs. Les camions se suivent à la queue leu leu dans un vacarme épuisant, quand ils n'abusent pas encore du klaxon pour couronner le tout. C'est parfois un compromis à faire si l'on veut avancer plus rapidement, ce qui était mon cas.

Je quitte ensuite l'autoroute pour aller découvrir un peu plus l'arrière pays montagneux. Le relief met à contribution mon corps frêle, mais la beauté des paysages ainsi que l'hospitalité indigène auront raison de mes petits bobos. Le fait de se retrouver autour d'un poêle à échanger réchauffe non seulement mes pieds glacés mais surtout mon corps qui trouve ici un nouveau carburant. C'est dans ces régions que je découvrirai, entre autres, des vestiges du riche passé syrien tels châteaux forts ou autres villes romaines.

En me rapprochant de Damas je rencontre une région de moyenne altitude réputée pour ses températures glaciales (un peu comme la Brévine chez nous). Je pose le camp dans un endroit désert pour moi, mais il y a toujours un bédouin qui sort de je ne sais où et vous invite le plus naturellement du monde dans son abri. Là ou ça se corse parfois, c'est lorsqu'on a un peu de peine à ingurgiter la nourriture locale du fait de l'avoir vomie à maintes reprises. Allez essayer d'expliquer à un groupe de bédouins que vous allez préparer votre propre tambouille et que leur viande hachée de mouton ne vous inspire guère ! Vous vous heurtez non seulement à une barrière linguistique mais surtout culturelle!

Sur la route pour Damas, mon coup de cœur va à ce petit village accroché à une falaise où vivent quelques milliers de Syriens. Maaloula, comme il se nomme, en est un parmi trois villages où l'on parle l'araméen, la langue du Christ. Je m'y suis fait offrir le gîte au Couvent St Serge qui contient une des plus vieilles églises du monde. Le temps paraissait s'être arrêté et j'avais perdu toute mes références en entrant dans cette oasis chrétienne.

Damas sera tout d'abord un endroit où je me sédentariserai quelques jours pour y reprendre des forces. Ce qui se vérifiera car



je repartis 5 jours plus tard en pleine forme. Damas est, à l'instar d'Alep, considéré comme la ville la plus ancienne n'ayant jamais cessé d'être habitée. Sa vieille ville regorge de vie, et ses différents quartiers témoignent du brassage de peuples passés par là. Mais, Damas restera surtout dans mon cœur pour, encore une fois, les merveilleuses rencontres faites au sein de sa population.

En me dirigeant vers le sud de Damas, je croise une ville de taille moyenne ou quelque chose me frappe. Ici pas une femme voilée. Toutes habillées à l'Occidental, et pas que les jeunes. Je savais la Syrie pour sa tolérance envers la liberté de culte et étais habitué à voir de tout, mais là c'était surprenant. Le Sud de la capitale jusqu'à la frontière Jordanienne est le pays des Druzes, gens très ouverts et fiers d'une grande liberté.

Deux trois mots pour conclure mon épisode syrien: Ce pays restera dans mon cœur pour toute les belles rencontres faites. Son histoire est si riche que je me suis vu dépassé par les événements. Triste que l'unique image que l'on ait d'elle en Occident soit celle d'une nation du Moyen-Orient où tout va mal. La Syrie est un pays sûr où je m'y suis senti souvent plus en sécurité que dans ma Suisse natale.

le Caire - Egypte

David

13-01-2007

JORDANIE

C'est avec des souvenirs pleins la tête que je quitte cette Syrie qui m'a tant enthousiasmé. Dès mes premiers jours dans le royaume de Jordanie je fais de magnifiques découvertes tout comme de moins réjouissantes également. L'impact du tourisme sur le pays se fait bien ressentir, en particulier sur la population. Lorsque je m'aventure hors des sentiers battus et des grands axes touristiques, mes rencontres sont riches d'échanges et je côtoie des Jordaniens au grand cœur, heureux et fiers de ma venue me faisant découvrir leur monde avec enthousiasme. Ils m'invitent pour partager un repas, s'excusant de la simplicité de celui-ci alors, qu'à mes yeux, il s'agit déjà d'un festin ou encore pour une discussion spontanée « culturo-religieuse » à la mosquée du village avec l'imam et ses fidèles assis autour de moi et me questionnant avec curiosité certes, mais toujours respectueusement et c'est à maintes reprises qu'on me souhaite la bienvenue.

Malheureusement, à d'autres endroits c'est juste le contraire. Ma venue est synonyme de se mettre quelques dinars dans la poche. Cette cupidité éradique pour beaucoup tout autres intérêts que celui de soutirer le plus d'argent possible à la cible en question. C'était aussi là que je me suis ramassé mes premiers cailloux, jetés par des enfants auxquels je ne voulais pas donner un dollar! Mais je ne peux pas leur en vouloir vraiment, les coupables c'est nous aussi.

C'est un pays cher. Spécialement quand on arrive de chez son voisin du nord. Mais il suffit de côtoyer de plus près la population rurale, voir comment elle procède et l'on peut s'en sortir à moindres frais. Où ça se corse un peu c'est lors des visites de sites touristiques ! On n'échappe pas à la règle et je me suis vu alléger de 50 francs suisses pour l'entrée au site de Pétra. Mais les Jordaniens le disent eux-mêmes: "On n'a pas de pétrole mais on a Pétra", ceci explique peut-être cela.

Mon itinéraire jordanien à travers cette magnifique route des rois située à plus de 1000 mètres d'altitude pour sa grande partie, n'est pas de tout repos. Les décors sont magnifiques et la route loin d'être monotone. Par contre ça crapahute et, honte à moi, je cède à deux reprises à l'aide proposée par des chauffeurs de camionnettes qui me sauvent sur une dizaine de kilomètres d'une dénivelée plus forte que moi. Mon principal problème est que je n'arrive pas à rouler suffisamment lentement. La date fatidique du 22 décembre (rendez-vous avec ma famille) approchant à grand pas, j'accélère tel un cheval sentant l'écurie proche. Je m'épuise jusqu'au point où même pousser ma pauvre Bouquette devient trop pénible. Contrairement à mes attentes, je souffre du froid tout au long de la route, mis à part lors de ma descente sur la vallée du Jourdain qui abouti sur la mer Morte. Là on descend jusqu'à -460m. C'est un réel plaisir de pédaler à des températures plus douces et la trempette matinale, dans ces eaux à la salinité 6 fois supérieure à celle des océans, est un régal.

Poursuivant mes pérégrinations sur cette majestueuse Route des rois, j'arrive au site tant attendu. La cité de la civilisation Nabatéenne, plus connue sous le nom de Pétra. Je passe deux jours fantastiques à visiter ses tombes creusées à même la roche, dans des montagnes aux mille couleurs rosées. Un vrai bonheur, une sorte de retour en enfance où l'on se prend pour Indiana Jones.

Par la suite je poursuis sur la route du "Wadi arabia" qui longe la frontière israélienne jusqu'au golf d'Aqaba. Mon aventure jordanienne se termine là.

EGYPTE

Depuis Aqaba en Jordanie, je traverse cet appendice de la mer Rouge pour débarquer à Nuweba sur le Sinäi en Egypte. Ma première nuit en Egypte je la passe dans la cabine de camion d'un routier syrien qui m'offre une de ses couchettes. Je



descends le Sinaï jusqu'à Sharm el Sheikh où j'arrive avec un jour d'avance sur le programme! Je pose donc le camp pour une dernière nuit avant de jouir du confort de l'hôtel quatre étoiles d'à côté. Les retrouvailles avec ma famille sont merveilleuses, et c'est une semaine de pure détente que nous nous accordons pour cette semaine de Noël. Les aux revoirs par contre sont difficiles, nous ne savons pas quand ni où nous nous reverrons la prochaine fois...

Après m'être bien reposé, j'enfourche Bouquette pour aller découvrir plus profondément le sud du Sinaï. C'est une région de montagnes arides, avec des déserts de sable ça et là. Quasiment pas de villages, que quelques Bédouins chez qui je vais chercher un peu de chaleur humaine et passer la nuit. Lors du passage à la nouvelle année, je me trouve au monastère de Sainte Catherine. La nuit je la passe au sommet du Mont Sinaï avec un voyageur à vélo, tout comme moi.

Sur ma route pour le Caire je fais encore une petite halte à Suez, juste après avoir passé son canal. Voilà que je donne mes premiers coups de pédale sur sol africain, une nouvelle page du voyage s'ouvre. Mon arrivée dans la capitale égyptienne est un peu laborieuse, pas évident de se retrouver dans une ville d'une vingtaine de millions d'habitants dont vous ne connaissez pas la langue. Ca grouille de partout. Mes premiers jours au Caire, je les passe dans la jungle administrative, essayant tant bien que mal de défricher le chemin qui mène à mon visa et autorisations nécessaires pour la suite du voyage. Calme et patience sont de rigueur, mais cet épisode ne me gêne nullement, il me plonge profondément dans les rouages du pays et des ses fonctionnements.

Suite...

A l'heure ou je vous écris, mon séjour au Caire n'est pas encore terminé. J'ai bien l'intention d'aller « grailer » un peu plus dans cette fourmilière. Les pyramides de Guizèh, je ne les ai aperçues que de loin et je brûle d'impatience de me retrouver devant ces énormes monuments renfermant encore tant de mystères.

La suite du voyage se fera par la route du désert et des oasis pour rejoindre Louxor. C'est un petit détour de 500 kilomètres par rapport à la route qui remonte la vallée du Nil mais cette dernière n'est pas ouverte pour les touristes voyageant seuls et faire la moitié du trajet en convoi ne m'intéresse guère.

Au plaisir de vous conter mes prochaines aventures !
David

Assouan - Egypte

David

03-02-2007

Mon séjour au Caire restera avant tout une étape obligée pour remplir une multitude de tâches d'ordre administratif allant de la prolongation de séjour, demandes de visas ou autres démarches, par exemple le remplacement de chèques de voyage volés à l'hôtel. Malheureusement, Il y avait également de l'argent liquide qui lui sera perdu à jamais. C'est un risque que l'on court quand on séjourne dans des hôtels à moins de cinq francs la nuitée en chambre commune...

Mon appétit de découvrir la ville s'étant un peu amoindri après ces précédents épisodes, c'est en direction du désert que je vais chercher le calme et la tranquillité, aux antipodes de ce qu'offre la capitale égyptienne. C'est avec deux compagnons de route que je me jette à l'eau dans cette mer de sable. Thomas et Michael (www.tour-en-blog.de) voyagent à vélo couché, nous partageons le même itinéraire et avons donc décidé de donner quelques coups de pédales côte à côte.

La décision de faire un détour de cinq cent kilomètres par le désert Libyque ne m'a, dans un premier temps, pas enchanté. Ça me laissait une amertume quant à mon souhait de remonter la vallée du Nil. Par la suite, il s'est avéré que ce fut un choix judicieux et j'en remercie mes compagnons de chemin pour leurs précieux conseils. Cette route me convenait beaucoup mieux.

C'est des vivres plein les sacoches et chargé en eau que je m'engage sur cette voie qui se perd dans l'immensité du désert. Mil cinq cent kilomètres me séparent de Louxor pour rejoindre la vallée fertile. Mais, même si le désert peut paraître monotone, il est riche en surprises et possède une force qui inspire le respect à l'instar des grandes montagnes. Quand on l'observe de plus près on y découvre toute une petite vie, à deux reprises un renard vient même me souhaiter bonne nuit. La progression est facilitée grâce à l'aide d'Eole et une température moyenne agréable pour un désert. Cependant, il n'est pas rare qu'au petit matin des cristaux de gelé font leur apparition dans nos gourdes. Dormir dans le désert à la belle étoile, loin de toute pollution lumineuse et atmosphérique ouvre le rideau sur un décor de toute beauté. C'est en comptant les étoiles et non les moutons que je m'envole chaque soir au royaume des songes.

La route du désert est aussi celle des oasis, j'en rencontre quatre sur mon passage. Elle sont toujours bienvenues, paraissent



souvent irréelles après tout ces kilomètres dans l'aridité absolue. Pour moi l'occasion de refaire le plein en toutes sortes et de renouer avec la civilisation. Certaines de ces oasis sont un avant-goût de paradis, je passe quelques jours dans l'une d'entre elles et déjà une nostalgie m'habite au moment de la quitter. La paisibilité des lieux, le rythme de vie des gens, tout cela donne envie de s'y attarder pour mieux s'en imprégner. Une visite écotouristique dans une ferme m'est spontanément offerte pour mon plus grand bonheur.

Louxor - Assouan: la vallée du Nil ou un don des dieux

Louxor est célèbre pour ces vestiges de l'antique civilisation égyptienne. L'état de conservation des temples, leur surdimensionnement me fascinent et me laissent admiratif, impressionné. Fatalement, dès le retour en ville c'est le parcours du combattant pour se dépatouiller des racoleurs qui sévissent sans relâche sur les troupeaux de touristes lâchés dans les environs. La route des oasis m'avait isolé pour un moment de cette réalité.

La remontée sur la côte ouest du Nil jusqu'à Assouan se fait tranquillement dans les meilleures conditions. Cette tranquillité peut parfois être brisée par la traversée d'une ville. Etant nettement moins fréquentée que la rive est, la venue de trois "cyclobaroudeurs" ne passe pas inaperçue et quand nous quittons la ville c'est une horde d'enfants qui nous poursuivent dans un vacarme et une excitation extraordinaires au travers des ruelles au sol en terre défoncé. A la tombée de la nuit, avant d'aller bivouaquer dans les plantations de cannes à sucre, un spectacle apocalyptique se joue dans la pénombre devant moi: le long d'un canal des feux sont allumés et des gens habillés très simplement hurlent et me font de grands gestes comme si j'étais le messie et que je venais les délivrer...

Il n'y a pas trente six moyens autorisés de se rendre au Soudan depuis l'Egypte, il n'y en a qu'un: le bateau. J'embarque donc lundi sur le bateau hebdomadaire qui remonte le lac Nasser jusqu'au plus grand pays d'Afrique, good bye Egypte et que l'aventure continue, inch'allah!

Khartoum - Soudan

David Clément

02-03-2007

L'Afrique c'est autre chose

Mon séjour égyptien aura duré plus de six semaines. A peine le temps pour moi de me familiariser avec les us et coutumes locales, monnaies et autres qu'il est temps de passer à un nouvel environnement. Certes, le Soudan est un pays arabophone et islamique, rien de bien différent de son voisin du nord me direz-vous? Faux, ce pays trait d'union va me plonger dans un nouveau monde, celui de l'Afrique noire.

C'est pour ça que je voyage, casser les idées préconçues en allant voir par moi-même. Et le Soudan m'a donné un bon exemple. En poursuivant ma remontée du Nil, je pensais changer d'Etat sans vraiment changer d'ambiance. Je m'étais trompé, le Lac Nasser marque une franche séparation avec ce qui s'y passe en aval.

L'arche de Noé ?

J'embarque aux abords du haut barrage d'Assouan sur l'unique bateau hebdomadaire. Sur le quai le chaos organisé bat son plein, et je n'arrive pas à m'expliquer comment va-t-on charger toutes ces marchandises dans un si petit espace. Neuf heures seront nécessaires depuis la première étape administrative (il y en aura huit en tout, j'ai compté) jusqu'à la levée de l'encre. Pas de cabines bien sûr, les passagers se dénichent quelques centimètres carrés pour passer la nuit, entassés les uns sur les autres dans un vacarme de vieux moteur diesel, on vous sert le « foul » la potée soudanaise, haricots rouges écrasés baignant dans l'huile. A déconseiller aux estomacs fragiles. Le capitaine navigue à l'oeil, c'est juste moins facile en l'absence de lune.

Bouquette dans tous ses états

Les belles routes goudronnées d'Egypte deviennent vite plus qu'un lointain souvenir. Pas d'asphalte pour les cinq cents kilomètres à venir. De la piste, rien que de la piste, et pas des meilleures... Les ondulations créées par le passage des voitures rendent la progression laborieuse en vélo. Pourtant, le premier jour je m'élançais à grandes démultipliées dans ce relief méchamment accidenté. C'était sans demander l'avis de Bouquette qui, en fin d'après-midi m'a fait clairement comprendre qu'elle en avait assez. Suite à de hautes contraintes répétées, sa jante arrière s'ouvre comme une boîte de conserve. Plus moyen de continuer. Depuis le départ matinal, pas plus de 5 voitures ont dû emprunter ce chemin. Avec Tom & Maik nous cherchons une solution mais la situation est précaire. Je ne sais encore comment mais j'ai réussi à dénicher une roue de secours dans le village frontalier soudanais. En remontant les rayons sur la roue arrière, une nouvelle tuile: cette fois c'est le tour du moyeu, il a éclaté comme du verre. Pourtant le matériel était de bonne qualité, mais trop c'est trop. Tom s'y connaît bien en bicyclettes, il fait des miracles en remontant la roue arrière avec deux rayons en moins et en corrigeant la roue avant. Je lui dois une fière chandelle, sans lui je n'aurais pas pu vivre cette extraordinaire étape jusqu'à la capitale.



Authentique Nubie

Après une partie purement désertique, les retrouvailles avec le majestueux Nil et sa vallée fertile sont un grand bonheur. Un lacet d'eau bleue bordé de palmiers et quelques rares parcelles cultivées puis c'est le désert à perte de vue. Un panorama simple mais qui m'émeut profondément. Depuis l'entrée au Soudan, quelque chose a changé, peut-être bien l'authenticité des lieux. L'inexistence de routes a préservé ces endroits de quelconques industries. Sans doute, le paysage y est resté inchangé depuis des millénaires à l'image de ses habitants les Nubiens. Parlons-en de ces gens. Un peuple d'une amabilité et hospitalité de première classe. Un sens du respect de l'autre à nous donner quelques leçons, nous sauvages de l'Occident. Ils vivent au rythme de l'écoulement du Nil, le mot "vite" doit être absent du dictionnaire de la langue nubienne et c'est tout en leur honneur. Les hommes toujours bien sapés d'un djellaba blanc immaculé, les femmes vêtues de couleurs riches, intenses. La densité de population y est très basse, peu de villages, juste quelques hameaux de maisons faites à la main, soigneusement entretenues et sobrement décorées. Je me fais inviter à maintes reprises, pour partager le déjeuner sur la place du village, pour passer la nuit dans leur magnifique demeure ou simplement pour discuter. Il n'y a quasiment rien à acheter, la nature est donc épargnée des problèmes de déchets rencontrés partout ailleurs durant mon voyage. Cette nature préservée m'inspire beaucoup, et c'est automatiquement que le rythme de croisière ralentit. Si j'ai juré quelques fois sur cette piste impraticable à pousser mon vélo, je lui présente aujourd'hui mes excuses et lui dit merci.

Retour vers l'urbanisation

Le retour de l'asphalte coïncide avec celui de la population. Je traverse encore quelques villages animés avant de quitter les bords du Nil pour mieux les retrouver quatre cents kilomètres en amont à Khartoum, endroit où le Nil bleu et le Nil blanc se rencontrent pour ne former plus qu'un. Ici on commence à quitter la saison "froide" et je descends toujours plus vers le sud, les 40°C atteints sont là pour me le rappeler. Je vis dans la capitale depuis une dizaine de jours. A nouveau, démarches administratives de toutes sortes, formalités, visas, émission de radio et autres. L'ambassade de Suisse me réserve un excellent accueil et me soutient dans la réalisation de mon projet. Je dis au revoir à mes deux compagnons de route, Tom et Maik, devenu mes amis. Il faut maintenant remettre bouquette sur roues au plus vite, mon visa soudanais touchant lentement à sa fin. Mais les pièces de rechanges requises ne sont pas légion ici. Heureusement, on me présente à un Soudanais, féru de vélo qui m'offre des pièces et outils pour effectuer quelques réparations de fortune.

Erythrée?

Depuis plusieurs semaines déjà, je me demandais comment me rendre au Yémen sans devoir faire un aller-retour Ethiopie-Djibouti. A mon grand étonnement j'ai appris que le climat entre le Soudan et l'Erythrée s'était amélioré et que les frontières étaient ouvertes. Encore beaucoup d'inconnues sont à régler, mais faisons comme on a toujours fait, jetons-nous à l'eau et après ben... on verra, Inch Allah !

Asmara - Erythrée

David Clément

23-03-2007

Départ précipité

Pour éviter toutes pénalités onéreuses dues à un débordement sur mon visa de séjour, j'ai mis Bouquette dans la cale d'un bus jusqu'aux abords de la frontière érythréenne. C'était non sans remords mais le chemin du voyageur se trace souvent à force de compromis.

Le cou(p) des hyènes

La fleur au guidon, je poursuis mon petit bonhomme de chemin encore quelques kilomètres de pistes approximatives et je devrais rejoindre ce pays de la corne de l'Afrique dont je connais si peu de choses. Le crépuscule arrivant, je pose le camp à proximité de petites huttes rondes en terre et toit de paille. La poignée d'habitants y résidant ne tardent pas à m'inviter à l'intérieur de leur hameau. Un lit de cordes tressées m'est mis généreusement à disposition aux alentours de leurs quelques cases éparées. J'évite ainsi de m'éloigner trop des pistes le danger de mines antipersonnelles étant bien présent.

Pourtant, dès la nuit tombée, un sentiment d'insécurité m'habite, un fort vent m'empêche de m'abandonner au sommeil. A cela, vient s'ajouter l'aboiement incessant des chiens. Les histoires d'animaux sauvages errant dans la région tournent dans ma tête. J'entends des "ricanements" de hyènes: "David arrête, t'es parano" me dis-je essayant tant bien que mal de calmer mon psychique tourmenté. Il est trois heures du matin, pleine lune au Zénith. On y voit comme en plein jour. Je me lève soulager une vessie tourmentée également, quand soudain, à une dizaine de pas de là, une silhouette connue des documentaires animaliers passe devant moi. Oui, il s'agit bien d'une hyène et elle n'est pas toute seule à me tourner autour apparemment. Cet épisode me remplit d'effroi, je laisse le lit et vais me cacher dans une hutte abandonnée.



Le lendemain je me renseigne un peu plus sur la question des hyènes. Il s'avère que les parages en sont infestés. Craintives et fuyant l'homme en principe, elles ne sont pas un danger. Cependant, la guerre n'est pas loin et les cadavres humains entraînés par celle-ci ont contribué à familiariser ces charmantes bêtes à la chair humaine, donc méfiance.

Trop beau pour être vrai

Les premières étapes dans les basse-terres érythréennes se feront sur un bitume flambant neuf et extrêmement peu fréquenté. Des troupes de babouins croisent mon chemin me rappelant que je suis en Afrique. Je fais escale dans de petites villes et villages vierges de tourisme, la chance pour moi d'aborder une population spontanée et intriguée mais ouverte. Après des mois à côtoyer un monde d'hommes, culture arabo-musulmane oblige, ça me rend tout « chose » de me refaire aborder par la gente féminine. Dans les bars qui pullulent ici, je passe d'agréables moments à discuter avec des personnes intéressantes et cultivées. Les tablées sont mixtes, hommes-femmes mais aussi chrétiens-musulmans. Je redécouvre le goût de la bière, prohibée au Soudan, à 40 centimes s'il vous plaît! L'Erythrée, à l'instar de l'Éthiopie, est aussi le pays du café. Je me fais l'invité de cérémonies de café. Toutes les phases de préparation sont artisanales, la torréfaction des graines répand un parfum exquis dans la maison. En toute franchise, j'y ai dégusté les meilleurs espresso.

Tout ça est trop beau pour être vrai. Pourquoi suis-je le seul touriste dans une contrée si paisible au décors magnifiques ? Mais une autre facette du pays va se révéler à moi...

Le revers de la médaille

Poursuivant ma route je m'en éloigne un peu pour faire une pause et surtout me protéger du soleil qui brûle de plein feu. C'est sans prendre garde au sol jonché d'épines meurtrières pour les pneus. Bouquette s'en sort avec six crevaisons. Ayant les rustines mais plus de pompe, me voilà contraint d'arrêter une voiture qui voudra bien nous emmener jusqu'à la prochaine agglomération. Le hasard veut que je tombe sur une voiture de police. D'entrée, ils me demandent mon permis de voyager. "Je n'en ai pas !" leur répond l'air surpris de la question. Ils m'embarquent jusqu'au prochain poste, confisquent mon passeport pour de longues heures avant de me le restituer avec un permis de voyager à la clé, allez comprendre... Pendant ce temps, les réparations ayant été faites, je repars sans trop me poser de questions.

En fait, je viens de franchir un point de non-retour. Le permis me laissant atteindre la capitale Asmara mais rien de plus. En me rapprochant de celle-ci, je sens l'atmosphère s'alourdir et la légèreté des rencontres des premiers jours semble s'envoler. Je me sens observé, ceci se vérifiera lorsque, photographiant, on me saisit et m'emmène au poste de police pour de longs interrogatoires avec passage en revue des clichés pris. La police et l'armée sont très présents en Erythrée. En discutant avec des volontaires européens travaillant dans la région, j'ai appris la réalité pas toujours rose de ce jeune pays. Les gens y sont très contrôlés, d'ailleurs on y sent la tension. La police patrouille dans les rues, les jeunes sont embarqués et envoyés dans un camp militaire obligatoire pour tous, jeunes filles comprises, et cela pour 2 ans. J'ai cherché à en savoir plus sur ce camp, il s'agit en fait plus d'un internat aux mains des militaires. Les recrues y apprennent une profession voire deux qu'ils ne pourront que difficilement pratiquer vu les places de travail qui font cruellement défaut. Les meilleures se verront octroyer un poste d'enseignant, mais sans le choix du lieu de travail. Ils seront d'ailleurs mutés après deux ans, souvent à leur insu. Les barrages militaires sur les routes ne sont pas pour les étrangers, comme je l'ai cru dans un premier temps, mais bien pour contrôler ses propres citoyens. Quelconque association est interdite ici.

Asmara

Située à 2400 m. d'altitude, Asmara est une charmante petite ville d'un demi million d'habitants. Elle bénéficie d'un climat doux et agréable en cette saison. Probablement la plus sûre du continent, elle est également d'une propreté remarquable. Rien à voir avec le chaos urbain auquel j'étais habitué. Le trafic automobile y est faible et les voitures s'arrêtent pour te laisser traverser. Il règne ici une ambiance à part, quelque chose que je n'avais jamais vécu jusqu'à présent, avec une organisation me rappelant celle d'un pays communiste. Les gens sont fiers et disciplinés, peut-être méfiants au premier abord mais serviables. La brève occupation italienne de la fin du XIX siècle a laissé, à mes yeux, la nostalgie d'une dolce vita. Je croyais faire un voyage dans l'espace et non dans le temps en venant ici. Les cinémas sont d'époque, seul bémol, la projection n'est plus assurée par des bobines de films mais par celle d'un DVD... Les pasterias d'époque aussi, je m'y régale de gâteaux accompagnés d'un machiato pour moins d'un franc le tout. La cuisine traditionnelle mélangée aux spécialités italiennes assouvissent l'épicurien qui sommeille en moi.

Fais comme un rat!

Je pensais pouvoir continuer ma route jusqu'à la Mer Rouge pour rejoindre en bateau le Yémen situé juste en face. Je me suis mis le doigt dans l'œil. Ici, pour te déplacer à l'intérieur du pays il te faut un permis pour chaque destination délivré par le



ministère du tourisme. Mon rayon de "sortie" se limite aux villes alentours, interdiction de faire demi tour non plus. Les autorités érythréennes ne me laissent pas quitter le pays par voie terrestre ni maritime, je suis fait comme un rat. L'unique alternative qu'il me reste est de m'envoler, chose que j'exclue à tout prix, mais je dois désavouer.

J'aurai essayé par tous les moyens d'obtenir ce fichu permis. Je me rends à maintes reprises au ministère du tourisme pour lui exposer mon cas et ma détermination. Auparavant, j'ai fait la connaissance d'un cadre à l'office des postes, (j'attends du matériel pour le vélo puisque c'est à cette adresse qu'on l'a envoyé) qui me reçoit très bien et m'aide dans mes démarches à trouver des personnes de contact. Je débarque au ministère de l'information (la télévision nationale a tourné un petit documentaire portant sur mon voyage). Là aussi j'essaie de me faire "pistonner" pour le permis mais sans résultat. Comme ultime recours, je débarque au ministère des affaires étrangères, demande à parler à l'ambassadeur en charge pour mon pays, à nouveau j'expose mon cas, me fais transférer de fonctionnaire en fonctionnaire pour en ressortir bredouille.

Que cela me serve de leçon. En quittant le Soudan j'étais conscient des inconnues qu'il me restait à résoudre. J'ai voulu faire un coup de poker et j'en ai payé les frais, financièrement et moralement. Mais était-ce vraiment évitable? Peut-on tout planifier? Je ne le pense pas et je ne le veux pas non plus. Ça fait partie du jeu et je l'accepte. Toutefois à l'avenir, j'essayerai de m'éviter tant de frustrations en obtenant quelques informations supplémentaires avant d'entrer dans l'impasse...

Seyun - Yemen

David Clément

11-04-2007

Introduction…Aéroport d'Asmara, Erythrée, le vol est programmé pour minuit. Le tarmac occupé à des fins militaires la journée, il ne reste plus que la nuit pour les vols civils. Une petite heure de vol et je foule le sol yéménite à Sana'a. Bouquette a fait l'attention de bon traitement, rien de cassé, ouf, voler avec le vélo c’est toujours angoissant. Après regonflage des pneus, je me dirige vers la capitale. A une quinzaine de kilomètres de là, mon intuition me dit que le centre ville n'est pas très loin. Mais les rues sont désertes, évidemment, il est 2 heures du matin et les villes arabes ne sont pas réputées pour leur vie nocturne. Je squatte un banc pas encore réquisitionné par un sdf. A peine assoupi, un policier me réveille plus par curiosité que par soucis de son devoir, il m’invite dans un local pour y passer quelques heures de repos. Ah, j'étais mieux installé sur mon banc, le local est insalubre et la mousse qui fait office de matelas infecte. Mais, vu mon état de fatigue avancée, je n'ai aucun problème à m’envoler au royaume des songes pour … deux bonnes heures. Après quelques interrogatoires, je me déniche un hôtel poissonnier mais indécemment bon marché. J'y récupère quelques heures de sommeil. Voyage dans le tempsLes Yéménites, des gens qui vivent dans le respect total des traditions et de la religion sans pour autant renier les nouvelles technologies, en tout cas pour celles qui leurs profitent. Lorsque je déambule dans les rues du vieux Sana'a, je fais un voyage dans le temps de plusieurs siècles, dépaysement assuré et ambiance de contes des milles et une nuit. Les hommes portent le chob longue robe commune aux pays arabes agrémentées d’un veston leur conférant une classe particulière. Un gros ceinturon finement décoré leur permet d’y coincer le traditionnel poignard transmis de père en fils. Aujourd'hui, un fourreau supplémentaire vient garnir cette ceinture, celui du téléphone portable… La kalachnikov est encore bien répandue et bon nombre de Yéménites en triment une sur l'épaule. Gentillesse yéméniteCes gens m'accueillent les bras ouverts avec le sourire. Ils me souhaitent sans cesse la bienvenue chez eux. Je n'ai fait aucune rencontre désagréable au long de mon séjour dans ce pays du sud de la péninsule arabique. Les Yéménites ont beaucoup de traditions mais parfois peu de manières. Que cela n'importe, leur grande gentillesse m’incite à pardonner leurs défauts. Soucieux de mon opinion à leur égard, ils me mitraillent de questions et je passe d’agréables moments à faire connaissance de ce peuple chaleureux tout en dégustant un inévitable thé au lait. La "Qat"astropheSous aucun prétexte un Yéménite ne manquerait la séance quotidienne de qat. Le 95% des hommes en consomment. Dès la mi-journée, les marchands arrivent avec leurs feuilles d’arbuste récoltées le matin ; et c'est parti pour mastiquer tout l'après-midi. Sur la route, le couteau entre les dents me battant contre une pente trop sévère, il y a toujours un dealer pour me vanter les effets excitants et euphorisants du qat, mais le plus souvent, je les vois végéter et brouter le long d’un mur. Les hommes (les femmes s'y mettent aussi!) dépendent facilement le tiers du salaire pour ce fléau qui n’est pas près de disparaître. Le président réélu ayant même offert le qat durant la campagne présidentielle, ah ben voyons! Les fantômesMais où est donc passée la Yéménite? J'ai beau chercher je n'en vois aucune. Par contre, les rues sont hantées de fantômes ambulants au drap noir. Parfois, mon regard croise l'un d'eux mais toujours furtivement. Inutile d’entreprendre une éventuelle démarche, les créatures disparaissent dès les premières tentatives. Décidément, la femme eut un rôle plus noble dans le passé yéménite, l’époque de la reine de Saba par exemple en savait quelque chose. Mes contacts, à de rares exceptions près, resteront exclusivement masculins. Cela crée un déséquilibre certain, quelque chose manque, cette inégalité me tiraille l'esprit, il y a comme un malaise. Décors envoûtantsComme ça me démange de re-pédaler! Je m’arrange pour obtenir au plus vite une autorisation de circuler et file découvrir ce pays qui m’intrigue, tant pour ses paysages que pour ses habitants. La région montagneuse de l'Ouest Yémen est splendide, taillée à la hache, ses plateaux déchirent l'horizon. Les terrasses agricoles modelées par l'homme à travers les siècles sont un véritable chef-d’œuvrre. L'architecture originale de ces maisons est propre au Yémen. Elles semblent s’agripper tant bien que mal au sommet des rochers escarpés, je m’en viens parfois à me demander comment elles tiennent debout, probablement par



habitude... Cet harmonieux mélange de cultures en terrasse et bâtisses uniques en leur genre semble sortir d'un tableau. Mais ces décors se méritent à grandes gouttes de sueur, les dénivelés ne m'épargnent pas mais c'est sans rancune. Ici on entre dans la saison des pluies, le ciel se couvre en soirée et laisse échapper quelques averses sporadiques. Les parcelles soigneusement râtelées attendent plus que la bénédiction du ciel et d'Allah. Par endroits, un léger flume vert d'herbe fait déjà son apparition. Un éventuel dérèglement climatique qui priverait ces terrains en eau serait un désastre, je ne peux m'empêcher d'y penser... Nostalgique Aden En mettant le cap plein sud depuis la capitale, je traverse dans la longueur ces hauts plateaux et montagnes. Là aussi de superbes paysages qui malheureusement sont défigurés par les déchets omniprésents, me font comme une haie d'horreur. Mes cinq sens sont mis à rude épreuve. Citons par exemple l'odorat subissant les relents de charognes gisant sur les bas côtés et pour l'ouïe, le klaxon s'imposant comme pièce maîtresse du véhicule juste après le moteur. Véhicule est un mot bien soutenu pour ces poubelles roulantes. De temps à autres je me fais escorter, soit par une voiture de police me suivant à 20km/h ou carrément par mon bodyguard attiré. Le fusil à l'épaule, la joue distendue de Qat qu'il y pourrait sans problème y loger une boule de pétanque, il me suit dans tous mes déplacements pédestres au sein de la ville. Pourtant le Yémen est un pays sûr. Non, le sport national n'est pas le kidnapping mais deux trois bédouins rebelles suffisent à semer la panique. Je fais quelques escales avant de terminer ma course au bord ou plutôt dans la mer à Aden, construite à l'intérieur de ce qui fut jadis un cratère. Après une journée de 11 heures en selle, je suis heureux de faire escale dans cette ville au passé glorieux qui possédait le plus grand port du monde. Passage obligé entre l'Asie et l'Europe, le commerce battait son plein, aujourd'hui il est réduit à néant. Je séjourne dans un hôtel on crut celui ou Arthur Rimbaud vivait (en réalité il était situé 50 m. à côté). Là j'y rencontre un Français expert nostalgique de la ville qui guide et instruit le néophyte que je suis. Il reste de moins en moins de témoignages de cette époque et les quelques bâtiments coloniaux encore en sursis sont dans un état déplorable. Cap accéléré sur l'Est et Oman Je quitte Aden pour l'Est du Yémen en longeant la côte. Le violent vent contraire chargé de sable me fouette le visage. Ma première étape côtière se termine après 90 km lors d'un point de contrôle sur ma route. Dans un premier temps, les policiers invitent à passer la nuit dans leur baraque, mais après avoir averti leur supérieur de ma présence et de mon intention de me rendre à l'est en vélo, je serai embarqué en voiture de police à la case départ. Selon eux, pour des raisons de sécurité. J'ai peine à garder mon sang froid, car mes plans sont chamboulés à cause de leur incompetence. La police touristique de Sana'a avait donné le feu vert ainsi que celle d'Aden qui avait même délivré un permis de voyager. C'est la même personne qui interdira de continuer quelques jours plus tard. Me prévenir en temps voulu ne lui aurait pas traversé l'esprit! Désolant. Je continuerai ma route en bus jusqu'à la frontière Omanaise. Je profite du temps épargné pour rayonner avec Bouquette dans la province d'Adramout que j'apprécie. Jadis la mer venait jusqu'ici, la région était aussi plus fertile et la civilisation était étendue sur tout le territoire. A l'heure actuelle, seules les vallées délimitées par de grands canyons restent propices à la vie. On y cultive le meilleur miel du monde dit-on, c'est vrai, il est pas mal. Les gens sont très religieux ici, ils ne manquent aucune des 5 prières quotidiennes, boutiques et échoppes se ferment. L'après-midi la vie se meurt, les 45 degrés Celsius y contribuant aussi pour beaucoup. Je quitte le Yémen des émotions plein le cœur et comme souvent un goût d'inachevé habite. Si j'ai laissé quelques traces éphémères, lui, aura marqué ma route à jamais.

Dubai - Emirats Arabes Unis

David Clément

04-05-2007

Sultanat d'Oman Les dieux sont contre moi ! Le bus de nuit du Yémen me dépose à l'aube dans la première agglomération omanaise. Les températures ont bien grimpé ces derniers jours et le sommeil dans le bus n'est pas très réparateur. Je décide donc de reprendre la route en fin d'après-midi. Il me faut des vivres pour les prochaines étapes de pur désert. Je fais quelques courses dans un supermarché, ça à l'air de rien mais le dernier que j'ai vu remonte à longtemps, très longtemps. Ma cargaison d'eau est telle que bouquette me fait pitié. Après quelques heures à somnoler dans la mosquée du coin, je m'appête à partir dans l'immensité désertique. Je n'irai pas bien loin, dix minutes de route et ma jante arrière se fend. Après l'évaluation des dégâts, je suis contraint de prendre un bus, de nouveau, les dieux sont contre moi. Il aurait fallu pas loin de dix jours pour atteindre la capitale en vélo et moins d'une nuit en bus. Je me console en découvrant le décor désolant des lieux, un désert plat à perte de vue sans âmes qui vivent, à peine une station service tous les 200 km. Mascate, entre modernité et tradition. Connaissez-vous le Sultanat d'Oman ? Personnellement j'en avais une vague idée, mais la surprise fut plutôt agréable. Le contraste avec son voisin le Yémen est très marqué. Oman fait partie des pays du Golf avec la richesse et le développement dus à l'or noir qui les caractérisent. Je passe mes premiers jours à Mascate à la découverte d'une ville propre et bien tenue aux souks climatisés. Les nuits, je les passerai sur les pelouses anglaises le long des routes. Ici, la sécurité est totale, les forces de l'ordre tolérantes, alors à quoi bon louer une chambre d'hôtel. Malgré le haut niveau de développement et d'infrastructures, en ce qui concerne l'agglomération de la capitale en tout cas, les Omanais a su garder des valeurs simples. Trop souvent, l'essor de la « civilisation contemporaine » se fait au détriment de l'hospitalité et du temps consacré à autrui. Ici ça n'est pas le cas, que de rencontres fantastiques avec des gens généreux. Tahir et sa bande Après quelques heures à pédaler sur l'autoroute qui remonte le Golf d'Oman, je fais la rencontre de Tahir. Vêtu de l'habit traditionnel, il sort de sa voiture et me prie de bien vouloir accepter son invitation chez lui. Il a l'air sympa le jeune Tahir, et moi j'en ai assez de dormir



sur les bords de route alors c'est avec plaisir que je mets bouquette dans sa voiture flambant neuve avant de filer chez lui. Très vite le courant passe entre lui et moi, nous nous trouvons bon nombre de points communs. Il me propose de me reposer quelques jours ici, mon état de fatigue étant avancé après les nuits passées dans les bus et les aires d'autoroute, en plus une angine est survenue suite au choc thermique dû à l'air conditionné. Il me laisse sa maison ainsi que toutes les commodités qui vont avec. Jeune père de famille, seul à la maison pour quelques temps, il travaille la journée mais, dès la fin d'après-midi nous allons découvrir les environs qui regorgent de surprises. Il me présente à ses amis qui, tout comme lui, ont le cœur sur la main. Ils me traitent tel un hôte de luxe, impossible de payer quoi que ce soit, je suis pris en charge de A à Z. Soûls comme des Polonais Je repars en selle, mais il m'est difficile de rouler une étape entière, tant les invitations sont nombreuses. Je ne dormirai qu'une seule fois dehors sur ma route pour Dubaï. Un jour mon étape se terminera à midi déjà, là aussi, pris en charge sur toute la ligne, présentation à la famille, visite des jardins et plantations, ces Omanais-là m'ont l'air bien fortunés. Après la chicha (pipe à eau) de fin d'après-midi on m'invite à une fête. Quelle surprise quand je découvre qu'il s'agit d'un rassemblement de buveurs de whisky. L'alcool est interdit à la maison où dans les lieux publics, mais ces roublards ont leur QG bien organisé. Soûls comme des Polonais, ils sont fiers de m'avoir parmi eux, et j'aurai mille peines à leur refuser les verres si généreusement offerts; Emirats Arabes Unis Dubaï c'est une autre échelle! commence à se faire tard dans l'année et les grandes chaleurs arrivent. Mes dernières étapes avant les Emirats Arabes Unis sont nocturnes, j'échappe ainsi au soleil fatal de la journée. Mon arrivée à Dubaï se fait slalomant entre bétonneuses et camions bennes sur des autoroutes à cinq pistes. Les hôtels de la ville annoncent presque tous complets malgré leurs tarifs prohibitifs. Privilégié une fois de plus, je me fais offrir le gîte et couvert par un ancien collègue. A l'époque je travaillais sur un projet à Dubaï et j'avais côtoyé quelques jours lors d'une mission. Il m'invite spontanément dans sa famille, une opportunité sans pareil pour moi, sans elle mon séjour aurait tourné court. Pretty women C'est aussi la rencontre avec un ancien coéquipier de Basket-ball. Venu s'installer ici avec sa femme, il exerce son métier d'avocat. Malgré l'absence de contacts durant plusieurs années, ils m'accueillent en grande pompe comme un vieil ami. A l'instar de Julia Robert et son rôle dans le film Pretty women, ils m'habillent, m'invitent dans des restaurants haut de gamme et me loge. Lors d'une sortie dans un bar branché de la ville, mon ami me lance l'idée d'une collecte de fonds pour mon voyage. « Tu as qu'à appuyer sur l'article paru à ton sujet pour augmenter ta crédibilité, tu passes de table en table et tu verras ce qu'il adviendra; me lance-t-il. Je n'ai rien à perdre, les quelques cocktails dans le sang aidant dans cette démarche si peu naturelle pour moi. Je n'y crois pas mes yeux, à part quelques râteurs, je viens de récolter un joli pactole. Développement ou aberration progrès? Les presque deux semaines passées ici seront riches dans tous les sens du terme. Dubaï est une ville à l'expansion affolante, de multiples constructions pharaoniques continuent de modeler cette future mégapole. Avis aux personnes ambitieuses, Dubaï est un challenge permanent. Basés sur un modèle urbain américain, ses Malls (supermarchés) de luxe et ses gratte-ciel audacieux me rappelle Las Vegas, avec une touche de Disneyland sans Mickey. Mais Dubaï c'est aussi vingt pourcent d'Emiratis contre huitante pourcent d'étrangers. En grande partie Pakistanais ou Indiens qui, dans des conditions quasi esclavagistes, construisent et donnent forme à ces gageures qui sans eux resteraient au stade de maquette. Impossible de rester indifférent à tout ce hors-norme; d'un côté je suis fasciné par l'aptitude de l'homme à réaliser de tels projets, mon caractère de challengeur voudrait y mettre sa pierre à l'édifice mais, de l'autre, les aberrations tout particulièrement énergétiques me mettent hors de moi. La ville n'est accessible quasiment qu'en voiture, les climatisations des bâtiments réglées sur « frigo » (quand on ne fait pas des pistes de ski ? !), alors qu'à l'extérieur le mercure atteint facilement les 40 degrés, la dépense énergétique est énorme. Le pire c'est qu'on brûle du pétrole pour refroidir tout ça ! Comprend qui peut; Mais je ne vais pas cracher dans la soupe non plus, si je peux réaliser ce voyage aujourd'hui c'est aussi grâce à eux. Je m'évertue à trouver un moyen de joindre l'Inde par la voie maritime. Pour ce faire, j'ai été mis en contact avec des personnes bien placées en vue d'embarquer sur un cargo. Mais toutes me diront la même chose, ce fut possible un temps mais à l'heure actuelle ça ne l'est plus. J'ai tenté également les Dhow, sommaires embarcations en bois qui relient principalement l'Iran à quelques miles marins de là, quelques-uns mettent le cap sur l'Inde également, mais là aussi je me suis ramassé par les capitaines. Mon projet tombe à l'eau, je me suis résigné à prendre l'avion. Nouveau monde Avec cette envolée pour Mumbai et les Indes un chapitre se clôt, celui du Moyen-Orient. Les six mois passés dans ces pays à majorité arabophone et musulmane m'auront permis de côtoyer ces mondes de tout près, de mieux les comprendre (même si mes progrès en arabe sont honteux) pour mieux les apprécier. J'en ressort grandi, des rencontres et des paysages plein la tête, mon regard sur cette partie du monde est plus objectif. Maintenant il est temps de faire place à l'Asie. Un nouveau voyage commence...

Udaipur - Inde

David Clément

23-05-2007

Atterrissage dans une fourmilière Terminal 1 de Dubaï, une file d'attente longue de plusieurs centaines de personnes s'est formée devant le comptoir d'enregistrement d'Air India. Malchance, c'est ma compagnie aérienne à moi aussi. A croire qu'ils déménagent tous à voir le capharnaüm trimballé, je me fonds dans la masse avec le vélo et mes 7 sacoches. Je n'aime pas voler avec Bouquette, c'est toujours la hantise de la réception des bagages et l'évaluation



des dégâts. Bouquette sait que je l'envoie à l'abattoir, elle me regarde avec des yeux accusateurs tout en disparaissant sur le tapis roulant qui l'emmène à la soute. Peu avant, un petit nerveux, l'air de rien essaie de me passer devant, c'est Augustino, le genre énervé toute l'année et toujours pressé. Après lui avoir expliqué "gentiment" où était sa place, nous sommes devenus bons amis. Il nous mène à l'aéroport de Mumbai avant de me dégoter un hôtel non loin de chez lui. Il m'aurait bien hébergé mais les 8m2 de son cabanon de jardin suffisent à peine à caser sa petite famille. Trois longues heures de taxi dans les embouteillages seront nécessaires pour arriver à bon port, Mumbai est énorme et surtout débordée par un trafic incessant. Avec ses 15 millions d'habitants c'est la plus grande ville d'Inde, ça pose les marques. Mais la route m'appelle et je ne passe que deux jours dans cette fourmilière, essentiellement en compagnie d'Augustino qui me fait visiter son quartier, me présente à ses amis et me concocte son meilleur curry indien. Après cette excellente entrée en matière et avoir réparé les dégâts mécaniques je me jette à l'eau sur les routes indiennes dont j'ai entendu tant de mal. Pour un baptême de la conduite à gauche on aurait pu rêver mieux que la jungle urbaine de Mumbai. On fait avec. La route indienne J'emprunte l'autoroute nord pour les premières centaines de kilomètres. Le contraste avec le Moyen-Orient que je viens de quitter ne s'est pas fait attendre. Les femmes déambulent le ventre à l'air on est loin des fantômes du Yémen (ndlr voir article "voyage au pays de la reine de Saba"), et ce type-là, au bord de l'autoroute, vêtu avec ce que devait être l'ancêtre du string à fière allure. Je traverse une série malchanceuse de crevaisons, suis obligé de bricoler avec les vulcanisateurs locaux car je suis à court de chambres à air. De sacrés bracaillons mais j'arrive à rouler une bonne centaine de kilomètres avant la prochaine panne. La mécanique s'use, Bouquette restée plus ou moins muette jusque-là, me parle de plus en plus. La direction a grippé un peu et ce cliquetis inlocalisable du pédalier qui en fin de journée devient difficilement tolérable, sont autant de maux qui font leur apparition. Eau à la bouche Après les lacunes culinaires abyssales des précédents pays, avec l'Inde je suis ravi. On me présente des cartes de menus au choix affolant, à s'y perdre. La combinaison d'épices est infinie, piments, coriandre, anis, clous de girofle, fenugrec, cannelle, cardamome pour n'en citer que quelques-unes. Spécialement dans cet Etat on cuisine purement végétarien. Malgré mes précautions, mon sursis aura duré deux bonnes semaines avant d'attraper une turista de première catégorie, passage obligé pour tout voyageur prétendant séjourner dans le pays. Car l'hygiène est loin d'être au rendez-vous, j'ai en tête ce cuistot hachant des oignons sur un plancher à même le sol, juste à côté une vache se soulageant de quelques litres d'urine éclaboussait le tout, bon appétit, et surtout bonne chance... Inde est riche en couleur, mais en odeur aussi. Bonnes et moins agréables, comme ces usines chimiques qui dégagent une fumée me grattant la gorge et me piquant les yeux, je me demande bien quel gaz nocif s'échappe de là. Exceptionnels(les) Indiens(es) Indien est de nature calme et non belliqueuse. Heureusement, car la densité de populations pourrait générer de sévères guerres civiles. Mais sur mon chemin il est une curiosité crasse, pas le temps de poser le pied à terre qu'un essaim humain m'encercler. Il me regarde un air benêt quant il ne reste pas encore bouche ouverte. Systématiquement sonnettes, leviers de vitesse, boussole, compteurs, etc. sont soumis à leurs tests stressants. Idée de faire une distribution générale de baffes me traverse parfois l'esprit, mais je garde presque toujours mon sang-froid en me considérant comme invité et en me comportant de la sorte. L'essence même de mon voyage perdrait sa légitimité si j'affichais une quelconque agressivité. En dépit de ces petits détails fatigants, l'Indien est avant tout une gentillesse et innocence enfantine. Pas un ne me manque de respect, on m'invite et m'accueille les bras ouverts, quand ce n'est pas avec des couronnes de fleurs décernées par une délégation des autorités de la ville. Ils débarquent tous dans ma chambre sans préavis, normal pour eux, il faut comprendre comment ils fonctionnent. Leur pauvreté et simplicité me touchent. Sans complexes aucuns, on vous approche, vous touche, vous demande où vous venez, vous regarde faire pipi. Non, ces Indiens sont avant tout extrêmement attachants, même si parfois collants. Sacrée Vaches sacrées... l'omniprésence bovine dans les rues me noie dans une nouvelle ambiance typiquement indienne. Ici les vaches sont sacrées et si une a décidé de faire un sitting au milieu de l'autoroute est son droit et on ne la dérange pas. Elles sont nombreuses à végéter sur le bitume et on tourne omnivore depuis longtemps à force de faire les poubelles. Sur ma route, je traverse une petite ville de cinq cent mille habitants, là c'est carrément un troupeau qui a décidé de transhumer empirant une circulation déjà scabreuse, à Godhra c'est la désalpe tous les jours! Derniers lions d'Asie Etat de Gujerat que je traverse actuellement héberge les derniers lions d'Asie. Une aubaine pour moi qui rêvais d'aller voir ces fauves de plus près. Je pars donc en jeep safari dans ce sanctuaire et plus grand parc national du pays. Nous sommes trois, le guide, le chauffeur et moi. Si ce parc ne recueillait pas les derniers lions d'Asie il serait probablement celui des oiseaux, il en recèle des milliers. On roule, on roule mais aucun lion en ligne de mire par contre, sangliers, daims et autres cervidés dont j'ai oublié sont légion. Mes deux accompagnons ont pris à partie et ils aimeraient bien offrir l'émerveillement d'une rencontre avec le prédateur. Mais les règles sont strictes, interdiction de quitter la voiture, le guide risquerait gros il me laissait sortir. Et pourtant, le chauffeur parti en éclaireur a débusqué une lionne de l'autre côté de la rivière. Le guide voyant mon excitation et enthousiasme débordants me laisse aller à aventurer dans cette forêt à la poursuite du fauve. Les pulsions de mon cœur sont dans la zone rouge lorsque je me trouve face à face avec cette superbe lionne. Je prends quelques clichés, mais ce moment vaut plus que les pixels figés sur le capteur de mon appareil, c'est une expérience merveilleuse et puissante, quelque chose de rare qui me rappelle ô combien privilégié je suis. Dans l'après-midi, c'est en vélo que je fais le safari, je dois traverser une partie du parc pour me rendre à Diu, une des trois villes anciennement colonisées par les Portugais en Inde. Sachant que les lions font la sieste aux heures chaudes de la journée,



adrénaline est à son comble et je scrute la forêt au cas où je serais amené à rencontrer un gros chat…
Maintenant place au Rajasthan, au revoir, à bientôt.

Rajasthan - Inde

David Clément

02-07-2007

Udaipur La première rencontre urbaine rajasthanaise se fait avec la charmante ville d’Udaipur. L’ancienne principauté est située dans une oasis de verdure comparée au reste de l’Etat très désertique. Avec ses collines et son lac artificiel il s’y dégage une atmosphère agréable. Je décide de m’y reposer quelques jours, la progression en vélo est rude en cette période, spécialement dans cette région réputée pour ses températures extrêmes. Je ne tarde pas à constater que le Rajasthan est nettement plus touristique que l’Etat précédent et paradoxalement plus rude aussi. Le contact avec la population n’est plus aussi désintéressé. Beaucoup vivent du tourisme ici et ma venue en cette période de disette, hors saison oblige, fait de moi une proie alléchante. Avec mes six pieds huit pouces ils me repèrent de loin. La cité possède le plus grand palais rajasthanais de Maharaja, malheureusement fort défraîchi, comme beaucoup d’autres d’ailleurs. L’apparence des édifices patrimoniaux n’est pas la priorité apparemment, d’autres problèmes plus perspicaces sont à traiter avant, la pauvreté par exemple. Et je crois aussi que l’Indien s’en tamponne le coquillard, il a peut être raison, construire du faux vieux ne serait pas plus beau. Côté restauration, j’y trouve une nourriture occidentalisée, pas que la cuisine indienne me déplaît, au contraire, mais pour soigner mes intestins le pain des « German bakery » se prête mieux. Dans les restaurants qui pullulent, on vous sert de tout, accompagné de James Bond et Octopussy, tournés dans ces murs il y a un quart de siècle. Je m’enfonce un peu plus dans l’aridité, j’essaye de raccourcir les étapes, mon chemin croise de petites villes et villages, au charme certain où je fais escale. Lors de mon passage dans l’entre eux, je visite un temple très prisé par les Indiens. Les « gardiens » des lieux laissent entrer les pèlerins au compte-gouttes. Je me glisse dans cette foule hystérique, curieux de voir de plus près l’origine de cette frénésie. On m’emmène devant des divinités, de chambre en chambre. Dans ce que j’ose appeler un labyrinthe, la foule hystérique s’y prosterne, on n’hésite pas à jouer des coudes pour se hisser au premier rang lorsque la divinité Krishna est exposée aux regards. Je suis totalement dépassé par les événements, l’Hindouisme étant si complexe à mes yeux. Je ressens bien l’immense différence culturelle sans pour autant pouvoir la comprendre. Pushkar Je continue jusqu'à la petite ville sacrée de Puskar, haut lieu de pèlerinage Hindou elle aussi. Cette ambiance me rappelle quelque chose, mais bien sûr c’est celle des babas cool! Je peux bien m’imaginer la migration occidentale débutant ici il y a quarante ans. On y venait chercher un peu de spiritualité, celle qu’on ne trouve plus chez nous. Dans les rues de Pushkar, on croise encore quelques spécimens d’époque, mais ils deviennent rares. De plus jeunes ont fait leur apparition, avec la vague neo-hippie des années 1990-2000. Même si elle s’est quelque peu transformée en destination folklorique, aux yeux des Hindous elle me semble ne pas avoir perdu une miette de sa signification. Jaipur La capitale de l’Etat n’est plus qu’à 160 bornes de là. J’entre dans la ville rose, certes fatigué physiquement par la longue étape, mais surtout préoccupé par une fatigue mentale qui n’a cessé de croître depuis quelques semaines. J’ai un mal fou à aborder cette ville avec objectivité. Je m’y sens utilisé. Citons par exemple cet épisode de probablement faux vendeurs de bijoux (Jaipur est réputé pour la confection de bijoux aux pierres semi-précieuses) qui veulent m’offrir un soi-disant juteux commerce en ramenant quelques pièces en Suisse. Très subtiles et malins, ces escrocs ont plus d’un tour dans leur sac. Il me faut un moment avant de réaliser leur dessein. « Les b&oeelig;ufs de blanc », comme ils nous appellent, sont victimes de traitement sans scrupules. Ont-ils oublié que nous n’en restons pas moins leur vache à lait ! L’impertinence des gens que je ressens, due sûrement au fossé culturel qui nous sépare, m’use de plus en plus. Leur omniprésence m’essouffle. Additionnée de ce soleil assassin qui semble avoir trouvé sa nouvelle victime, de mèche avec les Giardia et autres amibes qui squattent mon tube digestif, bref une fatigue généralisée qui me fait lamentablement perdre les nerfs. Le voyage se fait de plus en plus pesant, les expériences faites sur les chemins s’accumulent comme un fardeau toujours plus lourd à porter. J’en viens à éviter le plus possible le contact avec l’habitant, exactement à l’opposé de l’objectif de base. Naturellement, la motivation s’altère. Sans vraiment m’en rendre compte je suis tombé dans ce maléfique cercle vicieux de l’agacement m’énervant pour un rien. Que m’arrive-t-il, où est donc passé cet élan qui m’a porté jusque-là ? Je cherche sans trouver, je devrais être à même d’assumer ces agressions extérieures, même sempiternelles ! Mais j’ai rendez-vous avec mon destin…. La Méditation Vipassana* L’idée de faire de la méditation ou quelque technique permettant d’aller explorer son propre intérieur, est une démarche qui cogitait depuis déjà de longues années dans ma tête. En Inde, il y a de quoi faire pour méditer, faire du yoga par exemple, mais je ne veux pas me lancer dans n’importe quel ashram farfelu. Un ami avec qui j’avais partagé quelques kilomètres de route en Grèce et Turquie me précédait de quelques jours dans la région a fréquenté un de ces centres justement à Jaipur. Son expérience étant plus que positive je décide de suivre ses pas. Cette occasion tombe à point nommé car, vu l’état déplorable de mon mental, une thérapie s’impose. Le concept Vipassana me convient, bien. Pas de gourou, pas de croyance suspecte, juste ton corps ton mental et la nature. Ah, ce stage va me faire du bien, pendant dix jours plus de soucis. Pas besoin de chercher où se loger, d’atterrir dans des gargotes malsaines et surtout de rencontrer des Indiens que me tapent sur le système nerveux. Quoi de mieux pour me retaper ? Mais je ne savais pas ce qui m’attendait…. J’aborde les premiers jours décontracté. On reste assis par terre plus de dix heures par



jour, le fait de rester tranquille ne me dérange pas, tant j’avais besoin de calme et de repos. Les instructions sont très succinctes. Tout va bien mis à par le fait que je change de posture à tout moment. Et c’est bien là le problème, car petit à petit je commence à comprendre le but de la démarche. On ne m’a pas corrigé, la technique veut que l’élève trouve par lui-même les réponses à ses questions, mais en fait il faut rester dans une position et ne plus la quitter pendant l’heure de méditation. Ma raideur m’empêche de tenir assis en tailleur plus de cinq minutes. Il le faut pourtant, je décide donc de forcer un peu. Mes jambes hurlent à la mort qu’on abrège leur souffrance, mais je ne démords pas. Le soir je m’effondre comme un cheval mort sur la paille qui me sert de lit avant de remettre ça au petit matin dès 4h30 ! Après avoir traité l’enseignant et ses assistants de Nazis et de tous les noms (dans ma tête bien sûr), au bout de quelques dizaines d’heures de souffrance intolérables, j’arrive à tenir l’heure sans bouger. Des changements ne tardent pas à s’opérer dans ma tête et mon corps, chaque jour je vais creuser un peu plus profond dans mon inconscient et ainsi faire surgir à la surface des évidences impossibles à constater en temps normal. Les retombées de ces dix jours de cours sont enrichissantes, je trouve les causes aux maux qui me perturbent, à moi de travailler pour les enrayer, et il y a du boulot… Avec le recul, je comprends mieux ma situation. Comme si après neuf mois de voyage, quelque chose devait sortir de moi. Même si les « Locaux » me poussent parfois à bout, c’est moi l’unique responsable de mes réactions. L’énervement qui en résulte est stimulé par des malaises intérieurs qui sont, eux, dus au fait que je n’ai pas accepté certaines réalités. Tôt ou tard, le voyage vous met face à vous-même, vous met à nu. Où, comme l’a si bien écrit Nicolas Bouvier : « certains pensent qu’ils font un voyage, en fait c’est le voyage qui vous fait, ou vous défait ». Je l’observe donc me découdre sans réagir, c’est l’unique issue et continue mon chemin avec détermination et optimisme. *Pour ceux qui veulent en savoir plus : www.french.dhamma.org Tigres en péril Je replonge dans le « vrai » monde en reprenant la route vers le Sud direction le Parc de Ranthambore. Quelques étapes sont nécessaires avant de rejoindre la réserve. Dès le premier jour, l’enseignement reçu les dix précédents, va pouvoir sérieusement être testé. En effet, la chaleur atteint son paroxysme en dépassant largement les quarante degrés à l’ombre, le vent de face ne chauffe plus mais brûle, la transpiration est instantanément vaporisée et mon premier repas passe mal. Pour couronner le tout, trois jeunes plus bêtes que méchants s’amusent à me barrer la route à chaque deux cents mètres, me détroussent du matériel ou décrochent mes sacoches. J’arrive à me contenir, bon début. La réserve se fait plus proche, j&rsquo'emprunte de plus petites routes qui me laissent mieux souffler. Je ferai deux virées dans le sanctuaire, à mon premier essai, les tigres que je viens observer ne sont pas décidés à s’exhiber. Mais les empreintes laissées par ces derniers me rassurent quant à leur existence. Par contre, beaucoup d’autres animaux sont à voir évoluer dans ce magnifique parc au décor me rappelant un peu celui de Moogli et du livre de la jungle de ma jeunesse. S’il reste encore des tigres ici ce n’est pas par pur hasard non plus, la région est difficile d’accès avec ses collines, ses falaises, cours d’eau et cascades, bien qu’asséchés pour la plupart en cette saison. A l’exception de l’imposant fort qui surplombe la réserve, la patte de l’homme n’y est que très peu présente. L’endroit me ravi, j’y resterais bien en ermite ! Lors de ma deuxième sortie la chance me sourit. Il faut relever que nous nous situons dans le temps peu avant la mousson et que la chaleur et la sécheresse perpétrées ces derniers mois penchent en ma faveur cette fois-ci car les points d’eau se font rares. Ainsi, la probabilité de croiser un fauve croit grandement. Pendant près d’une heure je me régale en observant quatre tigres venant s’abreuver ou simplement faire trempette. J&rsquo'aime ces moments de rencontre avec la vie sauvage et une pensée va toujours pour mon père qui aimerait sûrement être à mes côtés. Une prochaine fois peut-être. Mais le plus grand des félins est en péril. L’année passée ce n’est pas moins d’une trentaine de bêtes qui ont été abattues par les braconniers, bénéficiant même du soutien des villages alentours. Les vaches on n’y touche pas mais les tigres on les tire ! Les animaux sont ensuite écoulés sur le marché chinois. Quand on sait que la réserve contient une soixantaine de spécimens, c’est préoccupant. Dans un parc voisin on s’étonnait de ne plus voir de tigres ; après recensement, il s’est avéré qu’ils avaient tous été abattus jusqu’au dernier. J’espère un meilleur sort pour ceux de Ranthambore.

Varanasi - Inde

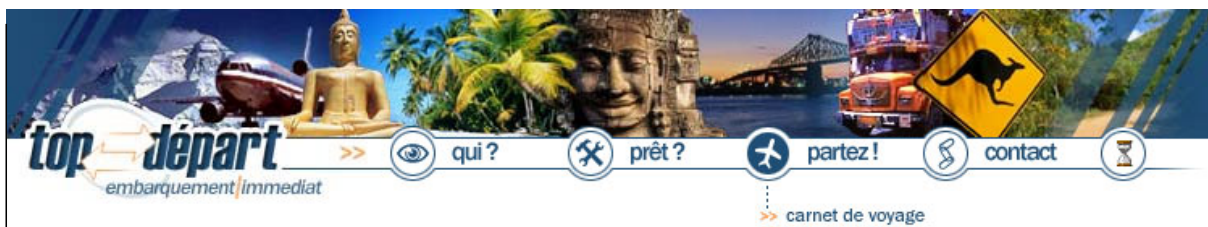
David Clément

07-08-2007

Le Taj Mahal, nouvelle merveille du monde Mise en route du troisième mois dans la fourmilière indienne, troisième mois que j’aborde avec plus de sérénité bien que la communication soit toujours aussi esquivante. J’entre dans un nouvel Etat, celui de l’Uttar Pradesh. La première agglomération rencontrée, celle d’Agra, recèle le monument emblématique du pays, le Taj Mahal. Le Mausolée est un véritable chef-d’œuvre construit essentiellement de marbre blanc assemblé et ajusté à la perfection sans ciment. Un minutieux travail de marqueterie aux pierres semi-précieuses vient garnir le marbre de ce joyau. Après deux jours passés à contempler ce monument érigé au nom de l&rsquo'amour je me remets en selle. Le plat pays de l’Uttar Pradesh La route qui mène à Allahabad et Varanasi n’est pas d’un grand intérêt touristique. Grande plaine à perte de vue, ébranlée par les conurbations nécessaires afin d’abriter une population dépassant le milliard. La saison des pluies qui avait pointé le bout de son nez quelques jours auparavant a décidé de faire languir encore un peu les impatientes. N’en déplaise, les conditions climatiques m’importent peu, je les aborde avec le sourire tel qu’elles arrivent, par contre j’adopte un rythme matinal pour m’épargner les brûlures des heures trop chaudes. Une journée type commence à 4 heures du matin, je roule jusqu’en fin de matinée,



me restaure dans une gargote où les beignets et samosas sont « soigneusement » préparés et frits à l'huile de vidange de moteur, puis tente de me dénicher une pension bon marché. Ce qui est loin d'être gagné; avance car toutes les petites villes n'en recèlent pas, me contraignant à passer mon chemin dans l'espoir de plus de succès lors du prochain village. Mais peu importe tant que je peux éviter le camping, ce dernier n'étant pas envisageable pour mes nerfs encore fragiles. L'isolement dans la cellule; une guesthouse est primordiale, il m'offre le calme dont j'ai besoin avant de me lancer dans le bain de foule. Le lendemain, au petit matin, on remet ça réglé un peu comme si je me rendais à mon travail. Mais la route réserve quand même quelques surprises et ce train-train quotidien est perturbé par des accidents, plus ou moins graves. Personnellement, je fais partie des heureux qui n'ont pas eu à goûter à l'amertume du bitume. Mais certains seront moins chanceux, comme ce chauffeur de camion - probablement sans vie - qu'on essaie d'extirper tant bien que mal de la carcasse de sa cabine, un bien triste tableau. Je roule d'un bon rythme quand soudain un bruit métallique anormal s'échappe du vélo. C'est le tube du support de la selle qui s'est brisé. Bon ce n'est pas bien grave, je perds juste 10 centimètres de hauteur de selle et c'est reparti. Mais voilà qu'un jour plus tard j'entends un nouveau bruit métallique, plus aigu que celui de la veille. Cette fois c'est plus préoccupant, le cadre a cédé au niveau supérieur. Par chance, le premier Indien qui s'arrête à mes côtés est en mesure de m'aider. Il m'emmène dans un hameau non loin équipé d'un poste à souder qui fera une chirurgie esthétique à Bouquette. Je dois dire que le soudeur s'en est bien tiré et ses réparations devraient tenir la route. L'Indien qui m'a emmené ici me paye les frais de l'opération puis m'offre un thali maison (plat typique indien) avant de me souhaiter plein succès pour la suite. Ce genre de rencontre vous redonne du jus et me rappelle que tous les Indiens ne sont pas en incapacité à communiquer. Cette fois je repars avec 20 centimètres de hauteur de selle en moins et les genoux qui viennent presque me taper le menton, courage, plus que 450 kilomètres jusqu'à Varanasi... Un point important à relever que j'ai omis lors de mes précédents articles, est celui des castes hindoues. Pour faire simple et en caricaturant un peu, disons qu'il y a quatre classes allant des Hindous purs avec un bon karma jusqu'au totalement impur et mauvais karma. Ou en plus concret allant des riches qui décident aux pauvres qui se la ferment. Excellent moyen pour faire taire les pauvres et donner bonne conscience aux riches. Il me faut du temps pour comprendre pourquoi l'indigène veut toujours connaître mon nom de famille, maintenant j'ai compris (je comprends vite quand on m'explique longtemps), c'est le moyen principal pour déterminer la caste. Comme mon nom ne les avance guère dans leur recherche ils me demandent ma profession, là ils arrivent à me « caster » et sont contents. Villes sacrées et pèlerinages : bienvenue au cœur de l'Inde Avant d'arriver à Varanasi qui est mon point de chute prévu pour plusieurs semaines, je fais une brève escale dans la ville sacrée d'Allahabad au confluent du Gange et de la Yamuna. Cette ville avec les autres villes sacrées n'héberge rien d'autre que le plus grand pèlerinage au monde. Plusieurs dizaines de millions de personnes se rendent sur ces berges durant une période de 45 jours. Lors de ma visite ça n'était pas le cas, l'endroit était désert, bien que désert soit un peu fort pour l'Inde, ce n'est jamais désert, il y a du monde partout. Mais je peux bien m'imaginer l'ambiance du lieu en période de rassemblement au cœur des traditions hindoues baignant dans un fleuve humain. Heureux d'arriver dans la ville de Varanasi qu'on m'avait prédit différente surtout après tous ces kilomètres en position de recherche de vitesse (la selle). Je loge chez l'habitant pour 2 francs par jour, au cœur de la vieille ville aux abords du Gange. C'est une ancienne maison de trois étages, ingénieusement construite avec une grande cours intérieure et des galeries tout autour. Au rez, il y a les vaches qui nous offrent lait frais et yoghourts pour le petit déjeuner. Je prends mes repas exclusivement ici, la "maman" me concocte d'excellents plats indiens avec amour, fière de me faire découvrir les richesses de sa cuisine. Il règne ici une ambiance de paix et de sérénité comparée à l'excitation des autres villes du pays. Les gens vous harcèlent moins qu'ailleurs, ou alors moins agressivement, un peu comme ils étaient tous shootés au cannabis qui, entre parenthèse, est en vente et consommation libres dans la cité du bord du Gange. Les commerçants ne vous escroquent pas ; non, vous payez le prix indien, incroyable! J'interroge quelques locaux pour savoir s'ils peuvent me donner une raison concernant la paisibilité anormale des lieux, la seule explication que j'obtiens est que la cité construite au VII^{ème} siècle av. J-C est la ville de Shiva, la divinité. Varanasi appelée aussi Bénarès est connue pour ses ghats, berges recouvertes d'escaliers qui terminent leur course dans le Gange permettant aux Hindous d'y pratiquer ablutions et autres lavages de toute sorte. Le fleuve sacré est sensé nettoyer de toutes les impuretés. Ca c'est en théorie car la pollution de l'eau est alarmante. Pourtant tout le monde s'y baigne, mort ou vivant, les animaux sont également de la partie. Les coutumes et façons de vivre des citadins sont à des années-lumière de ce qu'on pourrait voir dans un pays disons développé. Les défunts sont brûlés sur les berges avant d'y jeter les cendres à l'eau, les feux brûlent en permanence. Lors d'une balade en barque j'observe un cadavre non brûlé jeté tel quel dans le Gange, le vent le repousse vers les ghats et il reste bloqué là, à côté des enfants qui jouent dans l'eau et qui n'y prêtent même pas attention. La ville possède également une grande tradition musicale. En déambulant dans ces ruelles où il est souvent difficile de croiser son chemin avec les vaches bloquant l'accès, le son des djembes retentit dans ces murs millénaires. Varanasi ça ne s'explique pas, ça doit se vivre pour ressentir les vibrations qui l'inondent. Suite à la casse subie les jours précédents, j'attends de Suisse quelques pièces de rechange et autres gadgets que ma sœur qui s'occupe de la logistique a soigneusement rassemblé et envoyé. En attendant, non loin de là, je refais une petite retraite de méditation où le premier enseignement bouddhiste fut donné par Gotama le Buddha il y a 2500 ans. Ce stage m'est très bénéfique et consolide mon mental. Lors de mon retour à Varanasi, dix jours plus tard, le paquet est presque arrivé, je soigne Bouquette et c'est reparti pour un tour. Les leçons de l'Inde ne fut pas qu'une partie de plaisir. Mais ce voyage n'est pas la recherche d'un plaisir consommable sur place, sinon la recherche de ma réalité en allant au bout de moi-même. Et c'est bien ce qui s'est passé en Inde. Sans m'en rendre compte, j'ai dépassé mes limites, chamboulant mes certitudes et m'obligeant à me remettre



en question. Dans cette démarche, la rencontre avec la méditation fut salvatrice, m'aidant à réaliser les changements qui s'opèrent en moi. Même si parfois déstabilisé et égaré, ma détermination n'a jamais été ébranlée, ma quête suit son cours. Je remercie l'Inde d'avoir bousculé mon petit monde et lui serai à toujours reconnaissant pour cela. Et à vous lecteur, je vous prie d'accepter mes excuses pour vous étaler impudiquement mes états d'âme. Suite...La mousson qui se faisait languir semble décidée à rattraper le temps perdu et mon séjour en Inde touche à sa fin. Maintenant place au Népal qui m'ouvrira les portes de l'Himalaya.

Kathmandu - Népal

David Clément

09-10-2007

« Goodbye incroyable India ! » Après trois mois d'intenses émotions dans ce qui porterait mieux le nom de continent que pays, mes tribulations indiennes prennent fin. Je quitte ses terres en pleine mousson, heureusement les routes sont quelque peu surélevées par rapport aux rizières alentour, mais je vois diminuer cette marge au fur et à mesure des kilomètres, je me demande si je vais arriver à joindre les premiers contreforts himalayens sans devoir transformer Bouquette en véhicule amphibie. Népal, petit pays grandes traditions, entrée dans ce nouveau pays est, à mes yeux, considérée comme une libération. Apparemment similaire à son voisin lors des premiers kilomètres, son atmosphère y est nettement moins pesante. J'y découvre un pays au nombre impressionnant d'ethnies et cultures, le système des castes règne ici aussi. Les traits des gracieux visages (normal ils sont né pas lais) dénoncent certaines origines indiennes, mais beaucoup d'autres, aux yeux légèrement bridés témoignent de mon avancée vers l'est asiatique. Les gens sont accessibles, femmes comme hommes, jeunes comme vieux. J'ai même eu l'occasion de bavarder avec une dame qui avait pris l'initiative de la discussion, chose peut être banale mais qui ne m'était pas arrivée depuis des lustres! Les tenues vestimentaires sont hétéroclites, passant de leurs habits traditionnels respectifs au style totalement occidentalisé. Majoritairement de religions indoue et bouddhiste, le Népalais est superstitieux et pieux. C'est un pays très pauvre et le tourisme leur rapporte de bonnes recettes, malheureusement diminuées ces dernières années par une situation politique instable. Que la montagne est belle Quelle joie d'évoluer à nouveau dans un décor montagneux. Le tableau se déroulant sous mes roues est composé de multiples nuances vertes si éclatantes qu'on s'y baignerait. La végétation y est luxuriante, les cultures en terrasse sculptées par l'homme rendent l'ascension envoûtante. L'énergie dégagée par ces monts et vallées surpasse l'effort à fournir pour accéder en son cœur. Je fais escale dans de pittoresques villages au fonctionnement ancestral avant de rejoindre la ville de Pokhara. Située au bord d'un lac avec la chaîne himalayenne comme ligne d'horizon, cette ville offre un panorama magnifique, ainsi que d'innombrables possibilités d'excursions et randonnées dans sa région. Elle attire bon nombre de touristes ainsi que les commodités qui vont avec, pour moi une opportunité de me reposer dans des hôtels de standard européen au prix standard népalais, et il y va de même pour la nourriture. Tout ça est de bonne augure pour améliorer les conditions de ma « faune » intestinale qui, en passant, me fait toujours des misères. Circuit des Annapurna Le Népal est réputé pour regorger de superbes randonnées. Avec un ami connu lors d'un de mes stages de méditation, nous décidons de nous élaner dans un d'entre eux. Après avoir étudié les possibilités respectives de la région et les nôtres, nous rabattons sur le circuit archi-fréquenté qui contourne sur deux cent vingt kilomètres la splendide chaîne de montagnes des Annapurna, avec son sommet principal faisant partie d'un des quatorze huit mil mètres de la planète. Je me déplacerai donc à pied pour une fois laissant Bouquette à l'hôtel. Cette randonnée mérite bien sa réputation, l'itinéraire est fabuleux. Comme nous sommes quelques semaines avant la saison touristique, nous sommes quasiment les seuls trekkers sur le chemin, chemin que nous partageons avec les porteurs infatigables qui transportent des charges énormes pour une bouchée de pain. Sur le chemin, chaque village recèle quelques chambres ou hôtels douilletts pour accueillir tout ce beau monde en haute saison. La première partie du circuit est accompagnée d'une riche végétation, à l'exception des dernières centaines de mètres de dénivelés précédant le col à cinq mil quatre cent seize mètres. L'autre versant est très sec, de grands plateaux désertiques nous plongent dans une toute autre ambiance toute aussi magnifique. Katmandou Je m'élanche sur la route de Katmandu après un peu de bon temps passé à Pokhara. Malchance, ma dernière chambre à air casse et il me faut parcourir le dernier tronçon accroché sur le toit d'un bus et au vélo. Le fil rouge n'avait pas été interrompu depuis Mumbai, dommage. Arrivé dans la capitale, je prends mes quartiers dans la zone de prédilection des touristes. De nouveau, toutes les facilités sont là et j'en profite sans remords. Bouquette a droit à un service de première qualité, moi aussi d'ailleurs. Je sympathise avec bon nombre de voyageurs, Katmandu étant un peu la Mecque des trekkers et amoureux des hauts sommets. Echanges d'informations et soupers d'amitié coulent à flot. Un an de voyage ça se fête ! Trois septembre deux mil six, cérémonies adieux dans mon village, une année plus tard je me trouve au Népal. La notion de temps je l'ai quelque peu perdue, par contre chaque événement de cette extraordinaire aventure est soigneusement archivée dans ma tête. Et pourquoi pas marquer cet anniversaire par une activité hors du commun ? Allez, c'est parti, je m'élanche pour un saut à l'élastique. Dans une profonde gorge proche de la frontière tibétaine, depuis une passerelle, je me lance tout d'abord pour un saut en pendule, le plus haut du monde. Deux cent soixante mètres de corde et six secondes de chute libre, merveilleux. Le saut à l'élastique sera tout aussi réjouissant bien que légèrement plus brutal. Sur le retour vers Katmandu, j'en profite pour faire quelques heures de rafting sur une rivière gonflée par les eaux de moussons. Mes parents au Népal ! Si le saut à l'élastique est un beau cadeau, la surprise de la venue de



mes parents en est un plus grand encore. Je ne sais pas comment ils ont réussi à se libérer de leur travail en cette période faste pour eux, mais les voilà débarqués à Katmandu à la fin septembre. Le fait que nous connaissons des amis suisses établis ici depuis plusieurs années a facilité la décision de mes parents. Nous serons logés chez ces amis dans cette belle villa avec une Népalaise aux petits soins aux dons culinaires épatants. Parmi la longue liste de bouffe que j’ai commandée et aimablement amenée par ma maman et mon papa, figurait une délicieuse fondue au vacherin qui me replonge - histoire d’un instant - dans ma région natale qui me manque parfois. La choucroute me fera le même effet. J’ai constaté que tout au long de mes récits, le thème de la nourriture est fréquemment évoqué. Quand on voyage longtemps les saveurs de notre terroir nous manquent et la nourriture devient le nerf de la guerre ! Ayant passé déjà deux mois dans le pays, j’ai eu tout loisir de concocter un petit programme d’excursion pour Chantal et Maurice à la découverte de ce mystique pays. Entre autres au menu, mini trekking sur les hauteurs de Pokhara, safari à dos d’éléphant dans la jungle à la découverte des rhinocéros unicornes, transport en bus local, survol panoramique de la chaîne himalayenne bref pour eux un véritable concentré du Népal, même si un autre Népal plus authentique se cache loin du maigre réseau routier népalais. En route pour le Tibet De nouveau, me voilà confronté aux irrésolvables problèmes de permis et visas. Pas moyen de se rendre au Tibet depuis le Népal en tant que voyageur individuel. Après moult recherches, une possibilité qui s’offre à moi est de signer pour un « package tour » d’une semaine avec un groupe de touristes pour relier Katmandu à Lhassa. J'opte donc pour cette onéreuse solution, car ma volonté de pédaleur sur le plateau tibétain est grande.

Kunming - Chine

David Clément

13-11-2007

Katmandu - Lhassa, entre chaos et grand luxe Comme évoqué dans le précédent article, c'est à bord de véhicules motorisés et avec un groupe de touristes que je suis censé quitter le Népal faute d'autres possibilités. Nous nous rendons donc tranquillement, les trente-cinq autres et moi, en bus jusqu'à la frontière Népal-Tibétaine. La suite sera un peu moins réjouissante car le permis tibétain de groupe n'est pas arrivé à temps. Nous nous languissons dans ce passage frontalier peu convivial et sale et prenons déjà du retard dès le premier jour, belle performance ... Les aléas d'une organisation boiteuse continue lorsque, arrivés de l'autre côté du pont qui sépare les deux pays, les gros 4X4 Toyota nous attendent certes, mais aucun muni d'un porte-bagages sur le toit pour le vélo comme me l'avait pourtant promis l'agence de Katmandu. Pas le choix, il faut démonter le vélo pour le faire rentrer je ne sais trop comment dans le coffre d'une voiture. Tout ce retard accumulé nous fera passer la nuit dans une petite ville non prévue au programme et le pauvre tibétain pubère chargé de nous guider se voit dépasser par les événements en essayant de caser tout ce beau monde dans des auberges. Bien que les infrastructures chinoises se soient développées à un rythme effarant ces dix dernières années, booster par des jeux olympiques de deux mil huit, il y a un domaine où ils pêchent encore: les sanitaires. Concentrez-vous, imaginez le pire et bien vous n'y êtes pas encore. Le lendemain, le départ sera repoussé en fin d'après-midi sous la pluie, la route est en construction et donc bloquée durant la journée… Bref, cette introduction pour vous mettre au parfum d'une ambiance souvent improbable où j'ai volontairement sauté pas mal de détails juteux, peur de démoraliser d'entrée de jeu. Ces petites péripéties auront, en contre-partie, un effet positif sur la solidarité du groupe et en renforcera les liens. Après deux jours, nous avons recollé au programme et la suite du voyage à Lhassa prend une toute autre tournure. Nous roulons à présent sur une route fraîchement asphaltée, dormons dans des hôtels luxueux et traversons des paysages splendides, visites de monastères incluses, avec un soleil au rendez-vous. Les cauchemars des premiers jours sont vite émoussés. Pour moi, un voyage sans soucis à présent, donc je ne manque pas une miette car je sais cette aisance éphémère. De nombreux contacts au sein du groupe avec des gens formidables sont créés, un excellent souvenir de cette traversée me restera. Je séjourne quelques temps dans la ville de Lhassa, ville devenue à présent une moderne cité chinoise. Axés sur la consommation de masse, les magasins fashion pullulent. Le vieux quartier tibétain a heureusement été préservé, mais il dégage un côté artificiel, dénaturé par un tourisme croissant. Des moines qui étaient alors des centaines dans les monastères alentours, il n'en reste qu'une poignée, le plus souvent pendus à leur téléphone portable. Je profite encore des derniers avantages du "package tour" et de ses visites incluses, avant d'enfourcher Bouquette pour renouer avec l'aventure. Place à l'aventure tibétaine Les derniers coups de pédales donnés remontent déjà à plusieurs semaines, la plus longue pause de ce périple à vélo. C'est un vrai bonheur de relâcher les amarres, fort d'une santé retrouvée et les sacoches pleines de vivres. Néanmoins, une certaine agitation m'habite, ne sachant que peu de chose sur la longue route himalayenne à venir. Depuis Lhassa, j'empreinte la route de l'Est. La voie est bonne et le temps agréable. Avant de passer le premier col à plus de cinq mil mètres, je pose le camp de base vers quatre mil trois cents mètres. Pas encore totalement habitué à l'altitude, j'en ressens un peu ses effets. Pour me redonner un peu d'énergie et de c&oeur;ur à l'ouvrage dans l'ascension de ce col, des ouvriers de la chaussée m'invitent à prendre quelques tasses de thé au beurre de yak salé. Ce premier passage test est passé comme une fleur, les conditions sont optimales et les paysages à vous couper le souffle, tout comme l'altitude d'ailleurs. Dans la longue descente de la vallée adjacente, mon chemin croise un couple de cyclistes Autrichiens qui vagabondent depuis deux ans et demi. Leur cargaison est telle que Bouquette semble anorexique. Ils arrivent de Mongolie et me fourguent bons nombres d'informations pour éviter toute rencontre inopinée avec la police. En effet, il est interdit de voyager seul en tant que touriste au Tibet. Un permis est requis, délivré à un groupe par une agence. Mais la motivation des cyclo-voyageurs de pédaler à travers ce magnifique pays est plus forte que ces interdictions infondées et bon nombre de voyageurs font fi de ce permis. Pour cette raison, j'évite certaines villes et effectue même une sortie nocturne. Il y a une zone militaire sur une trentaine de kilomètres qu'il vaut mieux ne pas



traverser de jour car la police patrouille. D'après mes calculs et la carte routière approximative, le camp doit être posé juste avant la zone mais une erreur d'appréciation me fait pénétrer incognito, heureusement, dans cette aire sans le vouloir. Je me planque au plus vite pour éviter toute rencontre avec les forces de l'ordre. A deux heures du matin, sous la pluie, ce passage délicat est traversé sans me faire arrêter. Ouf, je respire, après avoir eu l'étrange sentiment de jouer au commando espion.

Le deuxième col approche à grandes pédalées. Dans cette vallée, le micro-climat paraît nettement plus humide et, en raison de la température, c'est un mélange pluie-neige qui m'accompagne, forcé de poser le camp à l'arrach dans la neige à quelques centaines de mètres du col, les membres gelés jusqu'à l'os. Nous sommes déjà au début novembre et la saison froide fait son apparition. Les paysages, tout au long des mil trois cents kilomètres qui m'emmènent hors Tibet sont riches de contrastes et bio-diversités. Cette région de la province regorge de chaînes de montagnes et vallées serrées. En plongeant dans l'une d'entre-elles, nous baignons dans un décor de hauts plateaux d'altitude, caractérisés par une maigre végétation jaunie. La visibilité y est éclatante et le rayonnement solaire saturé des couleurs de roche rouge jaune martiennes. Dans une vallée adjacente plus humide, des forêts de sapins mais aussi beaucoup d'arbres à feuilles caduques tapissent les flancs de montagnes d'une envoûtante couleur automnale avec, en arrière-plan, les majestueux pics himalayens éblouissant de par leur blancheur immaculée. Lors du passage d'un col, croyant arriver au sommet de ce qui m'entourait, l'impressionnant Mont Namjagbarwa culminant à sept mil cinquante-six mètres me regarde en surplomb depuis l'autre côté de la vallée me donnant la sensation d'être minuscule. La végétation se transforme même en jungle de montagne lorsque l'altitude descend en dessous des deux mil six cents mètres, laissant un mince sursis à une piste défoncée par les glissements de terrain et l'eau abondante. Camper dans un tel environnement est paradisiaque. Les cours d'eaux plus qu'abondants me laissent une grande liberté de mouvement. La route est très peu fréquentée, surtout à cette époque de l'année, juste quelques touristes Chinois. Pas méchants et plutôt sympathiques, ils aiment se faire prendre en photo à mes côtés, me laissant, avec un peu de chance, une boisson énergétique au passage. Dans la peau d'une bête de foire, ma taille les hallucine, tout comme les poils de mes avant-bras qu'ils me touchent mais qui s'hérissent aussi lorsque je les vois jeter leur déchets par la fenêtre. Comme presque partout ailleurs, la fibre écologique ne les a pas encore touchés. Eco tourisme tibétain La route loin de m'avoir épargné physiquement sur les deux premiers tiers de ce qui forme mon itinéraire tibétain à encore envie de me surprendre. Trois cols consécutifs sont à venir. A peine descendu que le prochain prend déjà le relais. La belle route asphaltée du début n'est plus qu'un lointain souvenir, en plus de la forte pente qui affecte drastiquement mon avancement, la boue qui colle à mes roues vient ajouter un peu d'intérêt supplémentaire à cette ascension. Détrempé, j'attends le point culminant à crépuscule. La descente sur l'autre versant sera des plus périlleuses. Roulant sans phares, je découvre au dernier moment des précipices qui pourraient faire tourner court tous mes projets futurs. La boue givrée sur les jantes et les gommages de freins les empêchent de remplir leur fonction. L'obscurité est quasiment totale mais j'arrive à distinguer une silhouette de cheval et son cavalier. Est-ce une vision ? Mais non, il est bien réel. Surpris et surtout ayant pitié de moi, il m'invite passer la nuit chez lui. Je fais la connaissance de cette famille tibétaine qui m'accueille bien chaleureusement autour de l'unique poêle de la maison. Mes phalanges paralysées par le froid mettent une éternité à se réchauffer. Le lendemain matin, le réveil se fait au son de la voix rauque de la grand-mère qui, tout en récitant fait tourner son moulin à prières. J'entrevois par la fenêtre la couche de neige recouvrant les alentours. La météo n'est pas très propice à la pratique du vélo et on me propose spontanément de séjourner un peu dans cette ferme tibétaine typique. Une belle occasion de découvrir de près la vie de ces gens aux mœurs si différents. Ils n'ont pas dû évoluer depuis des siècles. Ils possèdent quelques bêtes, moutons, vache-yaks. Je me paye une bonne tranche d'écotourisme en apprenant toutes ces pratiques anciennes et aussi partage leurs repas, des potées délicieuses, typiques d'une cuisine montagnarde. Tout se passe dans la même grande pièce aux murs décorés de peintures bouddhistes. On y cuisine, mange et, le soir venu, les enfants sortent d'épaisses et chaudes couvertures qu'ils déposent à même le sol avant de s'endormir deux par couette pour se tenir chaud. Casse-tête chinois Le visa de groupe obtenu pour me rendre à Lhassa est valable un mois. Il m'a permis, sans trop traîner, de sortir du Tibet mais il me faut maintenant rejoindre au plus vite une ville chinoise qui est en mesure de m'octroyer une prolongation de mon séjour. Il y en a une non loin de là mais le temps pour m'y rendre devient compté. Des cyclo-voyageurs m'ont conseillé une autre route que l'axe principal pour m'y rendre. C'est une petite voie mais paradoxalement asphaltée. Elle figure sur ma carte routière et je décide de l'emprunter. Malchance, après septante bons kilomètres de route potable, des villageois m'avertissent de la fin de la route quelques kilomètres en aval. Il me faut faire un détour, ce qui implique un nouveau col. Je gagne une petite bourgade où la majorité de sa population n'a dû que rarement voir un individu de ma morphologie. Dès ce moment, l'aventure tibétaine à vélo prend fin, Bouquette passe sur un camion benne qui nous emmènera jusqu'à une ville, pourtant de taille raisonnable mais qui n'est pas mentionnée sur la carte. La suite se fera en taxi, le bus local étant complet, la seule solution pour arriver à temps et faire tamponner un nouveau visa. Ca n'a l'air de rien, mais le simple fait d'expliquer que l'on veut se rendre au poste de police relève d'une tâche compliquée lorsqu'on ne parle pas la langue. Ici pas un pékin ne parle l'anglais. J'essaie de me renseigner à gauche à droite, quelqu'un finira bien par me comprendre. Parfois, quand les chinois constatent que je ne comprends pas, ils m'écrivent dans leur langue leurs dires sur un morceau de papier croyant que ça va m'aider. Me voyant sans réactions, ils écrivent à nouveau, mais cette fois avec « notre » alphabet, en phonétique ! Sans commentaires... Désespéré, ils restent pantois. C'est qu'ils ne sont pas souvent confrontés à des gens ne s'exprimant pas dans leur langue, l'empire du Milieu étant tellement immense et l'information terriblement égocentrique que je leur pardonne. Arrivé au poste, l'officier d'une arrogance crasse me lance le papier contenant mon visa en me disant qu'il n'est pas autorisé à prolonger ce type de document. Je suis muni d'un visa de groupe, attention, c'est un groupe d'une personne où figure uniquement mon nom. C'était d'ailleurs la seule alternative que



j'avais pour me rendre en Chine par la terre. Bien dans le pétrin une fois de plus, demain le visa sera échu. Le même jour je prends un bus pour la ville de Lijiang. Peut-être serai-je plus chanceux là-bas. Des catches! Il faudra me rendre dans la capitale de la province à Kunming. Je court-circuite donc une bonne partie de cette belle province du Yunnan, verte et vallonnée, inspiratrice de contes de tigres et dragons, que je souhaitais tant parcourir tranquillement à vélo. A Kunming, une matinée au poste de police sera nécessaire pour expliquer mon cas et surtout la raison de mes deux jours dépassés sur mon visa. Ils ouvriront un dossier avec empreintes digitales et tout le toutim. En les caressant dans le sens du poil, j'ai réussi à obtenir un avertissement mais aucune amende. On me donne un bon pour un nouveau visa que, au moment d'écrire ces lignes, je n'ai pas encore récupéré. Le fonctionnaire en charge de me délivrer ce nouveau visa, guère plus aimable que son collègue deux jours auparavant ne me donne que dix jours supplémentaires pour quitter le pays. A quoi rime tout ça quand on sait que depuis Hong Kong on délivre des visas de six mois en moins de quatre heures! Mais on ne rigole pas avec l'administration chinoise ! Plein sud vers le Laos La ville de Kunming, surnommée à juste titre la cité à l'éternel printemps est un parfait endroit pour me relaxer. C'est une grande ville moderne de quatre millions d'habitants, moins polluée que ses consœurs chinoises, plusieurs zones vertes rendent son atmosphère vivable, j'y passe d'agréables moments. Mais la loi chinoise m'oblige à partir. Dès mon passeport récupéré, c'est en direction du Laos que j'ouvrirai une nouvelle page de voyage et terminerai ainsi mon incursion chinoise .

Vientiane - Laos

David Clément

19-01-2008

Yunnan du sud, clôture du chapitre chinois est dans la région du Xishuangbanna (j'adore ce nom), que les dernières centaines de kilomètres sur sol chinois se closent. Ici, ça ressemble déjà au sud-est asiatique, la végétation, le style de vie plus décontracté pour la Chine et, surtout, température et humidité me donnent le vrai sentiment d'entrer sous les tropiques. Les Chinois construisent bâtiments et autoroutes à une allure folle, telles que les cartes routières n'ont pas le temps d'être mises à jour et je m'équivoque sur la route à prendre. Des ouvriers de la construction m'invitent à partager la potée de la mi-journée en essayant tant bien que mal de m'expliquer le chemin à suivre. Des choses toutes simples mais, quand le langage de la parole et celui des signes n'est pas le même quelle confusion. Plantations de bananiers à perte de vue, champs d'ananas, et forêts d'arbres à caoutchouc plantent le décor, c'est qu'il faut le nourrir ce milliard trois cent millions de bouches! La réserve du Xishuangbanna est une luxuriante jungle. Je n'en avais jamais vu de pareille, la route se déroule sinueusement tel un serpent géant entre ces petits monts verts. Mais déjà l'énorme autoroute en construction, tracée en droite ligne entre tunnels et ponts vient défigurer le paysage. Cette forêt hébergeait des tribus vivant dans les arbres où leurs maisons y étaient accrochées. Un site répertorié au patrimoine mondial propose de découvrir ces peuplades. La curiosité m'incite à payer un prix surfait pour entrer dans ces lieux. Comme supposé, il ne reste plus rien d'authentique même si les acteurs sont des descendants de ces tribus et ils parlent encore une langue locale, le site ressemble plus à un Disneyland qu'à une visite anthropologique. Laos du nord et tribus autochtones La République populaire démocratique du Laos est un contraste violent avec son voisin l'ogre chinois. Une population très dispersée, composée essentiellement de paysans qui, pour la plupart, vivent dans des maisons en bambou d'une simplicité déconcertante. Les villes ou plutôt villages sont à une autre échelle. Dès les premiers jours, je tombe amoureux de cette tranquillité et gentillesse du peuple Laotien. On vous fait vous sentir bien ici, la vie est paisible et on y ressent aucun stress ambiant. Même si leurs moyens sont très modestes, les Laotiens et Laotiennes m'apparaissent comme des gens heureux et harmonieux. Le nord du Laos abonde de différentes peuplades autochtones. Chaque voyageur, un peu aventurier dans l'âme, rêve d'un contact avec ces gens aux traditions séculaires. Et c'est bien là le problème car un tourisme trop important est la garantie certaine de leur mise à mort. Je passe donc par une agence certifiée dans le tourisme équitable afin que la vie de ces gens ne soit affectée le moins possible par ma visite. Perdues dans les collines à plusieurs heures de marche du dernier chemin carrossable, de petites communautés vivent là, à la manière de leurs ancêtres. Il y a comme un décalage lorsque je vois déambuler ces femmes aux seins nus coiffées d'un chapeau hautement décoré. Dues aux végétaux qu'ils chiquent, leurs dents et lèvres sont de couleur rouge sang, leur conférant une allure surréaliste. Je passe la nuit dans une hutte à proximité du village. Son assistant-chef vient nous trouver et nous parle de leurs organisation et culture. Je suis surpris par leur ouverture d'esprit, dans certains domaines comme celui de l'égalité homme-femme, ils peuvent encore nous donner quelques leçons! Mon rythme de croisière s'est automatiquement ralenti et s'harmonise avec l'entourage. Bon nombre de voyageurs occidentaux croisent mon chemin, heureux de pouvoir m'entretenir avec eux et débattre de sujet généraux, car je n'avais plus eu l'occasion de le faire depuis longtemps. Je m'égare encore un peu plus profondément dans le nord. Une fête importante réunissant les ethnies alentour prend place ; une opportunité pour découvrir encore mieux comment ça se passe ici. Formidables routes laotiennes Poursuivant tranquillement vers le sud, je rencontre d'autres cyclos (voyageurs à vélo dans le jargon des baroudeurs). Nous continuons ensemble. La dernière fois que j'ai fait route commune c'était au Soudan ; j'apprécie ces moments où, lorsqu'on est à plusieurs, les petits soucis du style où vais-je dormir deviennent superflus. La route principale pour la capitale est en réalité une route secondaire au trafic négligeable. L'état de propreté me surprend, notons qu'ils n'ont pas le loisir d'acheter moult produits emballés. Jamais l'accueil a été aussi chaleureux, les enfants et même adultes et aînés s'arrêtent pour nous saluer un “



Sa-bai-di” avec un large sourire qui en dit long. Passer la nuit n’est pas un problème, les gens nous invitent les bras ouverts dans leur cabane de bambou, sinon on pose la tente n’importe où, au pire les guest house sont très bon marché. Les nuits se sont étonnamment rafraîchies et le sac de couchage devient indispensable. La journée, les conditions pour pédaler sont optimales et je vis parmi les plus agréables de ce voyage. J’arrive aux abords d’une grande rivière, affluent du Mékong. Sans vélo, je remonte la rivière en pirogue jusqu’à un village accessible que par la voie maritime ou à pied. Le décor est splendide avec des montagnes abruptes comme plantées intentionnellement ici par quelqu’un. Je m’évade dans cette nature, découvrir quelques petits villages. Le temps n’existe pas vraiment ici, le soleil dicte le rythme. J’y resterai bien, pour une semaine, un mois ou une année… Avec Bouquette on a envie de changer un peu. Nous embarquons dans une pirogue à moteur jusqu’à Luang Prabang, ville du bord du Mékong. La cité est une charmante bourgade aux vestiges coloniaux bien conservés. L’intérêt touristique dont jouit la ville encourage la rénovation de bâtiments d’époque et c’est tant mieux. Je passe d’agréables moments ici, me restaurant à merveille comme toujours lors d’un arrêt dans une ville. Mais il y a trop de touristes, quasiment plus nombreux que les locaux. La route qui me conduit à la capitale Vientiane est d’un paysage remarquable. Même si fortement vallonnés, les mil sept cent mètres de dénivélés de la journée passent comme étape de routine. J’ai la grande forme, mais ça ne durera pas, ces sales bêtes de parasites ont décidé de me coloniser. Dès les premiers symptômes, je les soigne avec le traitement adéquat. C’est que je commence à avoir pas mal de bouteille dans ce domaine. Que faiblement atteint, après quelques jours j’ai déjà oublié l’épisode. Si les routes laotiennes sont peu fréquentées par les véhicules locaux, les cyclos par contre sont légion. Je rencontre un couple d’Autrichiens avec qui j’irai jusqu’à la capitale. Le courant passe bien entre nous et les discussions philosophiques coulent à flot. Nous nous arrêtons dans la petite ville de Vang Vien. Totalemment transformée en paradis pour jeune Backpacker, elle offre toutes les facilités occidentales. L’endroit est féérique. Victimes de leurs succès, les vices importés par le tourisme pullulent. La sono résonne des kilomètres à la ronde. L’attraction favorite est la descente de la rivière en bouée. Toutes les centaines de mètres un stand à boissons alcoolisées a été installé, les jeunes vacanciers commencent la descente vers midi pour terminer ivres au crépuscule. Belle image occidentale pour ces Laotiens aux valeurs si belles. Faisant abstraction de ce sombre côté, les possibilités d’activités sont exceptionnelles. Vientiane bien que capitale, ressemble plutôt à une ville provinciale. Ici aussi, le temps ne semble pas être synchronisé avec le reste du monde. Technologies et infrastructures modernes sont bien présentes, mais le stress qui en découle n’a pas encore été assimilé par les Vientiennais, pourvu que ça dure! La ville est propre, le trafic léger et, point à relever, ils n&rsquo'utilisent pas le klaxon au Laos! Même s’il n’y a pas grand chose à voir, la ville est très agréable, au rythme de la dolce vita et des spécialités culinaires françaises, colonisation oblige. Transit thaïlandais C’est bientôt les vacances de Noël. J’ai le privilège d’avoir été invité par Melissa, une amie connue lorsque je vivais à Zurich. Les fêtes de Noël et du Nouvel-An je les passe aux Philippines. Il me faut maintenant trouver un endroit pour y déposer Bouquette pour un bon mois car, malgré son mécontentement, elle ne m’accompagnera pas. Après quelques péripéties, je me rabats finalement sur la poste principale de Vientiane où elle devrait être bien traitée. Ils me la gardent à prix dérisoire. C’est donc muni de deux petits sacs à dos et d’un appareil photos que je voyage dorénavant. Je dois me rendre à Bangkok pour voler vers Manille. Tout d’abord par le pont de l’amitié sur le Mékong qui relie le Laos à la Thaïlande. Ensuite, en train, je me rends jusqu’à la ville de Korat ou Rakhon Ratschasia qui exactement à cette période héberge les SEA games. Dix pays du sud-est asiatique y participent, s’affrontant dans quarante disciplines sportives. Mais à Korat, je m’y suis surtout arrêté pour rencontrer un copain d’enfance pas revu depuis une vingtaine d’années. Il y travaille depuis six ans. C’est grâce à nos mamans respectives qu&rsquo'on a réussi à nous retrouver. Nous avons bien changé physiquement mais toujours les mêmes dans la tête. Nous prenons un plaisir fou à nous remémorer nos crasses d’enfance. Nous discutons beaucoup. Après quelques jours passés chez lui et son amie thaïlandaise, je me dirige vers la capitale Bangkok, pays à elle toute seule. Enorme ville surexcitée, j’avais eu l’occasion de la découvrir lors de mon premier voyage d&rsquo'affaires en 2001. Je profite du système du couchsurfing (www.couchsurfing.com) pour dormir gratuitement dans le centre ville. Noël philippin Lors de mon arrivée à l’aéroport de Manille, Melissa qui vient d’arriver de Suisse est là pour m’accueillir avec sa cousine Jing. Avec Mel on s’était dit adieu à Istanbul. Quel plaisir de la revoir. Dès ce moment, je me ferai prendre en charge de A à Z par cette chaleureuse famille. Plus de soucis de savoir où je vais dormir et manger pour les trois semaines à venir. L’endroit où a grandi Melissa est un petit village à trois cents kilomètres au nord de Manille. Perdus dans la nature au pied d’une petite chaîne de montagnes on s’y sent bien. Les préparatifs pour Noël vont bon train, surtout au niveau culinaire avec la saignée d’un cochon. Tous les membres de la famille mettent la main à la pâte. Il y a juste moi qui regarde. Notons que les Philippines, principalement de religion chrétienne dans le nord, sont très pratiquants. Un des héritages de leur passé colonial espagnol. Programme pour le soir de Noël : festin et karaoké, le sport national aux Philippines. Jusqu’au Nouvel-An, je vais découvrir le nord de l’île de Luzon jusqu’au mausolée de Ferdinand Marcos, ex-président mort en mil neuf cent huitante-neuf. Peu de vestiges coloniaux ont survécu, les tremblements de terre, les incendies, les guerres ont eu raison d&rsquo'eux. Pour Nouvel-An nous sommes de retour à Manille. Le karaoké s’impose à nouveau, perturbé par un vacarme incessant de pétards et fusées. Les Philippines sont reconnus pour leur gentillesse et je peux confirmer. Dès le lendemain, avec Melissa nous volons vers une minuscule île paradisiaque*. Pour planter le décor c’est l’endroit où avait été réalisée la publicité pour les barres de chocolats bounty (R), plages de sable blanc fin



et forêts de cocotiers. Un ressourcement total dans cette petite île que nous irons même explorer en scooter. Mais toute bonne chose à une fin (tout comme les mauvaises d'ailleurs) et le temps des séparations avec le retour chez soi arrive, déchirant. *Les Philippines sont composées de 7107 îles! Retour à la case départ Le retour sera très expéditif. Une nuit obligée à Bangkok puis le train de nuit m'emmènera jusqu'à la frontière laotienne. Peu après, j'y retrouve Bouquette, heureuse de me revoir tout comme moi. Après un mois de vacances de rêve, il est temps pour nous de continuer notre fabuleuse aventure commune, nostalgique des belles choses vécues. A présent, le Mékong que je vais suivre jusqu'au Cambodge guidera ma route;

Siem Reap - Cambodge

David Clément

29-02-2008

La route du sud - tentative 1 Et est reparti pour un tour, ou en fait je le crois. Car Vientiane est pour moi une ville qui ne veut plus me laisser repartir, ou alors me rappelle-t-elle aussitôt. La pause de Noël et Nouvel an fut longue et apparemment j'aurais perdu quelques automatismes. En effet, en quittant la ville, je me dirige vers un parc de bouddhas et statues indoues, crée il y a une cinquantaine d'années par un farfêlu voulant fusionner les deux religions. Une globe-trotter française, que j'ai rencontrée quelques jours auparavant, m'accompagne à vélo jusqu'au parc. Le soir, après être allés replanter quelques pousses de riz dans les rizières longeant le Mékong, nous posons le camp sur un bout de terre non inondée. L'obscurité venue, je m'aperçois bien vite que j'ai oublié ma lampe frontale à la guest house, il faudra retourner à Vientiane. Sur le chemin du retour, la dynamique du train arrière de Bouquette m'interpelle. Après examen, je diagnostique une roue voilée due à une jante fissurée. Je repasserai ainsi une bonne semaine dans la ville du bord du fleuve pour attendre du matériel de réparation. Mais comme citée dans un précédent article, Vientiane est une ville où il y fait bon vivre, et je m'adonne à ce rythme de vie. Le climat est agréable. Route du sud - tentative 2 Eléphants sauvages Ca y est, le vélo et moi sommes prêts pour un nouveau départ. Les premières journées sont nécessaires au rodage des deux bestiaux. Muni d'une bonne carte, je voyage sans guide. Il m'arrive parfois de ne pas être informé de toutes les curiosités touristiques des endroits traversés, mais c'est ce qui rend le voyage plus authentique aussi. Aujourd'hui la chance me sourit car, par pur hasard, en croyant visiter un vieux temple, je tombe sur une réserve d'éléphants sauvages. Même si encore surnommé "pays au million d'éléphants", le Laos n'en recèle plus énormément à l'état sauvage. Mon intérêt pour la vie sauvage me fait passer la nuit sur un mirador prévu pour l'observation du pachyderme. La tour a été implantée à cet endroit en raison d'un point d'eau riche en minéraux nécessaires à l'animal. Si nous sommes chanceux, la poignée de touristes et quelques guides locaux que nous sommes pourront observer la bête. Vers deux heures du matin un guide nous réveille, un éléphant fait son apparition, pas très spectaculaire vu la nuit profonde et on en a tous déjà vu des éléphants, mais le seul fait de réaliser qu'il s'agit d'un en liberté me ravit. Adorable nonchalance laotienne Sur la route 13 qui trace plein sud la route est moins spectaculaire que dans le nord, moins éprouvante aussi. Par contre, les Laotiens sont toujours aussi calmes et nonchalants. On me salue amicalement comme à l'accoutumée. J'essaie de prendre la route au petit matin et, déjà, j'observe les enfants jouer à la pétanque comme de vrais pros. Le passé colonial français a laissé quelques traces, entre jeux de boules et baguettes de pain. Les édifices par contre ne jouissent pas d'une attention particulière et sont souvent défraîchis. Mais l'intérêt touristique, même pour ces Laotiens aux ambitions modérées pousse le développement dans ce sens. C'est ce que les gens aiment leur tranquillité, me rappelant la maxime indochinoise : « les Vietnamiens plantent le riz, les Cambodgiens le regardent pousser et les Laotiens l'écoutent pousser ». (?) La chaleur grimpe vers le sud et les pauses café se font un peu plus fréquentes. Nous sommes proches du Plateau des Bolavens, région où est cultivée le délicieux café laotien à la subtile saveur chocolatée. Sur la route on me le sert dans un sac plastic ou dans un verre à bière rempli de glaçons, quel rafraîchissement! Alternance entre camping et hôtel plus ou moins rudimentaires, ce soir dans la ville de Takhek, c'est un agréable hôtel lounge qui m'attend. Lieu de rencontres de bon nombre de voyageurs, je décide de m'y poser un peu, mon besoin de communiquer dans une langue connue me réjouit. A ma grande surprise et à deux reprises je fais la connaissance de Fribourgeois. Quelle coïncidence, les premiers après une quinzaine de mois de voyage. Je roule ensuite vers la deuxième ville du pays, Pakse qui est aussi la plus méridionale. Elle est un carrefour important de commerce et de passages dû à sa position géographique proche de la Thaïlande, Vietnam et Cambodge. Mais entendons-nous bien, tout reste à une échelle bien Laotienne. Vientiane, ultime retour ? Bouquette est fatiguée, et j'attendais de rejoindre la ville pour lui prêter les soins nécessaires. Malheureusement, aucun atelier de vélos ne fait l'affaire. J'aimerais vous épargner à vous lecteurs les continuel récits portant sur l'état de santé des deux protagonistes mais ça reste, malgré moi, le nerf de la guerre. Confronté à un dilemme, j'hésite entre retourner vers la capitale pour faire réparer ou continuer vaille que vaille jusqu'à peut-être une issue fatale. L'expérience du voyage me fait opter pour la première idée. Muni d'un petit sac à dos, laissant tous les bagages sur place, je saute dans un bus local en direction de Vientiane (et de quatre!). Nous achèverons les sept cent cinquante kilomètres en seize heures, parmi les poules, canards et cochons. Les caprices météorologiques qui sévissent en ce moment en Chine en la figeant dans la glace et la neige effleurent le Laos. Parti du sud en short et liquette, je dois aller acheter quelques habits chauds. Il pleut à Vientiane en plein hiver! De plus, je rentre bredouille, il faudra attendre Bangkok pour pallier ces ennuis d'ordre mécanique. Au revoir, attachant Laos ! Plus que quelques centaines de kilomètres me séparent de la frontière cambodgienne. J'ai eu le plaisir de faire la



rencontre & un couple français à vélo, nous partageons le même itinéraire et nous nous unissons pour poursuivre la route. Ils sont venus de France, avec un beau projet sur & agriculture, interrogeant les cultivateurs dans chaque pays traversés. (<http://cyclopaysans.ouvaton.org>). Avant de le quitter, cet attachant pays nous réserve encore quelques bons moments. Nous croisons notre chemin avec une fête locale des éléphants nous plongeant au coeur des traditions laotiennes. Le soir venu nous plantons nos tentes dans & enceinte & un monastère, bonne méthode pour bénéficier & un peu de sécurité et & eau pour se laver et cuisiner. Aux confins du pays, Laos, Thaïlande et Cambodge forment le triangle & émeraudes. Ici, le Mékong fait plusieurs kilomètres de large. Il se divise en une multitude de petits bras de rivières, donnant naissance à un site naturel de toute beauté surnommé les quatre mil îles. C& est un endroit de terres sauvages, recelant plusieurs cascades dont les plus hautes du Mékong. On peut encore y observer une poignée de dauphins & eau douce, mais pour combien de temps encore ? L& endroit est paradisiaque et toujours fidèle à cette image paisible, même si le réseau de backpacker (voyageur sac au dos) y a fait une destination incontournable faisant se multiplier les bungalow au bord de & eau en harmonie avec le lieu. Ce bel endroit marque & ultime étape sur sol laotien. Quelques jours plus tard, le passage vers le Cambodge se fait en toute simplicité avec & obtention & un visa en un temps record, dix minutes chrono.

Cambodge Dans la jungle Khmère La route jusqu& à la première agglomération est asphaltée depuis peu. La population commence gentiment à s& installer le long de la route, construisant quelques maisons en bois sur pilotis. Nous sommes en saison sèche et le paysage est assez désolant, voire triste, avec les multiples feux de broussailles intentionnels, probablement faits en vu de nouvelles cultures. Avec mes deux compagnons de route, nous étudions un itinéraire possible pour se rendre jusqu& à Siem Reap, ville où se trouvent les incontournables ruines & Angkor. Après discussion et étude du tracé, nous nous lançons à & aventure. Notre route passera à travers la forêt. Les réserves de vivres faites, nous entamons ce raid par la traversée du Mékong. Maintes fois nous demandons notre chemin, la route n& est pas claire, tout comme la communication & ailleurs. La carte indique une route secondaire mais il s& agit en fait plus & un tracé pour compétition de VTT. Le chemin n& est praticable qu& en deux roues et & effort est soutenu. Dire que la piste est défoncée serait un euphémisme. Nous avançons péniblement dans cette jungle mais ne remettons pas en cause nos chances de réussite. Pourtant, après une septantaine de kilomètres, les passages sablonneux se font de plus en plus fréquents. Le sable est le cauchemar du voyageur à vélo, un véritable piège dans lequel on s& enlise et où on en ressort qu& au détriment & une dépense en eau et énergie colossale. Le chemin lui-même est très confus, avec des ramifications un peu partout. Et attention aux mines antipersonnelles ! Il n& y a pas de point & eau sur les prochains cinquante kilomètres autant dire que Mike Horn passerait mais pas nous. Nous prenons la démoralisante mais sage décision de rebrousser chemin. Mais nous n& avons pas tout perdu, car peu de voyageurs à le privilège de vivre une telle expérience. Je pense aux petits villages isolés de tout, où le développement n& en est qu& à ses balbutiements. Certains sont munis & un petit dispensaire et & une école, & autres sont totalement laissés pour compte à & état semi-sauvage. Nous sommes bien accueillis même si nous passons probablement pour des extraterrestres aux yeux de certains villageois.

Cambodge aujourd& hui De retour à Stung Treng, nous nous rabattons sur une route plus praticable. Le Mékong la guide encore quelques heures, avant que nous fassions nos ultimes adieux au fleuve magique. A présent, une piste de terre rouge traverse de grandes plaines asséchées en cette période destinée à la culture du riz. Quelques palmiers ça et là plantent le décor. Nous rejoignons la route principale qui vient de la capitale Phnom Pen et qui va jusqu& à Siem Reap. Ce tronçon est & un des rares à être asphalté et la vie le long de la route est bien loin de & arrière pays découvert quelques jours plutôt. Aujourd& hui, la route au Cambodge fait plus de victimes que les mines antipersonnelles (il en resterait encore 5 millions). Les gens viennent s& agglomérer autour de cette nouvelle voie tout comme les détritiques qui vont avec. Ne nous plaignons pas trop non plus car la route goudronnée nous permet & avancer et de passer la nuit, parfois dans de confortables hôtels touristiques plus alléchants que nos tentes exigües. Le contact avec la population est facile, les gens sont ouverts sans réticences. Mais leur triste passé sous le régime des Khmers rouges a laissé de profondes cicatrices. Peut-être pas dans la mémoire des gens, on ne parle que très peu & histoire, & ailleurs à & école, celle-ci s& arrête en 1956 ! Mais plutôt dans le développement général du pays. Seuls les endroits touristiques bénéficient & un peu & infrastructures totalement privatisées, & argent est très mal réparti ou pas du tout. Et ce n& est pas du côté du gouvernement corrompu à mort qu& il faut attendre de & aide. Et les ONG feraient presque mieux de pisser dans un violon. Bref, je m& acharne un peu trop sur ce pauvre pays qui me donne peu & espoir & amélioration. Ces Khmers méritent vraiment mieux.

Les temples & Angkor L& arrivée à Siem Reap coïncide, pour mes deux amis bretons, avec la fin du voyage à vélo. Nous passons trois journées bien remplies à découvrir les fascinantes ruines & Angkor, construites dans le IX siècle. Le plus fameux, le temple & Angkor, est le plus grand monument religieux au monde. Hindouisme et Bouddhisme se sont partagé la vedette durant les siècles de règne. La quantité de différents temples, les bassins, murailles et autres pyramides à échelons me transportent dans & imaginaire & un monde & époque. Beaucoup & autres sites fabuleux encore se cachent plus loin dans la forêt cambodgienne, mais trois jours & intenses visites suffiront à apaiser la soif & un novice en archéologie. La magie & Internet m& offre la possibilité & un rendez-vous laconique avec des amis français connus sur la route Katmandu-Lhassa. J& espère que mon chemin recroisera ces gens délicieux. Maintenant, & heure est déjà à un nouveau pays, deux jours de vélo et la Thaïlande m& ouvrira les portes de son royaume…



Satun - Thaïlande

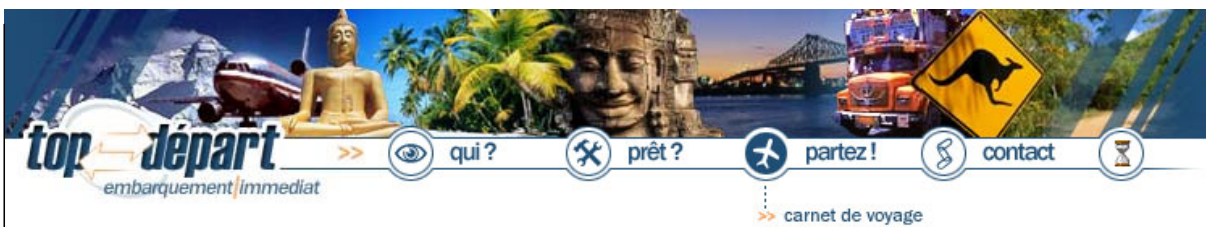
David Clément

10-04-2008

Adieu, pauvre Cambodge Les aventures ou mésaventures chez les Khmers touchent à leur fin. Le dernier tronçon de route qui me sépare du pays voisin n'est pas le plus intéressant du voyage mais je l'apprécie en tant que tel ; il est une pièce utile au même titre que les autres dans le puzzle géant que forme ce tour du monde. Cette route poussiéreuse et défoncée reliant le site des ruines d'Angkor à la Thaïlande est en construction. Ca et là quelques kilomètres de bitume sont déjà terminés. Très bien, sauf que les chauffeurs (chauffards) cambodgiens ne sont pas encore habitués à un tel luxe. Pied au plancher dans leur pick-up pourri et exagérément surchargé, ils traversent les zones habitées. L'inévitable horreur se produit devant mes yeux, un jeune homme engageant sur la route avec sa mobylette était pas habitué à voir de tel bolide lancé à toute allure, il se le mange de plein fouet. L'impact est violent, l'homme est expédié, la moto déchiquetée. J'aborde la frontière thaïlandaise avec reconnaissance, comme un sentiment de délivrance ; Thaïlande Entrée dans le Royaume Quel contraste en passant la barrière ! Je sens qu'on va bien s'entendre ici, les vacances annoncent réjouissantes. J'entame les premiers kilomètres sur sol thaïlandais en direction de la côte maritime que je longe plus ou moins jusqu'à Bangkok. Le réseau routier est excellent et il y a plus de soucis à se faire en ce qui concerne les routes, qui sont en meilleur état que celles helvétiques, pourvues, même pour les secondaires, de pistes cyclables ! Pas de soucis non plus pour refaire le plein en énergie, les rues regorgent de stands et gargotes aux délicieuses spécialités culinaires qui me mettent l'eau à la bouche. En plus c'est bon marché, même s'il ne faut pas oublier de multiplier le prix par deux ou trois, car vu les rations de mickey servies, un plat ne suffira pas. Et si la soif me guette, une pause dans un seven eleven (petit magasin alimentaire) sera la bienvenue. Je désaltère et refroidis mon corps brûlant avec l'air conditionné à 17 degrés. Seule tache dans ce tableau sans faute, le nombre anormal de chiens. Au Cambodge et Laos ils les bouffaient, avec Bouquette nous étions tranquilles, mais là il faut être sur le qui-vive. Notons qu'ils font beaucoup de bruit mais sont chiards comme y a pas. J'essaie si possible de m'arrêter aux heures chaudes de la journée, mangeant dans un resto familial et m'invitant à squatter un de leur lit pour y poser un somme réparateur. Après tous ces mois de voyage, j'avoue avoir perdu certaines pudeurs. Au crépuscule, les moines m'accueillent aimablement dans l'enceinte du monastère où je passe la nuit. Un soir, à mon grand étonnement des locaux sont venus camper tout comme moi dans un d'entre eux. Ils étaient équipés d'un matériel de camping hi-tech et m'invitent à partager leurs bons plats épicés qui m'arrachent encore les larmes des yeux. En se rapprochant de Bangkok, le trafic intensifie. Plusieurs villes de taille importante marquent ma route. Je fais escale à Pattaya sur la côte. J'avais déjà entendu parlé de cette ville dont la réputation de plus grand bordel du monde est plus à faire. Je me trouve une chambre au cœur de cette jungle de divertissement qui possède même un canal télévisuel. En toute honnêteté, je m'attendais à une ambiance encore plus malsaine, les gens viennent là pour s'éclater à découvert et se permettent les pires luxures ; est tout ? ! Un peu plus d'une centaine de kilomètres me séparent de Bangkok. Déjà, le long de la route l'urbanisation est telle que les villes adjacentes à la capitale sont toutes reliées. Mais les cinq cent cinquante kilomètres en cinq jours pèsent lourdement dans mes jambes trop dures et ce matin je manquai un peu de jus pour affronter la jungle urbaine cette fois. Heureusement, l'unique train quotidien est pas encore passé par là, une aubaine pour entrer dans la capitale en douceur. Séjour dans la Cité des anges Troisième séjour en trois mois dans la cité. J'y ai posé quelques repères. C'est une grande ville bruyante à grand trafic, malgré ça, elle jouit d'un charme qui ne tarde pas à m'atteindre. Les gens sont éduqués, ils roulent "bien" et savent se servir raisonnablement du klaxon. Je suis invité chez Mathieu, un ami des cyclos Bretons avec qui j'avais partagé ma route durant plusieurs semaines. Il vit dans une charmante villa en bois située dans le centre d'une zone peu bruyante. Français, il vit ici depuis douze ans. Avec sa tête asiatique il passe pour un local, en plus il maîtrise la langue, nous évitons les amaques à touristes classiques lorsqu'il sort avec nous. Il nous aide dans nos recherches de pièces à vélo. Ca tombe bien, Bouquette a besoin de nouvelles jantes et d'un pneu et puis mince, elle a bien mérité je lui offre un set de roues complet d'une nouvelle technologie. Elle apprécie le geste et, comme par enchantement, tous nos différends ont été ainsi réglés. Tu trouves tout à Bangkok ! Mathieu est aux petits soins avec moi. Il me fait découvrir une facette supplémentaire de la ville. Excellents restos, vernissages, expos, cinémas, fitness de luxe ; bref, je me la raconte et, comble du tout, c'est lui qui régale ! Je suis vraiment trop chanceux. Ce n'est pas la première fois que je suis heureux bénéficiaire de tels traitements de faveur et me questionne sur la légitimité de ce sort qu'est le mien. Car, même si mon moyen de transport est celui des pauvres, que mon budget est limité, que je côtoie la vie de gens démunis pour un certain laps de temps parfois, j'appartiens - que je le veuille ou non - à une certaine "classe" sociale. Jusqu'à présent, régulièrement, je peux m'évader de la précarité et à me taper une tranche de luxe. Les prolétaires que je côtoie régulièrement n'auront jamais cette chance. Sud thaïlandais et paysages cartes postales Côte est Reposé et ressourcé, je quitte Bangkok pour le sud. Les quarante premiers kilomètres de sortie de ville sur autoroutes sont assez cauchemardesques, heureusement nous nous en sortons sain et sauf (Bouquette et moi). Au terme d'un jour de route, j'aborde une région qui est le fief des fameux marchés flottants, visite prisée des touristes - à juste titre - car admirables. Ces derniers arrivent de bon matin en bus de Bangkok et tous concentrés en son épicerie. Mais les canaux où commercent les indigènes représentent une grande superficie. Je m'aventure plus loin et passe de bons



moments en partageant une soupe de nouilles ou un café avec l'habitant. A la mi-journée, allant faire une pause dans un seven eleven pour me refroidir, je croise Félix. Jeune allemand, il vient d'arriver par avion. On se trouve nez à nez lorsqu'il descend du taxi avec son vélo. Il vient passer ces vacances à pédaler vers le sud. Le courant passe entre nous. Après qu'il ait récupéré les dernières vingt quatre heures de voyage, nous roulons ensemble. Le territoire thaïlandais est très étroit dans cette partie du pays vers le sud, alors qu'une seule grande route y mène. Nous sommes à l'époque de l'année la plus chaude et les insolation nous guettent. Nous évitons de rouler vers la mi-journée, nous nous reposons dans un parc, visitons les alentours à pied ou, tout simplement, en nous rafraîchissant dans un cybercafé climatisé si notre escale est faite dans une ville. Ce qui est bien à deux, c'est que le prix des chambres d'hôtel est divisé par deux aussi. Dans cette première partie sud, le tourisme est quasiment que thaïlandais et trouvons souvent un hôtel ou bungalow bon marché en bord de mer. Les locaux sont d'un accueil réjouissant. Toujours avec un sourire vrai, désintéressé. Ils aiment à discuter avec nous tout en respectant notre intimité. Le savoir-vivre des gens rend l'atmosphère agréable. Toujours prêts à se décarcasser pour nous aider. Je suis moins victime de mon statut de touriste, les prix sont en général affichés, sinon corrects. Nous rencontrons cette attention indépendamment du niveau social de la société thaï, où les différences entre riches et "pauvres" sont très prononcées. Tous vouent un amour inconditionnel au roi que l'on trouve absolument partout. Chaque maison, hôtel, restaurant possède sa galerie photos de la famille royale sans compter les affiches et statues publiques qui lui sont dédiées. Le roi figure sur tous les billets de banque et si vous allez au cinéma, il vous faudra vous lever pendant 1 minute en regardant un clip en l'honneur du roi. En tant qu'occidental cette adoration me dérange, mais en Thaïlande ça reste assez inoffensif et plutôt bien attentionné. En début d'année, la sœur du roi est décédée, un deuil de cent jours que vous retrouvez jusque sur internet avec google par exemple sur fond noir. Si les Thaïlandais vouent un culte au roi, ils en vouent un autre à la blancheur de leur peau, les magasins et spots publicitaires foisonnent en crèmes blanchissantes. Alors que les touristes blancs font tout pour se brunir au maximum de leur pigmentation, il y a vraiment un truc qui ne tourne pas rond. A noter la popularité des fameux Ladyboy, (travesti) qui sont nombreux ici. Je ne pense pas qu'il y ait plus qu'ailleurs, seulement que dans la culture thaïlandaise il semble accepter et même apprécier. Les hommes qui se sentent femmes ne rencontrent aucune barrière à s'afficher. Dans cette démonstration d'ouverture, prenons-en de la graine nous autres occidentaux! Côte ouest Nous laissons la côte est pour celle de l'ouest. La route est belle et légèrement vallonnée. Très verte, très tropicale. Les forêts naturelles, plantations d'hévéas pour le caoutchouc, palmiers pour l'huile. Plus proches de la côte, des plantations d'ananas et élevages de crevettes dans de grands bassins peu profonds. Nous longeons un bras de mer qui ressemble à une rivière et sa mangrove tout au long. Arrivé dans la ville de Ranong, capitale de l'Etat du même nom, je profite de la proximité du Myanmar pour aller faire prolonger mon visa. Il nous suffit d'embarquer sur un bateau qui nous emmène jusqu'à la ville frontière birmane. Là, une autorisation d'une journée sur son sol nous est octroyée pour dix dollars. Avec Félix nous passons quelques heures dans ses rues chaotiques. Nous sommes dans un autre monde ici, la pauvreté est pesante, me rappelant l'Inde tout comme le visage des gens. Dès notre retour sur sol thaïlandais, nous bénéficions d'un nouveau mois de séjour. Je peux ainsi poursuivre sans hâte jusqu'en Malaisie. Mathieu de Bangkok, à qui mon aventure à vélo faisait briller les yeux a décidé de nous rejoindre. Nous roulons dorénavant en trio. Grâce à son habilité à parler la langue, nous dégottons des bungalows isolés, connus de peu, dans des endroits déserts. Les changements topographiques engendrés par le tsunami de deux mil quatre sur cette côte ouest sont encore visibles et, depuis, nettement moins fréquentés par les Thaïlandais. Nous poursuivons vers le sud en traversant une petite chaîne de collines jusqu'aux abords de la mer d'Andaman. Le climat est lourd et dès ce jour, en fin de chaque après-midi, une puissante averse vient à alléger un peu. Sur l'asphalte brûlant, l'eau s'évapore comme dans un bain turc. Nous rejoignons la ville de Krabi, ou plutôt une plage proche saturée par les touristes européens. La Thaïlande est un lieu connu de vacances au soleil, mais les touristes sont tous entassés dans les mêmes coins comme des bestiaux! Dans l'arrière pays et même sur la plupart des plages où nous avons fait escale, que très peu de blancs rencontrés. Ou alors des habitués avec qui nous apprenons beaucoup sur le pays. Relax à Ko Lanta Nous prenons le bateau pour l'île de Ko Lanta. C'est une île à population majoritairement musulmane et plus tranquille que les îles du golf de Thaïlande. Mais la multiplication d'hôtels depuis sa connexion au réseau électrique risque de la défigurer à jamais. Mathieu qui connaît du monde un peu partout, nous parle d'un ami qui est gérant d'un resort sur l'île. Nous nous y rendons. Le resort est superbe mais hors concours pour moi. C'est parlé trop vite car nous bénéficions d'un prix d'ami dans un bungalow à trois. L'ambiance est relax, j'y fait de plaisantes rencontres. A commencer par le gérant qui est un fou d'aventures et voyages, rentré en France en touk-touk (voir taxi à trois roues), il projette de faire de même avec un bateau de pêcheurs en longeant les côtes jusqu'à Monaco. Le projet suivant sera un tour du monde en solex J'aurai de la peine à m'arracher de ce petit coin de paradis. Avec Mathieu on se dit au revoir, Félix continue encore pour quelques étapes. Je retrouve mon statut de vieux loup solitaire. En gardant dans le cœur ces centaines de sourires, de belles attentions de locaux à mon égard, mes compagnons de route et la bonne bouffe, je quitte ce beau pays qui m'a accueilli deux mois durant. Malaisie, je suis à toi Me voilà proche de la Malaisie, m'appêtant à passer la frontière au petit poste de Thaleban. Nom moyennement rassurant quand on sait que le sud du pays est quelque peu agité par des rebelles, pourvu que je passe la frontière sans Malaises;



Malacca - Malaisie

David Clément

21-05-2008

Nord-Ouest de la péninsule, entrée au pays La Malaisie fait partie des pays dont je ne connais pas grand chose. Quelques anecdotes de routard ci et là, à peine quelques photos. Et c'est très bien comme ça, je vais pouvoir me laisser surprendre sur sa totalité, sans trop de préjugés sur ce nouveau pays qui m'ouvre ses portes. Portes qu'il m'ouvre grandes, c'est le 26ème pays que je rencontre et administrativement le moins compliqué. Au poste de Thale ban, perdu dans les petites collines d'une belle réserve naturelle, on me délivre un permis de séjour de nonante jours sans déverser un centime, merci les Malais. Juste après la frontière, une sévère montée à laquelle je ne suis plus habitué semble me souhaiter la bienvenue. Au sommet, la récompense est de valeur lorsque je vois la vallée accidentée de quelques montagnes en pain de sucre et le Détroit de Malacca à l'est. Je m'élanche à toute allure comme voulant faire une bouchée de la péninsule. L'extrême Nord est peu touristique, la religion musulmane prédomine. Bien différente toutefois de ce que j'avais côtoyé dans le Moyen Orient. Même si le conservatisme est bien présent, le contact est aisé avec les hommes et aussi, chose inexistante en Moyen Orient, avec les femmes. Elles m'abordent avec le sourire en langue anglaise et m'invitent à venir déguster le nasi goreng maison de leur gargote.

Malaisie, pays hybride et bridé Avec son passé colonial, entre Portugais, Hollandais et Anglais, sans oublier la forte immigration chinoise depuis deux cents ans et le taux non négligeable d'Indiens, la Malaisie est un pays atypique. Chaque grande ville possède son « Chinatown » respectivement son « little India ». Il aura fallu à ce pays pas moins d'un quart de siècle pour passer de pays sous-développé à développer, merci l'argent des forages pétroliers hors bord. Empruntant ses routes, je ressens son passé, tantôt des infrastructures modernes aux supermarchés gigantesques, tantôt le fonctionnement de petits commerçants ambulants, un fonctionnement à deux vitesses. Les Malais musulmans contrôlent le pays politiquement. Ils y dictent les lois et veillent surtout à se garder la plus belle part du gâteau, j'entends par exemple l'exclusivité de Malais musulmans dans l'administration et les travaux étatiques ou les subsides versés à leur communauté. Les Chinois ne sont pas en reste et même ils représentent « que » un quart de la population ils tiennent les reines de l'économie. Les Indiens, non présents en politique et faibles économiquement récoltent les miettes et ont qu'à bien se tenir. Ce mélange culturel met de la couleur dans la vie malaisienne. Superficiellement, les majorités ethniques se côtoient, se tolèrent, mais peu d'échanges plus profonds. Dans chaque partie, peu d'intérêt pour l'autre, chacun développe ses écoles ou ses magasins.

Côté nature, le climat y est hyper humide. Nous sommes proches de la ligne équatoriale, et le temps est plus ou moins le même toute l'année. Le pays est recouvert de forêts tropicales ou était car, comme un peu partout, la déforestation a fait rage sur soixante pour cent des forêts, remplacée en grande partie par des palmiers et hévéas pour le juteux commerce d'huile de palme et de caoutchouc. Pas étonnant qu'il soit dans les deux domaines premiers producteurs mondiaux ! Grâce à mon moyen de locomotion peu bruyant, je découvre également la faune qui se défend tant bien que mal dans son habitat dénaturé, lézards géants*, singes, oiseaux, grenouilles, sortes d'écureuils, scarabées à cornes, moult serpents malheureusement souvent en 2D sur la route. Dans les agglomérations c'est le royaume des chats très présents en Malaisie. *Mesurant environ 1,5m de long, une tête de 10cm de large, je les ai rencontrés dans les points d'eau le long de la route, si quelqu'un connaît le nom qu'il m'en informe, merci ! Georgetown, l'île de Penang Après quelques jours de route, j'arrive près de l'île de Penang. Georgetown est la grande ville qui y loge. Situé non loin de la côte, un pont de treize kilomètres et demi, le plus long d'Asie du Sud-est, la relie au continent. Interdit aux vélos, avec Bouquette on se rabat sur le ferry, tout aussi efficace et rapide. Depuis des mois de voyage je n'avais plus rencontré de ville coloniale de cette taille. Georgetown est une ville très vivante aujourd'hui, à grande majorité chinoise, mais possède aussi son quartier indien. Au XIXème siècle, les Anglais y avaient fait un centre d'échange maritime important et la ville subit une expansion fulgurante. Après avoir été quelque peu délestée, elle a retrouvé une nouvelle jeunesse avec l'industrie microélectronique et le tourisme. Très agréable de se promener dans ces rues où, sans efforts, on se replonge deux siècles auparavant. Une atmosphère spéciale en dégage, celle de la nostalgie d'un riche passé, mélange avec le dynamisme et l'engouement actuel. La fraîcheur du haut pays des Camerons Quelques jours de route supplémentaire m'emmène vers les collines d'une petite région montagneuse au centre de la péninsule. L'ascension débute depuis la ville d'Ipoh qui, elle aussi, détient quelques vestiges historiques, entre autres, dus aux mines proches. Mais détient aussi la triste réputation de ville pas très sûre non plus. Des cyclones me précédant de quelques mois en ont fait les frais, en se faisant dérouter par des brigands se faisant passer pour des policiers. Sur mes gardes donc, j'attends le jour pour m'élaner, un spray au poivre dans chaque poche et le couteau prêt à l'usage. Chanceux comme d'habitude, je ne croiserai que des gens aux nobles desseins sur cette nouvelle route serpentant les collines à travers une jungle originale luxuriante. La montée est rude, heureusement l'air se rafraîchit au fur et à mesure que je gagne de l'altitude. Pour se désaltérer il suffit d'aller mettre la tête sous une cascade, l'eau est si fraîche ici. Les averses deviennent fréquentes à présent, me trempant jusqu'aux os. Je passerai quelques jours rafraîchissants dans cet océan de verdure, où plantations de thé et fraises foisonnent. C'est au temps de l'occupation anglaise déjà qu'on venait ici pour se faire une cure, loin des chaleurs étouffantes et humides de la plaine, les Malais perpétuent cette tradition. Mon passage dans les camerons Highlands coïncide avec celle d'une fête indoue. De jeunes hommes



en transe, la peau du dos percée de crochets de métal reliés à des cordes parcourent plusieurs kilomètres jusqu'au temple. Je me joins à cette fête et aux Indiens chaleureux, quelque peu en décalage avec le décor. Couchsurfing à Kuala Lumpur La descente vers la plaine n'est pas sans accros. Je crève 2 fois, mes chambres à air sont pourries. Je goutte aux joies du « rustinage » sans la pluie tropicale mais toujours avec le sourire. Quelques villages de malais indigènes sont implantés non loin de la route, j'en visite un ou deux, tout le décalage d'un pays au développement paradoxale.

Pas question de continuer jusqu'à la capitale avec ces chambres à air défectueuses. Je rejoins la première gare ferroviaire, passe la nuit dans le bureau du chef de gare en attendant l'unique train prévu à trois heures du matin qui aura finalement que deux heures de retard. Arrivé à Kuala Lumpur, un peu glauque, je tente de trouver mon chemin dans cette jungle de routes multipistes à échangeurs autoroutiers énormes. Grâce au réseau couchsurfing, je loge dans un spacieux appartement d'une tour de quarante étages chez de jeunes étudiants français. Très à l'aise grâce à eux, je côtoie vite la communauté estudiantine étrangère du quartier, les fêtes arrosées et les baignades nocturnes à la piscine de l'établissement accompagnées à la guitare sont le quotidien ici. Je fais la connaissance de beaucoup de monde, spécialement des Malais d'origine chinoise mais aussi des gens étrangers travaillant ici. Contrairement aux autres pays moins développés, ici le contact que j'ai avec les locaux est à pied d'égalité, et non pas indigène à touriste comme à l'habitude. Intéressante expérience, j'ai l'impression d'habiter ici plus que de visiter. A l'ombre des imposantes tours Petronas, dans un parc tranquille est tout un esprit de couchsurfer que se retrouve. Côtés administratif et intendance, on me délivre un visa indonésien de deux mois. Je vais me retirer pour une dizaine de jours pour la quatrième fois depuis le début du voyage dans un centre de méditation. Je prends soins d'amener Bouquette chez le vétérinaire avant mon départ. Beaucoup de choses ont changé de nouveau, axe du pédalier à du jeu, la chaîne ainsi que la cassette arrière et les plateaux avant ont rempli leur fonction également. C'est un grand service des vingt mil kilomètres. Dès mon retour de méditation, je squatte encore pour une petite semaine chez mes amis, j'attends aussi un paquet de matériel soigneusement préparé par ma maman et ma sœur. Dire au revoir à ce beau monde côtoyé à KL comme on dit ici me pince le cœur, quels gens fantastiques j'ai pu côtoyer. En petite forme due à quelques jours de fièvre et d'angine, je passe chercher bouquette, soignée, elle est prête pour continuer l'aventure. La sortie de KL ne sera pas des plus ludiques, à force de faire demi-tour sur l'autoroute pour ne pas avoir à tourner 10 kilomètres plus loin au prochain échangeur routier. Malacca, embarcation immédiate pour Sumatra Malacca sera ma dernière escale malaisienne. C'est une charmante ville coloniale très prisée des touristes Malais, Singapouriens et autres. Déjà en quinze cent onze les Portugais avaient implanté leur bastion à cet endroit stratégique du détroit de Malacca. Ils cédèrent aux Hollandais puis les Anglais occuperont la ville. Avant l'indépendance de dix neuf cent cinquante sept les Japonais y viendront également. Quelques édifices coloniaux rénovés donnent au centre ville une allure de parc d'attraction. L'ancien quartier aujourd'hui peuplé en grande partie par les Chinois a conservé sa beauté. Je loge en son sein et découvre le charme de ses constructions d'antan. C'est depuis cette paisible ville que je m'appête à quitter la péninsule occidentale malaisienne. Un bateau va m'emmener vers Sumatra et l'Indonésie où un tout autre monde attend...

Sumatra, Bandar Lampung - Indonésie

David Clément

18-06-2008

Débarquer en Indonésie Jour J de l'entrée en Indonésie. Toutes les petites formalités sont réglées, le billet du ferry pour Sumatra en poche, tout semble se fagoter parfaitement. Pourtant, au moment où je saisis les cornes de Bouquette, un petit détail vient bouleverser cette harmonie: Le pneu avant est déchiré... Je n'y crois pas, un pneu acheté à Bangkok, fait main en Allemagne, qui m'a coûté les yeux de la tête. Je pensais être tranquille pour dix mille kilomètres au moins ! Pas question de rester un jour de plus sur sol malaisien, ma tête est déjà à Sumatra. La traversée du détroit de Malacca qui dure trois petites heures me laisse le temps de réfléchir à la solution adaptée. Mais je ne maîtrise que peu de choses, rien ne dépend de moi, on se lance et on verra bien sur place. Le hasard fait bien les choses, je suis définitivement chanceux, même si quelques fois dans l'effort pénible j'accuse Murphy, il faut voir la réalité en face, je suis chanceux. Dès la jetée de l'encre aux abords la ville industrielle de Dumai, me voilà aussitôt plongé dans le monde indonésien. Le stress est un fléau qui ne les a pas encore atteints, ils te mettent à l'aise, aiment bien les touristes apparemment, certains un peu aussi pour le bakchich potentiel. Je n'ai pas passé la douane qu'un type me prend en charge sur son scooter, après avoir changé quelques Euros en Rupiah et visité deux trois magasins de vélos nous dénichons un pneu made in Indonesia pour Bouquette qui lui va comme un gant. Moins de quatre dollars d'unité, à ce prix-là je peux changer souvent. Nous voilà prêts à partir à la découverte de la 6ème plus grande île du globe. La partie est de ces latitudes est relativement plate, chaleur étouffante humidité élevée. La route bien fréquentée, mais je m'attendais à pire. De précédents voyageurs ont mis en garde quant au lourd trafic des routes indonésiennes et à ces habitants qui pouvaient vite devenir harassants. Pour l'instant, c'est acceptable, de toute façon je suis prêt. Physiquement et mentalement, sur mes gardes, vigilant, je ne me tolérerai aucun dérapage comme celui qui est produit en Inde, il y a déjà une année de cela, les conséquences en sont bien trop lourdes. Tout en roulant à travers cette région pétrolière, je découvre les nombreux puits d'où sont extraits des milliers de barils d'or noir. L'étroite route est monopolisée par les camions citernes, un pipeline longe la chaussée également. Je roule jusqu'au soir avant de



demander aux locaux un coin de terrain pour poser ma tente, d'agréables rencontres me faisant découvrir peu à peu la culture locale. En route sur les hauteurs, hello Mister, where are you ? Cette région à l'attrait touristique relatif touche à sa fin. J'aborde les premiers contreforts montagneux. Avec eux une pluie quasi quotidienne bienvenue vient me rafraîchir et me laver aussi... Le paysage gagne en beauté. Mon chemin passe de petits villages, ma venue est loin de passer inaperçue : « Hallo Mister, Hallo Mister, how are you, etc... », ils veulent tous pratiquer les trois mots anglais qu'ils ont appris à l'école. Même ceux qui n'ont aucune connaissance anglaise y mettez spontanément, ça donne des tournures rigolotes me laissant éclater de rire au passage : « Where are you Mister ? » (Ou êtes-vous, monsieur), ou « What are you ? » (Qu'est-ce que vous êtes monsieur ?), et j'en passe... Ces Indonésiens et Indonésiennes ont une pêche incroyable, je suis bombardé de sourires, attitudes chaleureuses, pas une seule situation méprisante à mon égard. La beauté esthétique des filles me fait chavirer, arriverai-je à traverser l'île sans tomber amoureux ? Le bon dans ces pays plus « pauvres » c'est que les gens savent encore prendre le temps pour ne rien faire, ils apprécient leur existence, n'ont pas encore assimilé les vices malsains de la société de consommation qui rend les gens malheureux. Quand ils vous croisent et vous parlent, ils sont présents avec vous dans leur totalité. A grande majorité de confession musulmane, les valeurs de la famille sont profondément enracinées. On me demande tout d'abord mon nom puis, si je suis marié. Pour eux, c'est l'unique projet d'avenir, créer une famille et avoir beaucoup d'enfants et c'est dire s'il y en a beaucoup, les bébés pullulent ! Je n'ai jamais eu autant de facilité à trouver un endroit pour passer la nuit, on m'invite souvent avant que j'exprime quoi que ce soit, ou alors je demande à la police où puis-je poser ma tente, toute fière de m'aider elle me dégotte à coup sûr un bon plan. L'hôtel est le bienvenu si j'ai besoin d'un peu de calme car répondre à toutes ces questions sur vous me vide de mon énergie. J'essaye de m'initier au rudiment de cette langue pourtant facile, mais l'apprentissage est lent et laborieux. Le coût de la vie est insolemment bon marché, spécialement pour manger. Pas de menu, lorsque vous entrez dans un restaurant vous dites juste que vous voulez manger, sinon vous avez aussi l'option de vous rabattre sur un petit vendeur en charrette ambulante pour un saté à pas piquer des verres. Les plats sont en exposition derrière des vitrines, à la merci des insectes des alentours. J'étais, dans un premier temps, très septique de cette façon de faire, connaissant mon estomac comme mon talon d'Achille. Pourtant, durant tout mon séjour sur Sumatra je me suis régalé, aucune bactérie ni parasites à signaler, deviendrais-je immunisé ? Changement d'hémisphère, vers le Haut volcan Dans cette jungle équatorienne, le passage de la latitude zéro me réjouit particulièrement. Pour la première fois en vingt et un mois de route, je bascule dans l'hémisphère sud. Le paysage est prenante, dans ces montagnes canyons et rizières se côtoient, les maisons typiques de l'île de Sumatra avec leurs doubles toits cintrés comme une coque de bateau viennent donner une touche finale d'exotisme. Je m'arrête trois jours dans la charmante bourgade de Bukittinggi, littéralement « haute colline ». A neuf cent mètres d'altitude l'air y est meilleur. L'aventure continue plein sud, par la zone montagneuse. Des décors à me couper le souffle qui est d'ailleurs souvent aussitôt qu'une forte pente fait son apparition. Au niveau d'un carrefour stratégique, où je me suis invité pour passer la nuit dans un centre de formation pour fonctionnaires, deux choix s'offrent à moi : Soit la côte ouest et l'océan, soit les montagnes en direction du plus haut volcan de l'île. Le soir, il pleut des cordes et si le temps est mauvais je n'irai pas me les geler en montagne. Au petit matin le ciel est totalement dégagé, je prends la route pour le volcan. Je suis plongé dans des océans de verdure, routes escarpées mais magnifiques où les efforts sont largement récompensés. A ces hauteurs, les plantations de thé sont considérables. J'aime les montagnes, les gens y sont toujours plus solidaires et chaleureux, je vis des rencontres merveilleuses avec cette tendre population. Le volcan Kerinci se fait de plus en plus majestueux. La route qui mène à son pied est d'une déclivité trop forte. Même sur le plus petit rapport de vitesse, debout sur le vélo, je dois faire des pauses tous les cinquante mètres. Deux indigènes au volant d'un camion benne me font signe de monter, elle aubaine. D'habitude, si je suis en bonne forme je refuse les « lift », mais là l'opportunité était trop belle. Je me fais déposer dans un village quelques kilomètres plus loin. C'est l'heure de trouver un endroit pour dormir, je demande un peu à tout le monde où puis-je poser ma tente dans le but de me faire inviter, et ça marche bien sûr. Ce soir, je vais chez Latif, il parle bien anglais ça sera plus facile. Sa maison est très sommaire, il n'y a pas de toilette, faut aller au ruisseau à cinquante mètres. Tout dévoué, il se propose pour me servir de guide dans cette région de Kerinci, et sans un sou en échange. J'accepte bien sûr ! Le volcan a une altitude de 3805 mètres, il est le point culminant de l'île. Bien évidemment, l'idée de joindre le sommet me titille l'esprit depuis quelques jours. Latif m'avise qu'il faut un permis pour pénétrer dans la réserve du volcan. Nous nous rendons aussitôt chez les personnes compétentes mais malheureusement je n'obtiendrai pas le feu vert pour l'ascension. Les motifs ne sont pas très clairs, probablement pour des raisons de sécurité dues à l'état du chemin, beaucoup de boues en cette saison de pluies abondantes. Le pied du volcan rejoint un petit plateau situé à mil cinq cent mètres d'altitude. Les plantations de thé et les différentes cultures et vergers grignotent toujours plus sur les pans du volcan, restreignant ainsi toujours plus l'habitat du majestueux tigre de Sumatra. Pas facile d'en voir un, Latif en a vu un à deux reprises dans les alentours de son village, mais il y a quelques années déjà. Cette réserve reste cependant la plus grande de Sumatra et encore pas mal d'hectares de forêt originelle restent intacts. Espérons qu'il en soit ainsi pour les années à venir, que les autorités de protection des réserves puissent faire leur travail malgré la forte corruption gangrenant ce beau pays. Je passerai à nouveau des moments de privilégié, à me faire présenter aux nombreux membres de la famille, aux profs



d’école où je participe même à l’enseignement de l’Anglais, ou lorsque j’irai me laver au bassin commun, blanc comme un linge du haut de mon double mètre, autant dire que j’étais l’attraction de l’après-midi. La frénésie du portable n’a épargné aucune région, même les plus pauvres en ont un. Aujourd’hui, tous les portables sont munis d’une camera, on me mitraille, tout au long du voyage. Je fais mes adieux à Latif et sa charmante famille pour me diriger vers la côte ouest et l’Océan indien. Il me faut encore passer un col à travers ce parc national, royaume du tigre. Dans la descente, le ciel se noirci, un orage se prépare. Quelques minutes plus tard c’est le déluge, des trombes d’eau à n’en plus finir. La route se transforme en rivière et ne se distingue plus des rizières voisines. Ces conditions m’amusent et Bouquette goûte aux joies du sport aquatique. Côte ouest En rejoignant la côte, je m’imaginai une route plate pour mil kilomètres environ, distance jusqu’au sud de l’île avant de bifurquer sur Java. Grosse désillusion, la route est sympa, traversant des kilomètres de plantations de palmeraies, mais méchamment accidentée de petites collines. C’est aussi le retour de la chaleur étouffante. Je rejoins Bengkulu, chef-lieu de la province du même nom. Je suis en train de chercher un hôtel quand une Indonésienne en scooter avec deux enfants me parle en allemand tout en roulant. Elle m’invite chez ses parents, ils ont une chambre d’invités. Elle fut jadis mariée à un Allemand, aujourd’hui divorcée elle est retournée en Indonésie. Ces gens sont très ouverts et amicaux, à disposition comme tous les Indonésiens, ils ont le temps. Ca se corse, deux jours plus tard au moment de partir, ils me demandent de payer une somme surfaite pour mon séjour chez eux, j’étais vert ! Quelques centaines de bornes plus loin, je refais une petite escale dans ce qu’on pourrait appeler un hôtel « all inclusive ». Vous êtes à Krui, petite ville charmante au bord de l’océan. La raison d’être de cet établissement n’est autre que les vagues idéales à la pratique du surf. Pour treize francs par jour, j’ai mon joli bungalow et trois repas compris. L’endroit est d’un paisible, j’y resterai bien jusqu’à la fin de la validité de mon visa. Relevons que cette région fait partie des meilleurs « spots » pour surfer, tout particulièrement les îles au large de la côte de Sumatra. Je découvre avec intérêt le monde du surf et sympathise particulièrement avec un surfeur anglais. Après de longues théories, je décide de me jeter à l’eau avec Malcolm qui me guide. Les conditions sont bonnes mais pour surfeurs avertis, mon essai est un fiasco total. L’expérience se limite à pagayer sur la planche et essayer de m’asseoir dessus sans tomber. Le fond de la mer est tapissé de pierres et coraux, je m’en sortirai avec justes quelques jolies égratignures. A quand la revanche ?! L’extrême sud de l’île se rapproche. Il me faut encore passer une colline qui me videra de toutes mes forces. Le problème est toujours le même, si la route est trop pentue, l’effort à développer pour monter les cent cinquante kilos des deux protagonistes est colossal. Il s’agit également d’une région protégée, recelant encore quelques éléphants et rhinocéros. Je m’arrête au sommet, extenué, mangeant toujours la même chose en écoutant une vieille me parler en dialecte Lampung - auquel je ne comprends rien - tout en écosant ses clous de girofle destinés à parfumer les fameuses cigarettes indonésiennes. Les hommes indonésiens sont des fumeurs invétérés, en disant que nonante-neuf pour cent d’entre eux fument je ne devrais pas être loin du compte. Autre nouvelle, le pneu acheté lors de mon arrivée s’est abandonné, se déchirant un peu partout. Il aura quand même tenu plus de mil kilomètres, relevons le rapport prix performance quand même. Il s’est lâché lorsque que je roulais au plat et à petite vitesse. Que ce serait-il passé s’il avait pété quelques kilomètres en amont lorsque je dévalais la colline ventre à terre ? Je préfère ne pas y penser, mais toujours quand je crève c’est au plat ou à petite vitesse, vraiment, mes anges gardiens sont blindés. Place à Java ! Une étape de vélo me sépare du ferry qui m’emmènera sur l’île de Java. Mon expérience à Sumatra a été fantastique, même si je ne suis pas allé voir les Orangs-outans ou le fameux Lac Toba, ce merveilleux itinéraire que je me suis tracé à travers l’île restera pour toujours un hommage à la magie de la spontanéité.

Bali, Padangbai - Indonésie

David Clément

03-08-2008

Ouest de Java Au terme de trois petites heures de ferry nous accostons de nuit sur l'île de Java. Faisant tout pour éviter la conduite nocturne, je me rabats sur une petite guesthouse de transit poissonneuse où les rats m'accompagnent tout au long de la nuit ainsi que le veilleur de l'établissement qui, en grand curieux, me regarde dormir par la fenêtre sans rideaux. La deuxième île qui croise mon chemin n'est pas la plus grande de l'archipel mais fait partie d'une des régions du globe possédant la plus haute densité de population. Il va falloir ruser pour éviter les grands axes. Après quelques kilomètres de jungle urbaine, je quitte les routes principales menant à la capitale Jakarta. J'opte pour les routes du sud, ceci s'avère être un bon choix car le trafic y est tout à fait acceptable, les routes méandreuses dans les rizières sont très pittoresques. Les petites villes à taille humaine où je fais escale sont plaisantes, ça se corse lorsque que je dois m'attaquer à de plus gros morceaux comme Bogor puis Bandung. Les entrées de ville sont interminables et, c'est en slalomant entre les véhicules que danse ma javanaise. Si les Indonésiens roulent d'une manière anarchique, je ne suis pas mieux voire pire. Pour réaccélérer les soixante-cinq kilos de Bouquette il faut investir une énergie considérable ; j'évite d'utiliser les freins et me faufile entre les voitures. La forme est au beau fixe, mais je sens qu'il faudrait peu pour que ça bascule tant mes sens sont aiguisés. Malgré ces avertissements, je relie Bogor à Bandung d'une seule étape, environ cent vingt kilomètres d'une route que j'entame par un col au milieu des plantations de thé pour redescendre plus bas qu'avant dans les plantations de riz et bien sûr au milieu des volcans alentours omniprésents sur cette île qui leur doit son existence. Je me restaure comme à l'habitude dans un rumah makan, mais j'ai malgré tout l'impression de manquer d'énergie, et quelques kilomètres plus loin c'est un méchant coup de fringale qui



m'assomme. Mes chances d'atteindre la prochaine ville sont compromises, peu importe, personne ne m'y attend. Bandung, surnommé à l'époque "Paris de Java" est située quelque peu sur les hauteurs, ce qui signifie aussi une belle montée en perspective. Je suis prêt à jeter l'éponge quand un camion d'une extrême lenteur tente de me dépasser. Quelle aubaine d'avoir le bras long ! je m'y accroche sur dix bornes et j'entre dans la cité plus frais qu'espéré. Je cherche toujours le lien entre Bandung et Paris car, à part une ville sans centre et aux rues assez glauques, j'ai eu de la peine à m'y retrouver. Les bons moments je les passés dans les quartiers défavorisés, ses habitants entassés les uns sur les autres dans des maisons qui ne sont pas à ma taille. Un petit cours d'eau (ou vide ordure) sépare la maison de la rue exigüe. On m'accueille très aimablement. Ca fait déjà plusieurs semaines que je traîne une vieille démangeaison au niveau de l'aîne et des cercles rouges sur les jambes qui grattent tout autant. Un pharmacien de la ville diagnostique quelque chose que je ne comprends pas mais à l'air de savoir de quoi il s'agit. Il me prescrit un traitement aux antibiotiques onéreux mais la santé n'a pas de prix. Le premier jour de traitement je m'en sors pas trop mal, mais je sens que me relancer sur ces routes scabreuses serait une folie. La sagesse me dit qu'il serait judicieux de prendre le train ; après une nuit blanche cela ne fait plus aucun doute. Voyage en train A l'aube, je me rends à la gare espérant trouver un billet pour faire quelques centaines de kilomètres. Pour le billet pas de problème, par contre pour le vélo rien n'est prévu, c'est le contrôleur du train qui a les pleins pouvoirs de me demander ce qu'il veut. Et, il ne s'en prive pas l'escroc! Ca marche comme ça ici, c'est la règle. Cent cinquante mil rupiahs pour Bouquette qui sera tassée contre le moteur de la locomotive. J'insiste pour avoir un reçu, mais évidemment que le bandit n'est pas en mesure de m'en procurer un. Il me rend cinquante mil rupiahs en espérant me voir retirer ma demande. Ca reste cher mais suis amusé d'avoir réussi à corrompre un fonctionnaire déjà pervers ! Le voyage se passe plutôt bien, surtout en compagnie d'Hera la charmante Javanaise assise à mes côtés. Par contre au niveau digestif ça commence à se corser. Je descends un peu avant la ville de Jogjakarta. Je pensais faire la visite du site de Borobudur avant d'entrer dans la capitale culturelle. Mais les antibiotiques, me mettent au tapis, je vacille sur mon vélo, bouge au ralenti, suis dans un état critique. A cours de liquidités, je tente de retirer quelques rupiahs dans un ATM, rien que pour ça il me faut une éternité, plié en deux et avançant à deux à l'heure une femme me vient en aide et me guide vers un hôtel décent. Je m'effondre dans mon lit avant de tout rejeter par en haut et par en bas, couronné par une grosse fièvre qui finit de m'avachir. Cette fois ça y est, plus besoin de se questionner pour la suite des opérations: dix jours de pur repos! Jogjakarta, Tao est arrivé Les deux premières nuitées dans cette intéressante ville de Jogjakarta, je les ai passées à gémir dans un hôtel propre. Les prochaines, je les passe chez Andrei, un hébergeur du Couchsurfing. Il s'agit en fait d'une grande maison où vivent des étudiants venant de Kalimantan (île de Bornéo). Je partage une chambre avec l'un d'entre eux et les rats qui grouillent la nuit m'empêchent de dormir sur mes deux oreilles. D'autres "couchsurfers" squattent ici également: un Roumain, un Suisse allemand, un Portugais, un Espagnol. On s'y sent vraiment à l'aise et l'atmosphère y est super agréable. Je ne peux pas mieux tomber pour ma convalescence. Petit à petit, l'appétit et les forces reviennent. Quand ces dernières sont assez grandes, je pars à l'aventure dans les rues de "Jogja" pour y découvrir sa culture. J'ai failli craquer pour une peinture sur tissu style batik, grande spécialité de la ville. Le problème des démangeaisons n'est bien sûr pas parti. Jogja est très bien équipée en hôpitaux, je vais me faire consulter dans l'hôpital international. Je reste bouche bée devant le bâtiment et son équipement avant-gardiste. Rien n'est à envier à un standard européen. La docteure en dermatologie qui m'a ausculté a étudié en Allemagne et je peux m'entretenir dans la langue de Goethe avec elle. Les médicaments qu'elle me prescrit sont faits sur place. La consultation me coûte cinq francs, insolemment bon marché pour un tel service, incroyable! Entre-temps c'est le petit Tao qui est venu pointer le bout de son nez. Ma sœur a eu un petit garçon, me voilà tonton et parrain d'un coup, génial ! Borobudur et Prambanan Le site de Borobudur, inscrit au patrimoine de l'humanité par l'UNESCO, est un gigantesque temple bouddhiste construit au IX siècle. C'est le plus grand monument bouddhiste au monde. Situé dans les environs de Jogja, je m'y rends la veille en bus pour savourer le lever du soleil sur cette grande pyramide, impressionnant. Une amitié se crée avec deux parisiens qui se trouvaient au même moment au même endroit. Nous décidons de visiter en calèche les petits temples satellites voisins avant de refaire le monde dans un resto populaire aux voyageurs où on vous sert aussi de la cuisine occidentale, mon estomac apprécie. Prambanan est un autre site des environs, lui aussi classé au patrimoine mondial. Datant de la même époque que Borobudur mais construit par les Indous. Impressionnant aussi, mais comme un goût de déjà vu, bien sûr, les temples d'Ankor au Cambodge! J'avoue n'être pas un grand amateur de vieilles pierres, mais découvrir de tels vestiges embellissent encore un peu plus le rêve du voyage. Dix jours ont passé. Les forces retrouvées, l'heure est venue de poursuivre. Mais toujours en train pour avancer un peu car l'échéance de mon visa approche. Nous sommes en période de vacances et il n'est pas simple de se dégotter un billet, les trains sont bondés. La patience est la meilleure des vertus et j'obtiens mon ticket pour Mojokerto. Nous voyagerons séparément, Bouquette à sept heures et moi à quatorze heures. Si Bouquette est bien descendue à Mojokerto, ça s'avère un peu plus difficile pour moi. Malgré mon titre de transport sensé m'emmener à bon port, le train ne s'arrête pas jusqu'à Surabaya. Il est vingt deux heures et il n'y a plus de train pour faire demi tour aujourd'hui. J'expose mon cas à l'information de la gare, ils essaient de m'aider à trouver un hôtel mais tout est plein ou trop cher dans les environs. Je me rabats finalement sur un confortable banc de la gare où je dormirai étonnamment bien. Relevons que cette gare recèle un charme particulier, style belle époque. Une chanteuse et deux musiciens égailent le hall. A cinq heures part le premier train, je saute dedans avant de retrouver Bouquette toute folle de me revoir. Une douche à la gare et c'est parti pour une longue étape jusqu'au pied du volcan Bromo. Est de Java Volcan Bromo La visite du volcan Bromo, spécialement la vue spectaculaire qu'il offre, fait partie de ces choses qu'on ne peut pas manquer. Tout le monde en parle et c'est dans tous les guides et agences. Le vélo reste au niveau de la mer, je prends le bus local pour me rendre au bord du cratère. Un bon bol d'air frais qui me fait le



plus grand bien, nous sommes quand même en altitude. A l'instar de Borobudur et d'autres sites remarquables, il faut y être au lever du soleil, c'est un peu la mode en Indonésie. On nous réveille à trois heures vingt du matin pour se rendre en Jeep au point de vue. Toute cette propagande me faisant espérer quelque chose de beau, mais là ça dépasse carrément toutes mes attentes. La nuit fait place à la douce lumière matinale qui révèle gentiment la silhouette de ces trois volcans. Deux d'entre eux sont en activité. C'est un spectacle grandiose qui se joue sous mes yeux et sous les yeux de mille autres qui sont à côté de moi et qui ont eu la même idée, ce matin, de se lever à trois heures vingt. De retour dans la chaude et humide plaine, plus que quelques étapes meséparent du ferry qui m'emmènera sur la prochaine île: Bali. La route dans l'est de Java est particulièrement dangereuse, peut être une des plus dangereuses jusqu'ici. La chaussée est très étroite, la circulation dense et fréquentée par de nombreux chauffeurs de semi-remorque qui conduisent leur poids lourd comme un karting. Je ne compte plus les fois où fouetté d'une queue de poisson ma course se termine dans les décors parmi les poules et les stands de bakso. Un moment d'inattention peut vous être fatal, le danger vient de partout. En tant que deux roues vous n'existez pas. En face, des voitures doublent vaillamment que vaillamment, à vous de vous écarter si vous voulez vivre. Comment un peuple si tranquille, souriant et non stressé se comporte-t-il de la sorte sur la route ? Je ne trouve pas de réponse si ce n'est que la voiture abêtisse. Quel soulagement de sortir sain et sauf de ces routes scabreuses. Bali Le passage de Java à Bali se fait très rapidement, toutes les trente minutes des navettes font l'aller-retour pour relier les deux îles. Bali est une relativement petite île volcanique, en une semaine on en fait aisément le tour à vélo. Je décide de prendre la route du nord et terminer cette première étape sur l'île des dieux dans un monastère bouddhiste. Naturellement, ils m'offrent le gîte et les repas. C'est un endroit très calme un peu en retrait de la mer sur les hauteurs. La nature y est très belle, l'endroit propice à la méditation. Je n'y reste qu'une nuit, car il faut se rendre à Denpasar la plus grande ville au sud de l'île, le visa touche à sa fin, quel dommage. Je poursuis jusqu'à Singaraja la seule grande ville du nord. Mais ça ne colle pas entre nous, ville bruyante et antipathique, comme les nombreux habitants chinois établis ici depuis je ne sais quand. Il me faut une simple gaine de frein pour Bouquette, mais dans les magasins de vélos ils ne veulent même pas entrer en matière, ils ne m'écoutent pas, vraiment bizarre, jamais vu ça auparavant en Indonésie. Je rebrousse chemin sur une petite longueur pour me rabattre sur un site balnéaire moderne fort sympathique. Mes deux amis parisiens m'ont contacté, ils se trouvent de l'autre côté des montagnes au sud dans le gros village d'Ubud. Ils vont s'en aller sous peu alors dès le lendemain je pars à leur rencontre. Sur la route qui me mènera au point culminant avant de redescendre sur l'autre versant, une scène horrible se joue sous mes yeux. Un petit enfant est tombé dans un gros caniveau comme il y en a partout ici. Il s'est probablement noyé, on le tient par les pieds la tête en bas pour lui faire cracher le liquide qu'il a dans les poumons. Mais il ne réagit pas, j'assiste très brièvement à ce triste spectacle me sentant impuissant. Voir et entendre hurler la mère regarder son enfant mourir me glace encore le sang. L'île de Bali est d'une grande beauté, très verte, les versants des volcans sont tapissés de rizières. Le climat y est assez doux dès que l'on prend un tout petit peu d'altitude, les nuits sont même fraîches. Bali à la particularité d'avoir gardé sa culture et religion hindoues. De nombreux temples, cérémonies, danses et spectacles donnent encore plus de couleur à cette île exotique. Je me régale et m'en mets plein les yeux, faisant halte dès qu'une particularité m'interpelle. La population vous accueille toujours avec un large sourire venant du cœur. La configuration des routes est assez spéciale car les volcans ont donné forme à une multitude de vallées orientées nord-sud. Si vous vous déplacez dans cette direction c'est facile, mais lorsque vous voulez vous déplacer d'est en ouest ça devient nettement plus sportif, mais plus pittoresque aussi, à travers les rizières omniprésentes, les sculpteurs sur bois ou pierre, une véritable visite ethnologique. Pas étonnant que Bali soit l'unique vraie destination touristique internationale de l'Indonésie. Heureusement, leurs traditions et cultures restent bien encrées et préservées, sauf pour les camps de concentration destinés uniquement au tourisme de masse, je m'arrange pour les éviter en général. Ubud ou le fief de la culture hindoue balinaise Je retrouve mes amis et m'en fait de nombreux autres dans ce charmant village d'Ubud. C'est très touristique, mais l'atmosphère reste très plaisante. C'est un tourisme plus friqué et culturel, ça aide un peu, pourtant j'arrive à me dégouter dans le centre une superbe chambre avec terrasse et petit déjeuner compris pour une tunc par jour. Le hasard a joué en ma faveur et à cette même période a lieu la crémation du roi d'Ubud. Les Indous doivent brûler les corps pour qu'ils puissent se réincarner. L'envergure d'une telle procession est gigantesque. La dernière date de quinze ans. Trois jours auparavant commencent les défilés. On a construit d'énormes dragons, taureaux et tours en bois finement recouverts de tissu coloré et décoré. Tous les villages alentours sont présents ainsi qu'une épéclée de vacanciers curieux. La rue principale est bondée à mort, on a dû enlever les câbles électriques pour que les hautes tours puissent passer. Ces tours et taureaux ne sont pas sur roulette, ils sont portés à la forme humaine par l'intermédiaire d'un immense damier en bambou. La centaine d'hommes qui est chargée de déplacer ces colosses de plusieurs tonnes avance tant bien que mal par petites longueurs avant de reposer. Un prêtre est assis à une dizaine de mètres de haut sur l'une des tours, ça tanguerait énormément, je crains l'accident. Lorsque ces chars sont lancés difficile de contrôler, et les spectateurs en bord de route se font écrasés par les mouvements de foule. Le corps du roi est mis dans le taureau en bois avant de disparaître dans les flammes. D'autres crémations auront lieu quelques jours plus tard dans la forêt des singes au sud du village, là aussi, une fête haute en couleur et traditions. Visa : Patience ou bakchich ? Vous en avez déjà entendu parlé plusieurs fois dans la ligne précédente, c'est que ça me stresse un peu. Il faut faire prolonger le visa et les informations que j'ai à ce sujet se contredisent toutes. Malgré ça je vais tenter ma chance au bureau de l'immigration de Denpasar. Le premier essai sera avorté, il me faut trouver une personne indonésienne de référence pour faire la demande. Un type sur place avec un badge qui fait officiel m'aide à remplir les innombrables feuilles écrites uniquement en Bahasa indonésien. Sympa le gars, il me propose son nom comme personne de référence. Sauf qu'il s'agit d'un service payant, dans un anglais très basique il me dit qu'il faut payer cinq



cent mil rupiahs. Je fais ma petite enquête et en fait le visa coûte deux cent cinquante mil. Le gars se met juste trente dollars dans la poche somme énorme ici. J'irai trouver quelqu'un qui me prêtera son nom, ça ne devrait pas être trop difficile vu la disponibilité des gens. Faux ! Dès qu'il faut mettre son nom quelque part sur un document officiel c'est la débâcle. Il n'y a plus personne. Et ils ne vous diront jamais texto qu'ils ne veulent pas s'afficher comme personne de référence car ils ont la trouille de l'administration corrompue qui pourrait les embêter par la suite. Ils feignent de ne pas comprendre ou doivent tous simplement partir. Intéressant de voir cette nouvelle facette de la vie locale. Par chance j'ai fait de nombreux contacts en Indonésie, dont celui de Henriques et sa famille. Il a travaillé quinze ans en Autriche et est en mesure d'expliquer à un occidental comment ça se passe ici. Il me prête son nom pour le visa. Mais au bureau de l'immigration ils me mettent les bâtons dans les roues, bien qu'ayant fourni tous les papiers ils en réclament encore d'autres. Ils prennent tout de même mon passeport et me disent de revenir dans une semaine. Une semaine de vacances forcées sur Bali, pas de quoi se plaindre. Le Homestay dans lequel je séjourne est confortable et bien placé, en plus bon marché. Avec ce temps qui m'est imparti, j'ai tout le loisir de visiter les secrets cachés de l'île. Je me perds volontairement dans les rizières en terrasses, assiste à des cérémonies religieuses ou à des combats de coqs mortels. Les virées à vélo sans les bagages sont un régal. Un soir, dans une gardotte, au bout d'une table une tête connue croise mon regard. Après quelques secondes d'analyse cérébrale je replace ce cyclo espagnol que j'avais rencontré au nord du Laos. Il a troqué sa bicyclette contre une charmante Japonnaise. Génial et incroyable de se revoir ici, et on en a des choses à se raconter ! C'est déjà l'heure de retourner au bureau d'immigration. Arrivé sur place, j'apprends que le traitement de mon dossier est toujours en cours, il faut revenir demain. Un jour plus tard le passport et le visa sont arrivés, après avoir payé les frais relatifs à la procédure, on me donne un billet pour que je revienne chercher le passeport demain. Pourquoi? Je cherche toujours mais ne suis plus à un jour près de toute façon. Petites îles de la Sonde, Lombok me voilà! Le port d'où part le ferry qui m'emmènera à la prochaine île est situé à une petite journée de vélo. Je passe ma dernière nuit balinaise dans un nouvel homestay tenu par un Lucernois. Dès demain, je pénètre dans les îles de la Sonde, exploration continue avec la terre d'aventure de Lombok.

Dili - Timor-Leste

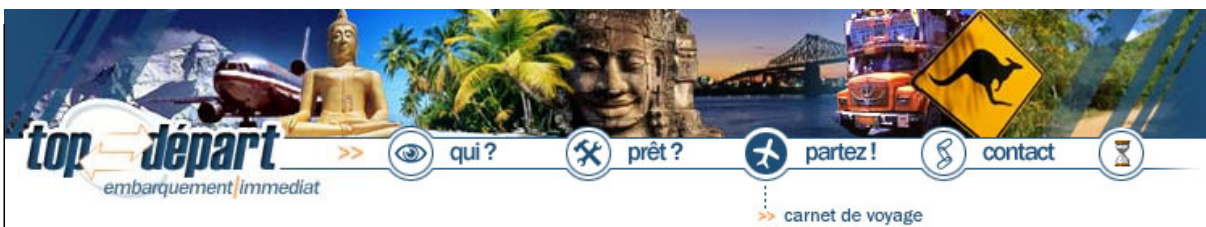
David Clément

29-08-2008

Le Détroit de Lombok qui sépare l'île du même nom avec celle de Bali est relativement étroit mais plus de cinq heures seront tout de même nécessaires pour en faire la traversée. Le ferry rongé et poussif est utilisé jusqu'au sombrage, pourvu que ça ne soit pas son jour … Nusa tenggara Lombok Légèrement plus petite que sa voisine Bali, Lombok regorge de sites d'intérêt. Le tourisme de masse est réduit à certaines zones situées dans le Lonely planet (Bible du globe-trotter moyen. L'authenticité on en trouve encore, merci à mon mode de transport ! La végétation est toujours abondante, mais plus sèche. Ile volcanique, un haut volcan domine toutes les terres. Les musulmans sont la majorité, mais l'indouisme n'est pas mort non plus. Beaucoup de villages traditionnels encore, les anciens ont gardé leur croyance animiste, les jeunes sont devenus musulmans. Après avoir traversé la capitale de l'île Mataram où j'assiste, en passant, à une cérémonie hindoue, j'atteins le village de vacances de Senggigi. C'est le plus ancien de l'île, j'en profite pour me renseigner auprès d'agences de voyage pour organiser la suite de mon avancée vers l'archipel. J'y fais aussi quelques réserves de nourriture et autres achats car j'ai décidé de faire l'ascension du Mont Rinjani. Village Sasak La route le long de la côte est belle, l'atmosphère agréable, de plus la santé va bien. Cette région n'est que peu développée, beaucoup de petits villages, marchés pittoresques et un accueil très chaleureux. Je repère sur ma carte bien détaillée, un village traditionnel que je me propose de visiter. Très vite, ses habitants comprennent que j'aimerais bien y passer la nuit et naturellement ils me le proposent. Les maisons ou plutôt huttes sont construites essentiellement en bambou tressé et toits de chaume. Le sol est en terre battue et quotidiennement balayé, le village m'étonne de par sa propreté. Quelle aubaine, dans un village voisin à quelques minutes de marche d'ici, un mariage a lieu. Je y rends avec une petite délégation du village pas peu fiers eux, tout comme moi d'ailleurs. Arrivé à la cérémonie, bien malgré moi je vole la vedette aux deux mariés ; tous les villageois encerclent et scrutent cet homme anormalement grand, tout blanc et avec un long nez. Pour l'occasion ils ont tué trois vaches, je me joins au banquet et comme un peu partout dans le monde, en signe de bienvenue, on me fait boire “cul sec” moult verres d'arak, l'alcool local. Dans la soirée, une autre fête regroupant toute la région prend place au niveau de la route principale où l'électricité arrive encore. On y joue de la musique traditionnelle, proche de celle de Bali mais en beaucoup plus modeste, en beaucoup plus authentique aussi, tout comme la danse barong, magnifique danse théâtrale de la culture hindoue. Mais le spectacle se fait retarder, surtout avec les multiples coupures d'électricité et une organisation inexistante. J'accuse un coup de fatigue qui ne passe pas, probablement l'excès d'arak. De retour au village, on dort tous ensemble à un mètre du sol sur un grand lit de bambou couvert d'un toit de paille. Mont Rinjani Difficile de passer à côté de ce beau cône volcanique sans succomber à la force invisible qui m'incite à le gravir. Dans un premier temps, je veux faire la randonnée qui mène à son sommet en solitaire. Mais nous sommes dans une réserve et l'accès n'y est autorisé qu'en compagnie d'un guide. Ma version serait plutôt que les villageois se sont regroupés en cartel pour y faire un business fructueux, chose que je peux comprendre ! J'arrive tout de même à trouver une option qui convient très bien à mon budget. Je loue les services d'un porteur, avec à la clé le feu vert pour entrer dans le parc. Il nous faut trois jours pour arriver à



son sommet. Cette randonnée est d’une beauté remarquable. Nous arrivons sur une arête du cratère, à l’intérieur de ce dernier un autre plus petit est formé, il a refait éruption il y a quelques années seulement. Nous descendons dormir en son sein pour la première nuit. Des sources d’eau chaude archaïques sont à quelques pas de là pour se relaxer, en fait elles sont déjà squattées par les autochtones. Nous sommes en haute saison, propice à l’ascension de cette montagne, plusieurs groupes de randonneurs étrangers sont présents. J’y fais de belles rencontres, une ambiance positive nous uni dans cette excursion. Arrivé au sommet à trois mil sept cents mètres d’altitude, la vue est splendide, offrant un panorama de l’île à trois cent soixante degrés. De retour au village ou Bouquette attend, je me prends un jour de pause et fais le décompte des jours qu’ils me restent sur sol indonésien. J’espère quitter le pays vers le Timor Oriental et bon nombre d’options pour s’y rendre s’offrent à moi. Mais, pour l’instant, il faut foncer et je ne me sens pas vraiment d’attaque, j’aimerais plutôt prendre mon temps. Comme souvent, dans une situation qui semble sans issue, une alternative sympa fait apparition. Un petit bateau à voiles et moteur fait pour les touristes relie Labuhan Lombok tout à l’est de l’île jusqu’à Labuhan Bajo sur l’île de Flores. Je réserve une place sur le bateau et poursuis la découverte de l’île. Sur cette route comme toutes les autres d’Indonésie, on me sourit beaucoup et je m’arrête fréquemment pour papoter un peu. Par contre, lorsque que je croise une femme en tchador, voilée de noir des pieds à la tête, j’ai envie de pleurer. Cet islam dicté par des centres d’enseignement islamiques à la mode saoudite-arabique ne leur convient pas du tout. Il faudrait peut être leur rappeler que le plus grand pays musulman ne se situe pas au Moyen-Orient mais bien ici en Indonésie, qui a su développer sa religion en harmonie avec sa culture. Arrivé à la petite ville de Labuhan Lombok, un peu perdu à chercher un petit hôtel dans cette bourgade, une fois de plus l’habitante m’invite pour une pension complète. Je découvre le quotidien de ces gens aux moyens simples, accompagnant la maman au marché local par exemple, j’en apprend un peu plus sur leur quotidien. Balade en mer et mal de mer C’est parti pour quatre jours et quatre nuits de bateau. A bord, trois hommes d’équipage, une dizaine de touristes, Canadiens, Belges, Hollandais et, à mon grand plaisir, 3 filles de Suisse romande. Bouquette ne passe pas dans la cale, elle reste sur le pont. C’est un bateau en bois d’une douzaine de mètres de long. Une petite voile aide de temps à autre le moteur poussif. Quelle sensation agréable de se retrouver tranquille en pleine mer, mais c’était conclure un peu trop vite… Dans cette région du globe aux multiples mers intérieures et détroits, de forts courants marins se créent. Ils donnent naissance à une mer houleuse que David, en bon Suisse ne supporte pas bien. Je passe la première nuit sur le pont, la tête hors du bateau à admirer le plancton luisant au contact de la coque du bateau, mais surtout à leur vomir dessus jusqu’à la bile. Moi qui pensais me reposer sur ce bateau, quelle erreur! Je lutte comme un beau diable contre ce mal qui me transforme en mollusque. Malgré ça, j’arrive à apprécier cette belle croisière d’île en île et les séances de snorkeling dont les sites sont réputés parmi les plus beaux du monde. Le trio suisse avec qui le courant passe à merveille me donne le jus qui fait défaut dans mon organisme. Pour ma deuxième nuit, quelques comprimés de Primperan® apaisent les douleurs au niveau de l’estomac, par contre la douleur s’est déplacée plus bas, se transformant en coliques insupportables pour finir en crise de diarrhée. Les dragons de Komodo Nous arrivons à proximité des îles de Komodo et Rinca, deux îles de taille moyenne coincées entre deux détroits. Au premier abord, ces îles ressemblent toutes à leurs voisines, nettement plus arides que les îles de la Sonde d’ouest. Mais elles recèlent un unique trésor: les dragons de Komodo. Il s’agit de varans, énormes reptiles carnivores mesurant deux à trois mètres de long. L’île de Rinca offre les meilleures chances d’admirer ces animaux préhistoriques. Pas manqué, nous en verrons une dizaine. Ils ne craignent pas l’homme mais une distance de trois mètres minimum doit être respectée. Impossible d’anticiper les intentions de ces monstres et une morsure est fatale si pas soignée. Pour se nourrir, ils mordent un buffle, le suivent pendant quelques jours avant que la bête s’effondre en succombant à un empoisonnement du sang. Un vieux rêve que de côtoyer ces animaux, un moment fort pour moi, j’ai toujours une pensée pour mon papa lorsque je découvre la faune de notre planète. Flores Sauve qui peut! Nous accostons à Labuhan Bajo, grand village de l’île de Flores. L’Indonésie avec ses milliers d’îles est un pays atypique. Tant de cultures et de paysages différents, renforcés encore par la difficulté de communication entre elles. Plus on avance vers l’est, plus on se sent perdu et isolé. Mon visa est valide pour dix jours encore, longue période apparemment, mais pourtant les choses vont se corser. Je me mets à étudier les possibilités qui s’offrent à moi pour quitter l’archipel en bonne et due forme. Les quelques agences de Labuhan Bajo aident à leur façon, mais je comprends vite qu’ici ça fonctionne différemment. La mentalité est toute autre, impossible d’obtenir des informations précises, j’entends tout et n’importe quoi. Horaires de bus ou ferry sont plus qu’aléatoires et incertains. Trouver une connexion Internet qui fonctionne plus de dix minutes consécutives relève de l’utopie. L’option que je retiens est la suivante : aller voir par moi-même dans un petit village où part habituellement le ferry pour l’île du Timor. Depuis là, par la route je quitterai l’Indonésie. Il y a des vols qui relient l’Australie au Timor Oriental, de petits avions dans lesquels je ne suis pas sûr que Bouquette sera la bienvenue, au pire, il me reste l’option bateau-cargo pour elle et vol pour moi. Le côté positif de ce genre de pays ou région, c’est que tout est possible mais rien n’est certain. J’arrive à attraper un bus qui me conduira jusqu’au débarcadère du ferry qui devrait m’emmener vers le Timor. La route qui traverse l’île est très belle et pittoresque certes, incroyablement vallonnée, sinueuse aussi. Si je y étais aventuré à bicyclette il m’aurait fallu une semaine pour faire cents kilomètres. Dans le bus bondé - les Floressiens supportent le bus aussi bien que moi le bateau - ça vomit de partout. Arrivé à bon port, on m’informe que le bateau hebdomadaire



part le samedi. Zut ! On est dimanche et il est juste passé sous le nez. En fait, pas vraiment car le dernier a été annulé pour cause de mer trop agitée. Il me reste une semaine à tuer dans la région. Je prends mon mal en patience et vais faire une visite jusqu'au site remarquable de Kelimutu, trois volcans juxtaposés, dont les cratères contiennent chacun un lac d'une couleur différente. Sur le chemin du retour, se trouvent des villages aux traditions séculaires, très typiques voire folkloriques. Je tue le temps en entretenant avec ces autochtones qui appréhendent le monde très différemment, tout particulièrement en ce qui concerne la notion de temps. Le gène du stress ne doit pas intégrer leur ADN. Flores – Timor : La longue traversée Ca y est, l'heure approximative du ferry pour le Timor de l'ouest approche. Il n'est pas annulé c'est déjà ça. On y charge sans compter, un vrai zoo. Au niveau zéro, les gens s'entassent sur les montagnes de sacs de riz qui ont pris forme entre les quelques voitures et camions. Je ne trouve pas d'endroit pour Bouquette qui reste coincée juste derrière le pont-levis avec les poulets et les porcs. Les hautes vagues viennent éclabousser l'avant du pont, l'eau s'infiltre, les fientes des animaux se repartissent sur le pont. Bouquette se fait asperger d'eau salée, pire supplice pour elle. Au premier étage, plus un centimètre carré de surface disponible. Tout le monde est vautré par terre, les uns sur les autres. On me fait une place dans les deuxièmes classes, je m'étale de tout mon long comme tout le monde. La traversée dure vingt huit heures, au port de Kupang à l'arrivée, les gens du niveau zéro ont des têtes de zombie. On compte des morts parmi les poulets. Dix kilomètres me séparent de la ville de Kupang juste de quoi me dérouiller les jambes, Bouquette est bien rouillée aussi. Nous sommes le dix-sept août, jour de la fête de l'indépendance, après-demain mon visa sera échu. J'aurais bien flâné un peu plus longtemps ici mais je dois déguerpir au plus vite. Un bus m'emmène jusqu'à l'est peu avant la frontière. J'y passe ma dernière nuit indonésienne et rêve de tous ces extraordinaires moments passés sur ces terres. Du vert et tropical Sumatra à l'aride Timor en longeant les îles de la Sonde, je n'oublierai pas ces Indonésien-niennes qui m'ont admirablement accueilli, toutes ces sincères amitiés créées avec eux ou avec les voyageurs. Le Timor Oriental Heureux de « repédaler » un peu, j'entre dans ce nouveau petit pays qui a obtenu son indépendance en 2002. Pays en tête de liste des pays les plus pauvres au monde, le développement industriel y est inexistant. Le long de la route pour Dili, la capitale, très peu de maisons en dur, que des huttes en bois et bambou. Dans les villages qui possédaient quelques édifices et monuments, ces derniers ont été détruits en 1999 lors des affrontements pour l'indépendance. Il me faut batailler dur pour trouver de quoi me restaurer à midi, par contre pour l'hergement c'est facile. C'est bien connu, plus pauvre est la population, plus grande est l'hospitalité. Ils m'hébergent et m'offrent un copieux repas en refusant tout dédommagement. Quelle douceur se dégage de cette grande famille, pourtant les atrocités de la guerre ne sont pas bien loin. Le climat change totalement lors de l'entrée dans Dili, la capitale. La présence étrangère, spécialement celle de l'ONU y est grande dans ce pays encore très instable. La police onusienne patrouille en voiture, les militaires patrouillent dans les rues. On aperçoit encore quelques camps de réfugiés sous tente. Mais l'atmosphère y est tout de même très agréable, je y sens bien, rencontre évidemment beaucoup d'occidentaux, faisant du commerce ici ou travaillant pour des ONG. L'effet pervers de tout ce monde occidental créé deux mondes parallèles dans la ville. Les produits entièrement importés et les services sont insolemment chers. Je me dégote un lit en dortoir dans l'unique hôtel abordable de la ville. A mon grand plaisir, je rencontre Olivier, un Suisse romand établi à Bangkok avec sa famille mais étant en mission au Timor oriental. L'entente est parfaite, il s'occupe de moi comme un chef. Photographes en herbe, nous nous faisons quelques excursions sympas sur les terres timoraises faisant la chasse aux clichés à la National Geographic. Nous nous égarons dans les montagnes, découvrant des bourgades d'une pauvreté crasse, un monde rural où les marchés me rappellent ceux des Andes de l'Amérique du sud. La grande influence portugaise a laissé beaucoup de sang latin au sein de la population, d'ailleurs la langue portugaise est encore très répandue, mais la langue officielle est le tetum. Ma prochaine destination est l'Australie. Je m'appête à changer de monde et de continent. Pour ça il me faut tout d'abord goûter à nouveau à la joie des longues et onéreuses procédures de visa. A l'ambassade, je fais la demande pour un séjour de six mois. Je jongle pour trouver les documents requis, lettres d'invitations, radiographie des poumons, etc. Le montant s'élève déjà à cent cinquante dollars, mais ça fait aussi partie du budget du voyageur. Australie, on change de continent Le visa australien en poche, le vol pour Darwin réservé, le pays des kangourous n'est plus qu'à deux pas, ou plutôt deux heures de vols. Pourvu qu'ils n'enquiquinent pas trop Bouquette à l'aéroport.

Melbourne - Australie

David Clément

24-12-2008

Asie bouillonnante je vous salue l'aéroport de Dili ressemble plus à celui d'Ecuvillens qu'à un aéroport international, mais cela a du bon, je peux, depuis le tarmac, regarder la bonne mise en route de ma petite Bouquette: Attention les gars, n'appuyez pas sur le dérailleur! Quel soulagement d'avoir trouvé un moyen pour quitter l'Asie du Sud-Est ! C'est que j'étais loin d'être rassuré il y a encore quelques jours, les informations sont tellement incertaines ici et le doute plane sur tout. Un souci de moins à présent, j'ai fait mes adieux au continent asiatique qui m'a accueilli durant deux longues années mémorables. Le temps est venu de changer de monde, l'Australie est en ligne de mire. Géographiquement, Dili est à moins de deux heures d'avion de Darwin, la ville capitale des Territoires du Nord. Etonnement, les douaniers décontractés n'ont pas



trop pinaillé avec la propreté de Bouquette, car ici on ne badine pas avec les règles de quarantaine. Dès le débarquement, inutile de vous parler du choc culturel que je me ramasse à la figure. Tout est super propre, les routes en bon état, des panneaux d'indication routière partout, je n'étais vraiment plus habitué. Arrivé à Darwin, je prends un peu la température des lieux, me balade dans le centre, rencontre mes premiers aborigènes faisant des peintures à même le sol, beaucoup de jeunes qui font la fête déambulant à pieds nus, vêtus que d'un seul short, dans les rues aseptisées du centre. Je songe gentiment à chercher un endroit pour dormir. Mais voilà, comme je viens de le dire nous avons changé de continent et, pour l'hébergement, c'est une autre paire de manches. Je m'imaginais planter ma tente dans un parc, je rêve ! De beaux panneaux d'interdiction m'avisent du montant à payer en cas d'infraction. Pour ma première nuit, je me rabat sur un dortoir d'un backpacker hostel minable, il m'en coûtera quand même vingt six dollars, ça fait aussi parti du choc "culturel". Mais peu importe, j'ai la pêche et suis heureux de plonger dans un nouveau monde. Sur la route des explorateurs Si l'Australie est le plus petit continent, elle est aussi la plus grande île. Nous sommes début septembre et la température commence déjà à grimper dans cette zone tropicale. Sans plus tarder il faut mettre les voiles car la traversée du désert sera longue. Je fais quelques réserves de nourriture et passe chercher ma carte bancaire au consulat de Suisse. L'ancienne carte je l'avais perdue sur l'île de Java et ma famille a soigneusement fait parvenir une nouvelle. Le secrétaire du consulat m'a très bien accueilli et je repars avec ma carte, plus des casquettes, stylos et calepins à croix blanche! Voilà, c'est parti sur la Stuart highway, route qui guidera mon chemin pour plus de trois mil kilomètres. C'est John McDouall Stuart, qui en 1862 fut la première personne à traverser le continent du sud au nord. Aujourd'hui, nous allons la faire du nord au sud, mais sur une belle route goudronnée ! Le top end comme il est communément appelé représente les quatre premiers cents kilomètres de route depuis Darwin. C'est une zone tropicale, bien que relativement sèche à cette saison. Il y a de magnifiques parcs nationaux infestés de crocodiles tout autour. Je vois mes premiers kangourous. Il fait chaud et je suis un peu préoccupé pour la suite des événements. Mais, sur ce premier tronçon encore relativement fréquenté, je rencontre quelques « cyclos », un peu allumés, comme moi, qui viennent du sud. Ils me rassurent en me garantissant un peu plus de fraîcheur. Le trois septembre, j'atteins un hameau d'une poignée d'habitants. Ca fait exactement deux ans que je suis en selle et j'ai 32 ans aujourd'hui. L'endroit est assez spécial voire glauque, isolé, jadis ville de chercheurs d'or, il reste encore quelques vestiges de l'époque. Malgré tout je suis content d'être là et vais me payer une bonne bouffe au pub local avec les cow-boys de l'outback (nom utilisé par les Australiens pour parler des zones retirées loin de la civilisation). Une chose étrange est produite aujourd'hui. La montre que je porte au poignet depuis le début est arrêtée. Lorsque que je la remarque, je la retire et le bracelet tombe en morceaux. Je prends ça comme un signe, il faut laisser tomber l'horloge, poursuivre par le rythme dicté par la nature. D'ailleurs ici, dans l'outback, la montre a surtout un rôle décoratif ! Comme dit précédemment, la saison chaude approche et m'égarer quelques semaines de la route principale pour aller découvrir des parcs naturels pourrait me coûter cher en gouttes de sueur. Ceci me rappelle que lorsqu'on voyage à vélo on jouit d'une grande liberté certes, mais celle-ci a ses limites physiques ou climatiques, on ne peut pas faire n'importe quoi, en tout cas en ce qui me concerne. Par chance, une magnifique zone protégée est située à quelques bornes de là. C'est un endroit magnifique où coule une rivière à travers des gorges accidentées donnant naissance à des chutes d'eau et piscines naturelles. Quel bonheur de se rafraîchir (et se laver) dans cette eau limpide. J'observe, depuis les hauteurs, le coucher de soleil avec les lézards non peureux qui font de même à côté de moi. Rencontre avec les Aussie Les nuits je les passe exclusivement sous tente, le moyen le plus abordable et facile. Mais, dans cette partie de l'Australie, territoires des crocodiles, je ne prends pas le risque de camper n'importe où, spécialement à proximité des cours d'eau. La probabilité de se faire croquer par un croco est bien mince, mais m'empêcherait de dormir sur mes deux oreilles et puis je ne connais pas assez bien le comportement de ces animaux pour jouer à crocodile hunter. Je joue donc la carte sécurité en me rabattant sur une aire de repos ou un camping bon marché. Et cela a du bon car dans ces endroits je rencontre plein d'Aussie (c'est comme les Australiens-nes se dénomment eux-mêmes). J'aime rencontrer les gens et après une longue journée en solitaire croiser du monde fait toujours plaisir. Ils sont généralement en vacances, souvent une caravane avec tous les gadgets qui vont avec. Dans le lot, je rencontre beaucoup de retraités, les grey normad comme on les appelle ici, faisant référence à leurs cheveux gris. Ils se déplacent sur le territoire en fonction des saisons. Très ouverts et aimables, c'est rare qu'on me laisse tranquille dans mon coin sans venir m'offrir une bière glacée ou me demander si j'ai besoin d'eau. Le fait que je sois à vélo les interpelle et facilite le contact. Ici on ne me demande plus si je suis marié, ou combien d'enfants j'ai, comme en Asie, non ici la préoccupation des gens est de savoir combien de litres d'eau je prends sur mon push-bike (vélo) et combien de kilomètres je parcours par jour. Le top end touche bientôt à sa fin avec la ville de Katherine. J'y refais quelques réserves de nourriture car depuis ce point ce qui m'attend c'est le désert, que ce soit au niveau végétation ou population. Les crocodiles Je m'enfoncerai toujours un peu plus dans l'Outback en roulant vers le sud, la végétation devient plus éparse, la température reste élevée. La carte géographique m'indique une source d'eau thermale et quelques infrastructures, probablement une Roadhouse (restoroute). Déjà cent vingt kilomètres aujourd'hui, malgré la sieste de mi-journée, j'accuse une fatigue supplémentaire due au vent et à la chaleur. Mais la curiosité m'attire jusqu'aux sources. Seulement voilà, pour poser ma tente au camping juxtaposé, on me demande vingt dollars, ce que je refuse et repars un peu déçu. Sur le



chemin qui mène ici j’avais repéré un panneau un peu vieillot qui indiquait un autre site de camping dans une réserve, je décide d’y aller. C’est une route très peu fréquentée et les kangourous semblent tout surpris de me voir passer. J’arrive dans un charmant endroit, au bord d’une grande rivière, étonnamment pas asséchée. Je monte ma tente en vitesse et vais faire trempette dans ces eaux calmes, après cette longue journée brûlante, quel bonheur ! La soirée je la passe avec des Australiens de la région, très sociaux et aimables comme souvent. Ils me font goûter le barramundi qu’ils viennent juste de pêcher, un vrai régal. C’est que les Australiens sont experts en barbecue, ils viennent de me le prouver. Au petit matin, j’ai rendez-vous avec le pêcheur du barramundi, il voulait me montrer le poisson scie qu&rsquo'il avait repéré la veille. Dans une petite barque en métal, nous fendons le miroir crée par l’eau immobile. Nous ne trouvons pas le poisson scie, par contre nous allons libérer un crocodile d’eau douce attrapé dans un piège. Car nous sommes à l’endroit le plus proche du Golf de Carpentarie sur ma route. Il se peut quelques fois que des crocodiles d’eau de mer remontent la rivière jusqu’ici, d’où la mise en place de pièges par les rangers afin de ramener les gros méchants reptiles à la mer. Et dire qu’il y a quelques heures de cela, je me rafraîchissais dans ces eaux dormantes ! Pédaler dans l’immensité Toujours plus vers le sud, les noms indiqués sur ma carte que je prenais au début pour des villages sont généralement qu’une seule maison, ou pire une station abandonnée. Mais sur cet axe nord-sud, il y a suffisamment de points de ravitaillement pour ne pas tomber en panne sèche. Les Australiens prennent soin de leur tourisme, juteux commerce oblige. Environ toutes les centaines de kilomètres une aire de repos équipée d’un réservoir d’eau est à disposition. Chose que j’apprécie beaucoup car ainsi je n’ai pas besoin de charger Bouquette en litres d’eau comme une mule. Déjà plus de mil kilomètres parcourus depuis Darwin. J’ai réussi à trouver mon rythme et mes repères, appris aussi à connaître la météo qui règne ici. La traversée s’annonce plus facile que prévue et j’apprécie chaque coup de pédales donné dans cette immensité, les distances ne m’affectent pas, au contraire. Je croise la ville de Tennant Creek, j’y fais le ravitaillement de vivres nécessaires et sans m’arrêter je continue ma route, le vent a tourné en ma faveur, aubaine que je ne vais pas laisser passer et je vole littéralement au milieu de ce sable rouge en me méfiant de la venue d’un éventuel Road train, camion pouvant avoir jusqu'à trois remorques et mesurant plus de cinquante mètres de long! J’arrive au site des billes du diable, une curiosité naturelle où la nature a laissé en équilibre de grosses pierres rondes, mais surtout j’ai soif. J’imaginais déjà être récompensé par une boisson fraîche à mon arrivée sur ce site remarquable, mais il n’y a rien. Je me cuis un thé à la menthe espérant faire passer cette gorge sèche tenace, mais rien à faire, en plus quelques campeurs me narguent en savourant leur bière fraîche. C’en est trop, je tiens un moment avant d’aller en chiner une à l’un d’entre eux. Sur le chemin avant Alice Springs, il y a encore cette fameuse Roadhouse, fief des amateurs d’extra-terrestres en Australie. Tous les articles de journaux à ce sujet, les photos de soi-disant clichés d’OVNI tapissent les murs. Dans les régions retirées comme ici les gens raffolent des histoires saugrenues, on me raconte tout et n’importe quoi ! Alice Springs chez Sue à la hauteur du tropique du Capricorne, un monument marque la ligne imaginaire, de là encore quelques coups de pédales et c’est Alice Springs, ville en plein centre de l’Australie où je suis attendu. Dix sept jours se sont écoulés depuis Darwin. A nonante six kilomètres de moyenne je n’ai pas traîné. Cette première partie s’est très bien passée avec des rencontres sympas et juste une petite crevaisson. A Alice Springs, je vais chez Sue. C’est une Australienne que j’ai rencontrée lors de mon séjour à Dili au Timor Oriental. Elle m’accueille adorablement, me cuisine de petits plats exquis et moi je mange pour quatre. Avant, elle était guide touristique dans la région, elle me refille bon nombre de tuyaux pour la suite du parcours. Je ne reste malheureusement que peu de temps ici car la température monte toujours et je m’apprête à traverser une partie un peu moins banale. Les pistes sauvages Je quitte la Stuart Hwy pour l’ouest, longeant la chaîne de « montagnes » des MacDonnells. C’est un endroit intéressant avec des gorges et des trous d’eau où il est encore possible de trouver ce précieux liquide. Mais le temps se gâte, l’air lourd est devenu insoutenable, de plus un vent tempétueux s’est levé. Je passe une nuit terrible. J’apprendrai plus tard que la tempête a fait passablement de dégât du côté d’Alice Springs. Il fait toujours très lourd mais je continue, je n’ai pas trop le choix non plus. Il y a encore une station où je peux remplir mon sac à eau, ensuite c’est deux cents kilomètres de pistes sablonneuses qui m’attendent sans rien autour. Un peu inquiet de ne pas arriver à fermer la boucle avec les réserves d’eau emmenées, je m’élance. La seule eau que je trouve pour remplir mes gourdes c’est de la bore water, trop chargée en minéraux et salée, elle permet de survivre mais donne plus soif après qu’avant. Comme par enchantement, dès la mi-journée la température baisse brusquement, le ciel se dégage et surtout le vent tourne. Pour planter la tente je trouve un endroit d’une tranquillité absolue dans un lit de rivière asséchée. J’ai l’impression d’être seul au monde, le vent s’est tu comme souvent en fin de journée. Le coucher de soleil dans le bush laisse rêveur, je n’entends que le bruit de mon c’ur qui bat. Le lendemain, le jour s’annonce merveilleusement bien. La piste est bonne, aucune voiture n’y passe. Grâce à la paisibilité des lieux, la faune n’est pas effrayée, chameaux et chevaux sauvages se laissent approcher à une distance raisonnable. Les voir gambader en toute liberté dans ces grands espaces est pur bonheur. La partie non goudronnée touche à sa fin, plus que quelques kilomètres avant le site de Kings Canyon. Je retrouve là les facilités d’un camping bien aménagé mais pas donné non plus. A quelques minutes de là, un des plus beaux site d’Australie. Une profonde entaille dans ces montagnes plates a donné naissance à des formations géologiques surprenantes où règne un micro climat humide au milieu du désert. En route vers Uluru! La route est belle, le bush relativement dense et le sable d’un rouge ocre. Le rêve de se rendre au monolithe d’Uluru à



vélo se concrétise. Je m'approche du site en scrutant l'horizon et à une quarantaine de kilomètres du gros rocher sa silhouette se révèle. C'est un moment magique, j'oublie que mes muscles me brûlent et réclament une vraie pause. Il y a encore une vingtaine d'années, une expédition à Uluru était une aventure, aujourd'hui, victime de sa popularité internationale, un complexe avec supermarchés, hôtels et restaurants a pris place. Il faut dire que je profite bien de ces facilités, mais tout ça me paraît un peu surréaliste au milieu de ces terres sacrées des aborigènes. Le coucher de soleil à Uluru est à ne pas manquer et puis je veux immortaliser ce moment avec Bouquette devant le rocher mythique. Là-bas, je rencontre Nina et Ingo, elle Allemande, lui Suisse. On sympathise et ils proposent de m'emmener en voiture dans la réserve voir d'autres formations géologiques exceptionnelles, nous passons de très bons moments ensemble et découvrons à pied la beauté de cette nature. Le monolithe de près est encore plus beau, ses parois rocheuses polies par les années ont un aspect quasi charnel, nous en faisons le tour à pied comme pour un pèlerinage. Les Aborigènes Les Aborigènes qui vivent là depuis des milliers d'années ont développé une harmonie avec cet environnement hostile. Leur culture n'est pas évidente à comprendre pour nous autres occidentaux. Il y a le monde des femmes, le monde des hommes et tout est secret. Les personnes de peau blanche que j'ai rencontrées qui ont eu des contacts plus ou moins privilégiés avec les Aborigènes ne me dévoilent que très peu de choses à ce sujet, même si curieux d'en savoir plus je leur tire les vers du nez. Ils gardent un respect et une pudeur étonnants. Je soupçonne qu'ils aient fait des expériences avec la nature au delà de la connaissance de notre monde « moderne », et seraient jugés incroyables. J'espère avoir plus de contacts avec les Aborigènes, mais pour qu'on vous révèle quelques secrets, il ne suffit pas de passer à vélo en coup de vent. J'ai bien fait une halte un jour dans une communauté, essayant de comprendre un tant soit peu le comportement de ces gens d'une autre époque. Mais sans aucun succès. Ils sont certes sans agressivité à mon égard, mais restent indifférents. Le fait de les parquer dans des communautés ne leur convient pas très bien non plus, ils n'ont aucune idée de comment gérer les choses matérielles. Dans ce camp règne le chaos, tout est cassé, pas entretenu, les déchets traînent partout et les chiens ressemblent à ceux de l'Inde, plus de poils et maigres comme des clous. On m'avait prévenu du danger que pouvaient présenter les Aborigènes. N'importe quoi ! Ces gens sont non violents. Quand ils s'expriment ils ont tendance à parler fort voire crier et ils ne communiquent pas de la même manière non plus, à plusieurs en même temps en principe ce qui leur donne un air sauvage et qui probablement peut faire peur à certains. Ils ont des têtes assez incroyables aussi, loin de nos critères de beauté occidentaux. Le problème c'est que lorsqu'on les rencontre dans la rue ils sont rarement sobres ce qui fait d'eux des épaves sans intérêt. Toutefois, je garde un immense respect pour ces gens, ils avaient sans aucun doute une harmonie parfaite avec leur environnement, leur style de vie n'est malheureusement pas compatible avec celui dicté par le monde globalisé d'aujourd'hui et laisse cet extraordinaire peuple sans repères. L'Australie du Sud avec Annemarie De retour sur la Stuart Hwy, j'ai hâte d'arriver dans cette Roadhouse ou un paquet m'attend. Ed, qui vivait dans la même maison que Sue à Alice Springs m'a aimablement proposé de me déposer des paquets de nourritures le long de la route, évitant ainsi de traîner de monstrueuses quantités de nourriture. Je quitte les Territoires du Nord pour entrer dans un nouvel Etat, celui de l'Australie du Sud. De minies tornades traversent la route et il me faut parfois freiner pour ne pas foncer dedans. Je suis très content de mon avancée et peux lever le pied à présent, au fur et à mesure de ma progression vers le sud l'air devrait se rafraîchir. Lors d'un arrêt dans une roadhouse je rencontre Annemarie. Elle est Allemande, la quarantaine, elle a quitté l'Allemagne à vélo il y a six ans. Nous allons dans la même direction et roulons ensemble. Je ralentis un peu mon rythme, ce qui me fait le plus grand bien et elle accélère un peu. La cuisine n'est pas son truc, par contre moi j'adore ça et je m'y donne à cœur joie, pouvoir cuisiner pour quelqu'un d'autre me ravi, en plus elle n'est pas difficile! Il n'y pas un jour sans au moins un repas cuisiné au feu de bois, le bush camping dans l'outback est tout simplement magique. En chercheur d'Opale Nous arrivons à la ville minière de Coober Pedy. Ville totalement atypique, elle est la capitale mondiale de l'Opale, pierre semi-précieuse, abondante dans cette région. La petite ville qui abrite une quarantaine de nationalités venues chercher fortune, au premier coup d'oeil il ne paie pas de « mine ». C'est parce qu'une grande partie de la ville est souterraine pour éviter les chaleurs étouffantes de l'été. Même les églises sont sous terre ! La région est désolante, c'est là qu'on a tourné des films à la Mad Max. Nous avons la chance incroyable de se faire inviter par un Australien ayant plus ou moins fait fortune ici. Il nous met à disposition un petit studio que nous squatterons dix jours. Ça n'a l'air de rien, mais quand depuis deux mois l'unique chambre à coucher que l'on connait est celle de la tente, un peu de changement fait toujours plaisir. Et puis Bob Watson, c'est comme ça qu'il s'appelle, est vraiment sympa. Il nous emmène dans ses mines, c'est un privilège, nous cherchons l'opale avec lui, son ex-femme et son associé. Il a construit sa machine lui-même, nous sommes dans une petite chambre obscure éclairée à la lumière ultraviolette cherchant le précieux minerai qui devient verdâtre au contact de l'UV. Sur un tapis roulant, les pierres défilent et à nous la pêche miraculeuse! Pauvres kangourous Avec Annemarie nous nous remettons en selle après ce mémorable séjour à Coober Pedy. Nous sommes dans une zone interdite où il n'est pas autorisé de quitter la route, mais en vélo nous n'avons pas le choix de nous poser pour la nuit. Encore plus au sud nous trouvons sur notre chemin un lac asséché recouvert d'une croûte épaisse de sel. Evidemment, nous ne résistons pas à l'envie de pédaler sur cette étendue salée. Nous posons le camp au milieu du lac, la tranquillité qui règne ici est absolue, absorbés par ce calme nous y passons deux jours à écouter le bruit du silence. Certaines nuits deviennent fraîches. Nous approchons de la côte sud Australienne. La



végétation redevient plus fournie et la faune aussi. Tristement, depuis Darwin, des centaines de cadavres de kangourous jonchent les bas côtés de la route. La majorité se fait percuter la nuit, tétanisés par les phares d'un roadtrain qui les expédie comme un vulgaire jeu de quilles. Voilà comment on traite le symbole de l'Australie! Aujourd'hui, j'assiste à ce triste destin, un kangourou vient être happé par un camion, il a le bras cassé, la moitié du visage en sang. Il vit encore, gémit de douleur, je reste avec lui les longues dernières minutes de son existence, le caressant en espérant calmer son mal. La traversée achevée Port Augusta est une petite ville située au bout d'un bras de mer venant du sud. Pour moi le premier contact avec la mer depuis Darwin. La traversée nord-sud du continent s'achève, il ne reste que quelques centaines de kilomètres jusqu'à la capitale de l'Etat : Adélaïde. A Port Augusta se déroule un festival de musique et de spectacles pour soutenir la cause aborigène. Toujours avec Annemarie nous faisons la connaissance d'un couple Australien habitant dans les collines des Flinders Range à une quarantaine de kilomètres de là. Ils nous invitent chez eux spontanément. La route qui y mène est magnifique, c'est que je n'avais pas vu de reliefs depuis longtemps. Les villages que nous traversons semblent déserts, mais toujours propres et bien entretenus. Nous arrivons chez nos amis pour la nuit. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je constate qu'ils habitent dans une ancienne église. Il paraît que c'est courant ici, comme elles ne sont plus utilisées, ces chapelles sont vendues à des particuliers pour y vivre. Paul et Annette occupent trop bien de nous, une hospitalité fantastique. Le matin ils partent travailler et nous laissent leur maison. Je croyais que ce genre d'hospitalité n'existait que dans des pays plus « pauvres » et que le monde occidental avait perdu ces belles valeurs. Mais en Australie celle-ci perdurent, preuve qu'une vie bien remplie à l'occidentale n'est pas incompatible avec le fait d'être ouvert à l'étranger et à lui consacrer du temps. Qui pense à l'Australie pense aux serpents venimeux, araignées, scorpions ou autres bestioles disgracieuses. Je tiens à rassurer les septiques, en trois mois de camping sauvage j'en ai vu zéro! La visite de Gige Adélaïde est une charmante ville de taille moyenne où il fait bon séjourner pour quelques temps. Beaucoup de verdure, bien rangée, organisée, propre. J'ai un pied à terre chez Sharil, un Sri Lankais que j'avais connu à Kuala Lumpur. C'est qu'avec ce voyage je me suis fait des amis partout dans le monde, une richesse inestimable. Ces prochains temps Bouquette pourra se reposer un peu car je ne vais pas la monter pour plus d'un mois. Mon copain (ou ex-collègue de travail) Sébastien, Gige pour les intimes, a décidé de venir me trouver en Australie, rien que ça. Il était là le jour du départ, il y a deux ans et deux mois. Nous fêtons son arrivée avec une bonne fondue soigneusement apportée par lui-même depuis la Suisse. Nous avons loué une fourgonnette pour les trois prochaines semaines. A l'intérieur du bus, une « cuisine » et « chambre à coucher ». Les Australiens sont des pros du camping et ont développé toutes les astuces nécessaires en ce qui concerne cette activité. Ca y est, avec Gige nous sommes prêts pour aller faire les quatre cents coups sur les routes australiennes. Nous roulerons cinq mil kilomètres en tout. Partant vers l'est en direction de la Nouvelle Galles du Sud, jusqu'à la côte est. Nous redescendons ensuite vers Sydney où nous passons quelques jours chez un ami que j'avais rencontré au Timor Oriental. Nous poursuivons vers la capitale Canberra avant de traverser les snowy mountains qui hébergent les plus hauts sommets australiens. En hiver on peut même skier. Nous achevons notre tour à Melbourne. Là aussi j'ai un bon ami rencontré lorsque je passais en Erythrée. Déjà à cette époque j'étais allé séjourner chez lui alors qu'il travaillait comme volontaire. Nous sommes restés en contact depuis, lan nous accueille les bras ouverts dans sa maison de Melbourne. C'est l'heure des adieux, Gige doit rentrer en Suisse, pour ma part il faut que j'aille récupérer Bouquette à Adélaïde et revenir à vélo le long de la côte sud. Le hasard ayant bien fait les choses, mon ami lan doit voler à Adélaïde pour des raisons professionnelles, je réserve le même avion que lui et nous voyageons ensemble. Adélaïde Melbourne par la Great Ocean Road Sharil est toujours là pour m'accueillir à Adélaïde. Le temps de faire un petit stock de nourriture, faire un service à Bouquette et c'est reparti pour mil kilomètres d'aventure. Il me faudra déjà faire une pause au centre ville car en grand étourdi j'ai oublié les piquets de tente à Melbourne, j'en achète une au rabais en passant. Il fait frais pour la saison, je dirais même que j'ai froid, chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout, mais une bonne veste de l'Armée du Salut fera l'affaire. La dernière partie de l'Australie du Sud jouit d'un climat bien différent de ce que j'avais vécu plus au nord. Le vent est froid, il pleut par moment et la nature est beaucoup plus verte. C'est une très belle région, avec plusieurs parcs nationaux sur le littoral. J'entre dans l'Etat de Victoria accueilli par la pluie. A présent, cette belle route sinueuse longe le bord de mer, avec plusieurs sites remarquables le long d'elle dont les fameux « douze Apôtres » (qui ne sont plus douze ailleurs). J'y arrive en fin de journée après avoir lutté huit heures contre le vent. Mais le spectacle est à la hauteur ce soir, avec un coucher de soleil aux couleurs exceptionnelles. Cette Great Ocean Road est d'un grand intérêt, dommage que je sois trempé jusqu'aux os. Je m'octroie un lit sec dans une auberge de jeunesse dans la charmante petite ville d'Apollo Bay. C'est une maison super cosy, j'y prends un jour de repos car aujourd'hui il a plu sans interruption. Une petite accalmie le lendemain me permet de poursuivre et je bénéficie d'un intéressant vent dans le dos qui me pousse jusqu'aux environs de Melbourne. Puis je traverse en ferry la petite bande d'eau qui est la porte d'entrée de la baie Port Phillip. En cette ultime étape australienne, je passe le cap des trente mil kilomètres en longeant la côte jusqu'au centre ville. Il fait beau, la lumière est belle et j'immortalise par une photo ce moment de bonheur mais aussi mélancolique car une page du voyage se tourne. Je repense aux quatre mil neuf cent kilomètres de pur bonheur à travers ce continent. Mon ami lan vit à sept kilomètres du centre dans un agréable quartier de la ville. Il n'est pas là, mais m'a laissé les clés de sa maison. Décidément ces Australiens sont supers. Noël à Melbourne Nous sommes à



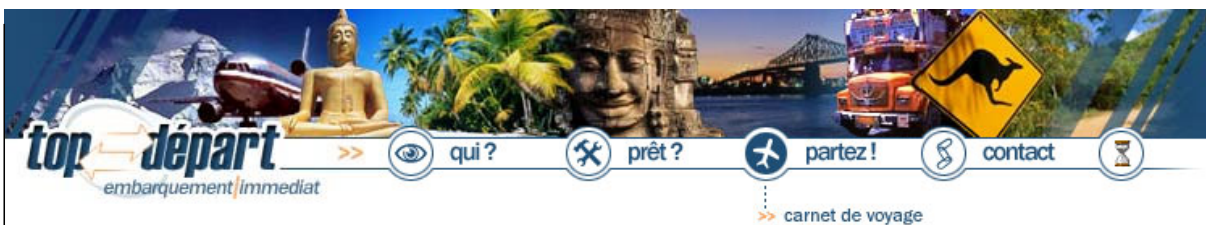
la veille de Noël, je passe des jours paisibles dans cette maison où je vais séjourner quelques semaines. Il est temps pour moi de prendre des décisions quant à la suite du voyage. Mais avant j'ai besoin de prendre un peu de recul, tout est encore trop frais dans ma tête, trop d'émotions. Une vraie pause impose et financièrement je dois gagner ma vie aussi. Trouver un travail ici serait la panacée.

Auckland - Nouvelle-Zélande

David Clément

05-05-2009

Australie, suite et FIN. Melbourne, la belle vie. Les deux mois passés à Melbourne sont un pur ressourcement. Avec Ian chez qui je loge c'est la belle vie tous les jours. Sa maison est située dans un quartier paisible et sympa non loin du centre ville. Je ne tarde pas à me sentir chez moi ici, j'ai ma chambre à disposition avec ordinateur et tout le toutim. Ca ne peut pas mieux tomber, je veux justement me mettre à chercher un moyen de rester ici et travailler. L'atmosphère de Melbourne me ravi, malgré ses trois millions et demi d'habitants, j'ai l'impression de m'y déplacer comme dans un grand village. Le réseau de pistes cyclables n'est pas à blâmer, et le celui des transports publics bien développé. Grand amateur de randonnée, Ian me fait découvrir ses excursions favorites dans son Etat du Victoria. C'est l'été ici, vive la belle saison! Cette année, je passe les fêtes de fin d'année chez des amis à Ian. Des gens intéressants et cultivés, j'en apprend tellement sur ce pays fascinant et ses habitants. Et la cuisine est excellente, ils ont leur propre culture mais avec des racines européennes. J'imaginais les "Aussie" pire en matière d'art culinaire, mais je serai souvent surpris en bien. Un jour Ian m'a dit: " A Melbourne tu peux manger chaque jour de l'année dans un restaurant de cuisine différente telle la diversité ethnique est grande". Entre Noël, Nouvel-An, et l'anniversaire de Ian (il fête ses 60 ans), les repas de roi sont de rigueur! Désillusions. Début 2009, je me plonge et me perds dans l'administration et régulation australienne pour trouver une voie qui me permettrait de rester légalement dans le pays. Mon problème c'est que je ne suis éligible pour aucun permis de travail. Il existe une centaine de sortes de visas d'immigrations et j'hésite à demander les services d'un bureau spécialisé dans le domaine. Finalement je renonce car, à mon avis, mes chances d'aboutir sont très limitées. Une des conditions sine qua non est d'avoir travaillé 12 mois les deux dernières années. C'est la règle du jeu, cette fois-ci j'ai perdu. C'est dommage car du travail dans ma branche il y en a et j'aurais trouvé quelque chose, quitte à aller travailler quelque temps perdu dans l'Outback, j'aime bien l'Outback! Méditation et feux de forêts. En ce mois de janvier, c'est aussi le temps de l'Open d'Australie, Federer, Nadal et les autres sont là. Ian qui a des amis un peu partout me dégotte plusieurs billets. Une ambiance exceptionnelle. Mon amie Melissa qui voyage depuis six mois se trouve à Melbourne et est également de la partie. Ca fait une année exactement que l'on ne s'était pas revu, lorsque j'avais passé trois semaines chez sa famille aux Philippines. Avec elle je fais mon baptême d'hélicoptère pour un vol au-dessus des fameux douze Apôtres de la côte victorienne. Il reste encore quelques jours avant l'échéance du visa. J'en profite pour aller faire un petit séminaire de méditation de dix jours dans les collines au large de Melbourne. C'est toujours la même technique de méditation, mais c'est la première fois que je la pratique hors du continent asiatique et en tant que membre du staff de service. L'expérience est excellente, malgré des jours où le mercure monte à quarante-cinq degrés et un vent brûlant. Il n'en faut pas autant pour que la végétation s'embrase. Je ne suis pas rassuré, avec l'équipe de service nous veillons toute la nuit pour suivre les instructions envoyées par radio et surveiller si les feux prennent notre direction. On observe les flammes au loin, si ce vent chaud et sec tourne en quelques minutes nous serons la proie des flammes. Nous sommes épargnés, alors que plus de deux cents personnes périssent dans ce qui est le feu de forêts le plus dévastateur que l'Etat du Victoria ait connu. Je dois partir, mon temps ici est écoulé. Quoi faire maintenant? Rentrer? Ou tenter ma chance en Nouvelle-Zélande pour travailler peut-être? Les finances me permettent encore cette fuite plus à l'est. J'ai entendu tellement de bien de ce pays que ce serait dommage de ne pas y aller donner quelques coups de pédales... Chez les Kiwis en Nouvelle-Zélande Le passage à l'aéroport de Melbourne n'est pas des plus ludiques, c'est de nouveau Bouquette qui crée des problèmes, mais en général il suffit d'aligner les dollars et ça passe. J'atterris à Christchurch dans l'île du sud. Une bande de quarante personnes en provenance d'une base d'Antarctique vient atterrir également, ils ont capharnaüm invraisemblable. Après que les autorités d'immigration néo-zélandaises aient réglé mon cas, contrôle de la propreté du matériel pour les règles de quarantaine, confiscation de mes sprays au poivre etc., je sors de l'aéroport après minuit. Quelle chance que Lynette soit là pour m'accueillir. Je ne la connais pas encore mais un copain qui avait séjourné chez elle lors de son séjour en Nouvelle-Zélande a prévenu de mon arrivée. Lynette et sa famille ont spontanément invité. Je suis très bien accueilli, très vite j'ai l'impression de faire partie de la famille. C'est qu'ils ont l'habitude d'avoir du monde de passage. Ca sent le retour. Melissa mon amie que j'ai déjà rencontrée à Melbourne me précède dans mon parcours néo-zélandais. On se retrouve à Christchurch. Nous louons une voiture, hé oui, je commence à devenir flemmard! Franchement je suis heureux d'aller explorer le sud sans effort. Même si je suis plus que reposé après plusieurs semaines sédentaires, la motivation qui - jusque-là - a toujours fait aller de l'avant - me fait défaut. C'est marrant comme on ne contrôle rien, on fait des plans, on se projette, mais au final c'est quand même la nature qui décide indépendamment de ses attentes. Je m'écoute et réalise que c'est le moment de préparer le retour. Si je veux continuer sur d'autres continents il faudrait travailler ici, et ça non plus ça ne m'enthousiasme pas plus, c'est décidé, après la Nouvelle-Zélande j'amorce le retour. Difficile d'aller plus de toute façon. Quelque part le voyage est naturellement terminé à Melbourne, une page est tournée là-bas et l'échec de ne pas pouvoir y rester pour travailler a remis pas mal de choses en question. L'île du



SudC’est parti avec Mel pour découvrir les beautés de cette belle nature néo-zélandaise. Montagnes, lacs, fjords dessinent le relief du sud de l’île, on est dans la terre du milieu de J.R.R. Tolkien, où les fameuses trilogies du Seigneur des anneaux ont été tournées. Je me suis même remis à conduire! Au terme d’une belle semaine de vacances, nous nous séparons et je retourne chez Lynette et Kevin. Petit à petit je suis absorbé dans leur monde, pour quelques jours je vais leur donner un coup de mains dans leur travail, le moins que je puisse faire. La saison de rugby n’a pas encore commencé, c’est dommage car la famille Hill est grande supportrice des Crusaders, l’équipe locale ! Pour se consoler nous allons au stade pour un match de cricket, la Nouvelle-Zélande accueille l’Inde. Ici on aime le sport, les courses de chevaux, la bière, les barbecues et le spa dans le jardin. Pourquoi faudrait-il se compliquer la vie? Peu avant de me remettre en selle je reçois un message d’Annemarie, l’Allemande à vélo, nous avons fait route commune en Australie du Sud. Elle est à Christchurch également et doit se rendre dans le nord. Ça tombe bien moi aussi. J’essaie de la motivée pour me suivre dans un itinéraire à travers les Alpes. Quelques hésitations et elle accepte, après lui promettre que non, on ne fera pas des étapes quotidiennes de cent vingt kilomètres. Je suis content de ne pas avoir à faire cavalier seul pour une fois, à deux c’est plus récréatif et avec Annemarie on se connaît. Nous avons une veine incroyable avec la météo, la pluie nous épargne dans notre traversée des Alpes. Les paysages sont à couper le souffle, le col aussi parfois. Je retrouve mes sensations. Découvrir le pays en deux roues et à la force du mollet ouvre d’autres dimensions qu’en voiture. Lorsque nous rejoignons la côte ouest, le changement climatique est très marqué. De ce côté-ci des Alpes il pleut presque tous les jours de l’année. Une dense forêt subtropicale tapisse les flancs des montagnes jusqu’à la mer. Nous longeons cette remarquable côte avant de remonter une rivière qui nous ramène au nord de l’île du sud. Cette rivière était riche en or, il y en a encore d’ailleurs. Un soir nous passons la nuit chez un chercheur d’or qui a aussi transformé sa maison en backpacker, l’endroit est si cosy que nous prolongeons l’expérience quelques jours. Picton, c’est la petite ville à l’extrême nord d’où partent les ferry pour Wellington. C’est là que je dis au revoir à Annemarie et embarque pour la capitale et l’île du Nord. L’île du Nord Wellington est une ville très agréable surtout quand on y arrive un jour de beau temps et sans vent, chose rare pour cette ville située au bord du Détroit de Cook. Maria et Sergio m’hébergent, des espagnols immigrés ici il y a quatre ans, je les avais rencontrés dans une taverne de Yogyakarta en Indonésie. La durée qui m’a été octroyée sur sol néo-zélandais est de trois mois et je compte bien les honorer. Il me reste encore la moitié du séjour. J’étudie plusieurs plans pour la suite, l’idée d’aller faire un saut sur les Iles Fidji me tente fort. Je me projette déjà de retour sous les soleils des tropiques passant quelques jours tranquilles avant de retourner en Europe. Mais au dernier moment je déchant, trop d’organisation, de va et vient et le prix non négligeable, même si très alléchant en cette saison des pluies et de tornades. Ça fait plus de deux ans et demi que je bourlingue, je n’ai pas travaillé et je peux encore envisager de me payer de pareils luxes. Je ne cache pas une certaine gêne parfois, quand je pense à tout ces gens rencontrés sur ma route qui eux travaillent pour pouvoir manger le lendemain. J’ai définitivement eu de la chance d’être né en Suisse. A la ferme Comme je ne suis plus d’humeur à forcer, je fais un bout de chemin en train jusqu’à la ville d’Hamilton. Très bel itinéraire. De là, je rejoins à vélo la ferme où vit une amie de ma tante. Je m’invite chez elle et son ami et leur propose de donner un coup de main sur le domaine. Carolien et Roger ont acheté cette ferme l’année dernière. Elle était en mauvais état et ils travaillent comme des fous pour rendre le domaine exploitable. Je passé pas mal de temps à la cuisine ce qui me ravi, sinon on refait les clôtures, on tond les moutons. Enfin… moi je balaie la laine et la mets dans les sacs car tondre un mouton ça ne s’improvise pas. Il faut voir à quelle vitesse ils exécutent les mouvements de tonte. Le troupeau compte mil têtes, même si on ne les tond pas tous en même temps il faut être expéditif. On déplace le troupeau d’un parc à l’autre, Bouquette est jalouse de me voir passer autant de temps auprès des moutons. Après deux semaines, il faut que je cède la place à d’autres visiteurs. Je pédale en direction de la presqu’île de Coromandel d’où un ferry m’emmène juste en face au coeur d’Auckland. Le centre de méditation Auckland, la ville de la voile est la plus grande du pays, construite dans une baie remarquable qui me rappelle celle de Sydney. Après deux jours de visite je me dirige plus au nord jusque dans un centre de méditation Vipassana. Je vais rester ici pour les quatre prochaines semaines. Le centre est superbe, construit au milieu d’une forêt luxuriante dans le bas d’une vallée, l’endroit est d’une sérénité absolue. Premièrement, je fais le service pour le premier cours de dix jours ensuite, le prochain cours je ne fais que méditer. Jour après jour je descends plus profond dans mon inconscient. Ça fait maintenant presque deux ans que j’ai découvert cette technique de méditation lors de mon passage en Inde. A chaque séminaire, je découvre d’autres vérités sur moi-même et la nature. J’ai de la peine à réaliser ce qui m’arrive parfois tel cet outil est puissant. Les choses deviennent si claires. Je ressors donc frais et léger de cette longue retraite et retourne dans l’agitation d’Auckland. Le retour se concrétise, je me dirige à vélo à l’aéroport la veille du départ pour envoyer Bouquette par freight, c’est le moyen le meilleur marché que j’ai trouvé pour la rapatrier. Enfin je crois car en fin de compte ça m’a coûté une fortune. J’ai été victime de l’incompétence professionnelle de certaines personnes. Malgré les multiples jours de méditation, c’est quelque chose que j’ai mil peines à encaisser. Le gars de l’agence était clair, le prix est proportionnel au poids avec une base de frais fixes. Très bien, mais il ne m’a pas parlé du volume et pour un vélo c’est beaucoup. En fin de compte Bouquette voyage aussi cher que moi pour Londres, je suis devant le fait accompli, j’essaie de digérer le sale coup tant bien que mal. Le retour se passe sans accro, Melbourne - Dubaï - Londres. Il m’a fallu grosso modo trente mois pour l’allée, il me faut trente heures pour le retour, sans commentaire. Voilà,



plus qu'un millier de kilomètres et je serai de retour dans ma Suisse natale. Difficile d'exprimer les sentiments qui m'habitent, un peu tout, mais au fond de moi je suis content.

Fribourg - Suisse

David Clément

01-06-2009

Destination Londres Pour quelqu'un qui voulait voyager écologique, je crois bien que c'est raté. Auckland & Londres en avion, on peut difficilement faire pire. Pour mon grand bonheur Melissa et sa cousine sont à l'aéroport pour m'accueillir, c'est toujours très agréable d'être attendu quand on débarque d'un avion. Plusieurs jours passent, j'attends sur Bouquette mais elle ne semble pas être arrivée. Ça c'est le comble, déjà le coût du rapatriement, si maintenant elle n'arrive pas à bon port ça va chauffer. Avec Mel nous décidons d'aller voir nous-même à l'aéroport, ce qui n'est pas gagné d'avance vu la taille de ce dernier et les informations erronées qui m'ont été transmises. Finalement, au bout de longues heures de recherche, on retrouve la trace de Bouquette, elle avait été réceptionnée sur un faux numéro et ça faisait déjà plusieurs jours qu'elle croupissait dans un hangar attendant son propriétaire. Tout en récupérant le décalage horaire, Melissa me sert de guide dans la capitale anglaise, sorties et comédie musicale au programme. Mais c'est déjà l'heure de partir, on m'attend pour le 30 mai dans mon village. Bien qu'étant encore en Angleterre, j'ai déjà l'impression d'être arrivé, même s'il me reste plus de mille kilomètres. Avant de quitter Londres, je déambule dans les rues jusqu'au quartier de la place financière londonienne pour rencontrer un ami. Le trafic est dense, je me faufile entre les colonnes de voitures. Arrêté à un feu rouge sur le London bridge, je taille un bavette avec un type en vélo, il est enthousiasmé par mon périple, il m'invite chez lui à une dizaine de miles au sud de la city. Quelle aubaine, pas besoin de dormir sous un pont ce soir. La traversée pittoresque de la province du Kent m'emmène jusqu'à la ville portuaire de Douvres. Cette dernière héberge le port le plus fréquenté d'Europe. J'ai peine à trouver mon chemin à travers la jungle des semi-remorques. La Manche est très étroite en ce point, seulement une heure et demi de navigation nous sont nécessaires pour joindre Calais et la France. Douce France L'exotisme se fait de moins en moins sentir, même la langue ne m'est plus étrangère. Le Nord c'est gris, mais je me sens tellement bien. Je retrouve des villes et des bourg dont les murs des bâtiments respirent l'Histoire, chose quasi inexistante en Asie. Je sens l'écurie proche et comme les cheveux j'accélère. A croire que je n'ai rien appris ces trente derniers mois! Je force un peu et roule de longues étapes sous la pluie battante. Je ressens une douleur dans la poitrine qui m'inquiète un peu. Heureusement, toutes mes économies n'ont pas été dilapidées et j'ai encore de la réserve pour me payer de bonnes petites chambres d'hôtel bien douillettes. Collocation à Strasbourg Lors de mon passage à Bali en Indonésie, j'avais rencontré Anne et Lucie, deux Françaises de Strasbourg. En arrivant sur les bords du Rhin dans la capitale alsacienne, je me réjouis déjà de revoir ces deux amis. Anne m'ouvre grand la porte de son appartement qu'elle partage avec quatre autres personnes. Je pense y rester deux jours, au final je squatte plus d'une semaine. Ça tombe bien, j'ai quelques jours d'avance sur mon programme. L'entente avec les colocataires est extra. Kiri, l'une d'entre eux est journaliste à France3. Elle parle de mon voyage à son supérieur qui donne le feu vert pour un mini reportage à mon sujet. Il nous faut un scénario mais tout se fait dans l'improvisation. Dans les rues de Strasbourg en vélo, on monte un histoire loufoque qui, au final, s'avère tenir la route. Ce séjour alsacien bien entouré me fait le plus grand, bien. C'est reposé que je poursuis plein sud le long du Rhin. Retour en Suisse Le timing est parfait, en plus il fait beau. Bâle est la première ville helvétique à m'accueillir. Ici vit un copain de mon frère, mon frère comme je l'appelle, que je revois avec bonheur. Comme la Suisse est belle, j'avais oublié qu'elle était aussi verte. Elle est petite aussi, en une journée je relie Bâle à Courtepin. Là je suis attendu, mes parents, ma sœur plus deux nouveaux que je ne connais pas. Le petit de ma sœur, Tao, ainsi que Pascal, le papa. La famille s'est agrandie pendant mon absence, nous fêtons nos retrouvailles en terre fribourgeoise comme il se doit, autour d'une onctueuse fondue au vacherin. Le lendemain, on m'attend dans mon village, à Avry. Je fais un léger détour par la maison de ma Mémé qui m'a fidèlement suivi et soutenu. Elle rêvait d'être présente pour la réception mais son genou en a décidé autrement. Pour les derniers kilomètres, membres de la famille et amis m'ont rejoint à vélo. J'entre au village sans trop réaliser ce qui se passe. Une foule est là pour m'accueillir. La famille, des villageois, des amis que j'ai rencontrés en chemin aussi, tous ces gens qui n'ont rien en commun à part moi sont là. Durant trois ans j'ai été habitué au statut d'inconnu, tout à coup c'est l'inverse. Complètement décalé et saturé d'émotions j'essaie tant bien que mal de retrouver quelques repères. Nous nous réunissons autour d'une soupe de chalet soigneusement préparée par les aînés de la commune. J'essaie de transmettre quelques impressions à chaud, faire passer le message du voyage. Au terme de cette belle journée, je retrouve la maison de mes parents, ma chambre. Voilà, le voyage géographique prend fin, l'émotionnel mettra un peu plus de temps pour s'en remettre...